





LES MEMOIRES

DE FEU

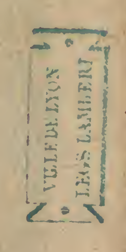
MONSIEUR

LE

DUC DE GUISE.

SECONDE PARTIE.





A COLOGNE,

Chez PIERRE DE LA PLACE.

CIↃ IↃC LXVIII.

LES

MEMOIRES

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE IV.

Les Ministres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Espagne, ayant esté consultez sur la depossession du Duc d'Arcos, & sur l'establissement de l'autorité en la personne de Dom Jüan, jugeant que c'estoit le seul moyen de restablir leurs affaires, conseillerent qu'il ne faloit pas negliger cét expedient, que l'on devoit executer sans remise, l'on commença d'y travailler serieusement. Et peu de jours aprés il se depoüilla de la Vice-Royauté. Et Dom Jüan en prit possession, avec un applaudissement general des Espagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre se sacrifiant au bien de l'Estat, & se resolvant à se charger de la haine publique, pour que son Maistre & son Roy en pust tirer quelque avantage, disposa toutes choses pour son depart, qui fut au vingt-sixiesme de Janvier; les chasteaux, les vaisseaux, & les galeres luy rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie, & de mousqueterie, qui durerent tout le jour. Le Peu-

ple ne le ſolemniſa que par des injures & des imprecations contre luy.

Le lendemain Dom Jüan, ayant reçû les complimens accouſtumez de tous les Miniſtres, de la Nobleſſe, des gens de guerre, & du Peuple qui eſtoit de ſon coſté ; fit une ſuperbe cavalcade, avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le ſuivre, & ſe fit voir dans tous ſes quartiers, viſita les chaſteaux, & tous les poſtes, dont nous fumes ávertis par les ſalves de rejoüiſſance, les generales acclamations, & les feux de joye qui durerent toute la nuit. Enſuite il fit publier un Manifeſte, rejettant toutes les violences paſſées, & tout le mauvais gouvernement ſur l'humeur altiere, & ſur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple un pardon general de ſa rebellion, la conſervation de ſes privileges ; & non ſeulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient eſté accordées, mais une augmentation de graces, dont il s'offroit d'eſtre la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit eſbranler ſon eſprit. Il eſcrivit auſſy des lettres à Monſieur le Cardinal Filomarini, à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andrea, & à beaucoup d'autres des plus autoriſez de la ville. La pluſpart m'apporterent leurs lettres toutes fermées. Mais Gennare ne me dit rien de la ſienne. Et comme il ne ſavoit pas lire, celuy à qui il s'eſtoit confié pour en apprendre le contenu, vint auſſy-toſt m'en rendre

comp-

compte. Je dissimulai quelques jours, pour voir comment il en useroit, & lassé de son silence, je luy dis un matin, qu'il vint à mon lever, qu'il me faisoit un secret d'une dépesche si importante qu'il avoit reçuë. Il me l'alla querir à l'heure-mesme, & m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plustost, quoy qu'il en eust eu l'intention. Je me payai de cette meschante excuse, & l'observai depuis de plus prés, comme une personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours aprés un Gentilhomme, parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Espagne, estoit de mes amis particuliers, ne se meslant de rien qui pust m'estre contraire, & ayant tant de tendresse & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bons ávis, des desseins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois tousjours trouvé veritables ; m'estant venu faire sa cour, me dít, que si je luy voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'escoutai, & aprés m'avoir representé, qu'estant abandonné comme j'estois, il me voyoit en estat de me perdre. Que le Peuple prestoit l'oreille à un accommodement. Que s'il avoit à se faire, il valoit mieux que ce fust par moy, puisqu'autrement s'il venoit à se conclure à mon insû, la premiere condition seroit ma mort, ne se pou-

vant faire seurement, tant que je serois en vie. Mais que si je voulois, j'en serois l'arbitre & le mediateur, & y trouverois mes ávantages. Que si ceux qui m'avoient esté proposez ne flatoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du Duché de Modene, que l'Empereur me donneroit, l'Espagne me fourniroit toutes les forces necessaires, pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroient remises entre les mains, & que j'aurois pour garand le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement, & luy tesmoignai luy estre fort redevable de sa bonne volonté, croyant que cette dissimulation me feroit aisement reconnoistre toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, & ceux qui estoient portez à un accommodement.

En effet l'Elû du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la disette recommençoit dans la ville. Que le Peuple estoit las d'estre depuis tant de temps les armes à la main, sans rien ávancer. Que les secours de France retardant, & estant incertains, l'armée faisant peut-estre le mesme au second voyage qu'au premier, il estoit à craindre que les François ne fussent bien aises de nous voir dans la necessité, pour tascher par le desespoir, de nous obliger à nous jetter entre

leurs

leurs bras, à quoy le Royaume ne consentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoise, que l'Espagnole. Qu'il croyoit ávantageux d'escouter les propositions de Dom Jüan d'Autriche. Qu'il estoit assuré, qu'il aimeroit mieux traitter avec moy qu'avec pas un autre, y trouvant plus de seureté, puisque je pourrois autrement par mon credit, luy rompre toutes ses mesures. Que le Peuple me remettroit volontiers tous ses interests, ne pouvant jamais prendre de soupçon de ma conduite. Que je pourrois menager quelque chose de bon par un abouchement. Et qu'au moins, si la chose venoit à se rompre, il rallumeroit sa haine contre l'Espagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour. Et que je trouverois dans ce traitté, outre la gloire d'avoir utilement servi le Royaume de Naples, en le garantissant de sa perte, des establissemens capables de contenter mon ambition. Qu'il ne faloit que faire une treve de trois jours ; & que si je voulois agréer une conference avec Dom Jüan d'Austriche, il l'accepteroit, la souhaitant avec passion ; & qu'estant plus experimenté & plus habile que luy, tout l'ávantage assurement seroit de mon costé dans cette entreveuë.

Sur la fin de cette conversation, Gennare entrant, me proposa la treve & la conference. Je reconnus par là, le fonds de leurs pensées, leurs liaisons secretes, & jurai en

moy-mesme la mort de l'un & de l'autre. Je dissimulai neantmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur chastiment. Je leur respondis, que j'attribuois tous leurs discours au zele qu'ils avoient pour la patrie, plustost qu'à aucune amitié pour les Espagnols. Que je voyois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel, aussy arrogant dans leur prosperité, que doux & sousmis dans leurs disgraces. Qu'il ne faloit pas se fier à leurs promesses, ny se laisser endormir à leurs belles paroles. Qu'ils se devoient souvenir, qu'aprés des capitulations si avantageuses, leur flotte estant arrivée, & se sentant fortifier par un nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification, qu'ils avoient tant de fois fait esperer, & dont ils avoient fait de si solemnels sermens, ils avoient voulu brusler & saccager toute la ville, & faire passer au fil de l'espée tous ses habitans. Que leurs sentimens n'estoient adoucis que par l'extremité où ils estoient reduits. Et que ne pouvant remedier par la force à leur perte, dont ils estoient si proches, & qu'ils voyoient inevitable, ils avoient recours à l'artifice. Qu'il ne faloit pas s'y fier. Qu'ils ne respiroient que la vengeance, quoy que leur cruauté fust deguisée sous les apparences de douceur & de clemence. Qu'ils seroient tous deux les premieres victimes de leurs ressentimens. Que je voulois observer religieusement ce que j'avois si solemnellement promis,

mis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes, que je ne les euſſe tous chaſſez du Royaume, & procuré la liberté, dont j'avois eſté fait le defenſeur. Que je les exhortois à me ſuivre dans un deſſein ſi juſte, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne ſe l'imaginoient pas. Que je voyois aſſez clair pour les en aſſurer, & que les Peuples ne ſeroient jamais abuſez de mon conſentement. Que je leur deſſillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'Ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur ſeureté & pour leur repos, Et que je leur declarois, que je tenois pour ennemis de la patrie tous ceux qui à l'avenir eſcouteroient aucune propoſition de la part des ennemis, dont tout devoit eſtre ſuſpect, & que je perſecuterois à toute outrance, & punirois du dernier ſupplice, ceux qui deſormais me tiendroient des diſcours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus. Que je pardonnois à l'indiſcretion de leur zele, de s'eſtre laiſſé abuſer ſi lourdement. Et qu'enfin s'ils vouloient eſtre de mes ámis, ils devoient ſe gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidelité & d'amour pour le bien du païs. Que j'áverti-rois le Peuple de tout ce qui s'eſtoit paſſé, mais que ce ſeroit avec tant de diſcretion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient eſtre ſoupçonnez de trahiſon & d'intelligence. Ils me remercierent de ma bonne volonté, & m'avoüerent, que j'eſtois

bien plus esclairé qu'ils n'estoient pas, & qu'il n'y avoit rien de si juste, ny de si veritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'estant convaincus de mes raisons, ils detestoient de tout leur cœur la malice des Espagnols, dont ils poursuivroient le perte desormais, au peril de leur vie, & seroient tousjours prests de respandre leur sang pour la cause publique, & pour la defense de la liberté.

Dés qu'ils furent sortis j'envoyay querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendis compte de la conference que j'avois euë avec eux. Ils me parurent aussy satisfaits de ma conduite, que l'estre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenze d'Andrée, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choses : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le peuple, chacun dans son quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'observer soigneusement toutes les desmarches, & les actions des personnes qui nous devoient si justement estre suspectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, sur tout ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, selon mon avis, demeurer long-temps sans tramer quelque entreprise. Je fis veiller avec soin sur ceux qui passoient de leur part à quelqu'un de nos postes, pour revenir dans la ville. Un matin je fus averti, par quelque correspondance que j'a-

j'ayois parmi les Espagnols, que l'on devoit distribuer à tous les affectionnez à leurs interests, de petits escussons de leurs armes, afin de se reconnoistre entre eux, & que s'estant unis ensemble les armes à la main, ils vinssent prendre par derriere nos gens, en deux ou trois endroits, que les ennemis devoient attaquer, afin de faciliter leur entrée dans la ville, pussent s'en rendre les Maistres, & se venger à leur gré de la sedition & desobeïssance du Peuple.

Un matin à la pointe du jour, un Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant une grande boëtte de sapin sous le bras. Il me fut aussy-tost amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits escussons d'armes d'Espagne, grands comme la paulme de la main. Et l'ayant questionné sur ce que cela vouloit dire, il me respondit qu'il n'en savoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit estre, & qu'il faloit de necessité que ce fust une marque, pour que tous ceux du parti d'Espagne se pussent reconnoistre l'un l'autre, & que c'estoit comme la paille, le jour du feu & du desorde de l'Hostel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai aussy-tost à l'Auditeur general de s'y rendre, & de luy faire donner la question. Il confessa ce que j'avois soupçonné, & accusa un Prestre de distribuer des choses pareilles, & deux autres particuliers,

Le Prestre fut aussy-tost arresté : & pour les deux autres ils s'enfuirent, & se retirerent du costé des ennemis ; mais l'on ne laissa pas de trouver chez eux grande quantité de ces mesmes armes. C'estoient de ces personnes, qui n'estant pas mariées portent de petites soutannes, & qui se font tonsurer, pour n'estre pas sujets à la Justice ordinaire, mais seulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs meschantes actions, la Justice Ecclesiastique n'estant pas si severe que la seculiere. Le Prestre confessa aux tourmens la mesme chose qu'avoit fait l'autre ; & comme cette affaire estoit de consequence, je voulus l'examiner, & qu'elle se jugeast devant moy, & fis venir à cét effet pour assister l'Auditeur general, trois des plus habiles advocats de la ville, & de ceux qui m'estoient les plus confidens, & fis amener chez moy, dans des chaises, ces deux prisonniers ; les tourmens qu'ils avoient soufferts ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moy-mesme, & ils m'avoüerent qu'ils avoient desja distribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il passeroit encore du monde pour en apporter. Qu'il devoit bien y avoir vingt mil hommes, qui pour se reconnoistre, en attacheroient ou à leur chapeau, ou sur l'estomach, & que le jour nommé, sur les trois heures du matin, les Espagnols devant attaquer deux ou trois de nos postes des plus im-

importans, ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriere, & faciliteroient par-là l'entrée, & la prise de la ville. Je leur demandai qui estoient les principaux desChefs. Ils me respondirent, que sachât bien qu'il faloit qu'ils mourussent, ils ne me descouvriroient point le destail de l'entreprise, pour ne la pas faire manquer, puisqu'aussy bien tout ce qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie, & que cette affaire reüssissant, ils auroient la satisfaction d'estre vengez, & de servir leur Roy, pour lequel ils s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener en prison : & aprés avoir deliberé sur ce que nous aurions à faire, ils furent premierement condamnez à la mort, & l'on resolut que l'Auditeur general tacheroit à force de tourmens de tirer plus d'eclaircissement d'une conjuration si dangereuse, & qu'il faloit les tourmenter comme ils disent dans le païs, *tanquam cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, & jusques au point de les faire mourir dans la question. Ils furent tous brisez, sans vouloir rien declarer davantage, que ce qu'ils avoient confessé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le Marché, avec quelques-uns de ces escussons attachez au cou. Ils commencerent à la potence d'exhorter le Peuple à se remettre en leur devoir ; ce qui fit haster leur execution.

Cependant comme leur resolution me

donnoit avec raison, de grandes inquietudes, je fis faire d'exactes perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville, & dans la plusspart des Convents, ne paroissant plus aucun de ces escussons, ny personne n'ayant plus voulu garder chez soy les armes d'Espagne. Cela faillit à causer de grands desordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des pretextes de piller, faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le pretexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les saccager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanitá, il y avoit des gens cachez dans les caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Negres du faux-bourg des Vierges, & qu'il faloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'emust à cette nouvelle. Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussy-tost quelle estoit sa pensée, & le péril qu'il y avoit que l'animosité des Lazares, & des Capes-Negres ne nous rejettast dans le mesme inconvenient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine á remedier. Je me chargeai d'aller moymesme aussy-tost apres disné faire cette diligence, defendant à peine de la vie, à personne d'y aller ávant moy, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à Mathéo d'Amore,

avec

avec sa Conpagnie, de se saisir de la porte de Saint Gennare, & de ne pas souffrir que qui que ce fust entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table je montai à cheval, suivi de mes gardes, & ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Pissacani, Cicio Batimiello & Peppo Ricco, tous gens accreditez parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner. Et pris encore en passant avec moy Matheo d'Amore à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanitá, j'en fis saisir la porte par mes gardes; & entrant dans le cloistre, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trouva pour lors, faisant sa visite, l'ávis que Gennare m'étoit venu donner, & l'intention que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, sous ce pretexte, de piller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir en personne, pour empecher qu'il ne s'y fust aucun desordre. Mais que pour les mettre hors de peril à l'ávenir de pareilles accusations, que je croyois malicieuses & affectées, il faloit que le Pere Prieur fist voir tous les lieux du Convent, jusques aux caves, & aux greniers, & autres plus secretes, aux personnes nommées, & que j'avois amenées exprés que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empecher qu'il ne s'y fist aucune insolence. Il se fit apporter toutes les clefs, & l'on fit une visite generale, où l'on ne trouva rien de suspect, ni pas une seule arme à feu.

Je m'en retournai fort satis fait, & ordonnai à ceux qui avoient fait la visite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû ; & jurai devant eux, que si l'on venoit à l'ávenir me faire de fausses denonciations, je ferois chastier severement ceux qui ne pourroient justifier les choses qu'ils m'auroient rapportées ; ce qui nous tiendroit autrement toujours dans une extreme confusion.

Estant arrivé chez moy, & ayant employé une partie de ma soirée à mes occupations ordinaires, Grassullo de Roza, Carceriero Major, me vint donner ávis que l'on avoit decouvert une grande conjuration, & qu'il venoit d'arréter tous les complices, qui estoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit prisonniers dans la Vicairie. Je pardonne, luy dis-je, à l'indiscretion de vostre zele, l'action que vous venez de faire, Mais s'il vous arrive de voitre vie de prendre personne sans mes ordres, vostre teste m'en repondra. Il me respondit qu'il avoit cru la chose si importante, qu'il avoit apprehendé que les coupables ne s'evadassent, s'il differoit de s'en saisir, Qu'une autre fois il seroit plus sage, & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puisqu'elle m'estoit desagreable ; Qu'au reste il n'y avoit rien de si certain que cette conspiration. Et aprés m'avoir nómmé tous les prisonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le denonciateur. Je fis reflexion sur tous les noms : & ayant remarqué

qué ceux des deux perſonnes, qui en prenant l'indulte, m'avoient decouvert l'entrepriſe de Tonno Baſſo ſur ma vie; je crus que ces complices, que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui eſtoient encore priſonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cét embarras, & que l'ávis que l'on venoit de me donner, eſtoit un effet de leur vengeance, & peut-eſtre de leur argent.

Je me fis amener le denonciateur, & l'ayant ſoigneuſement obſervé, je luy trouvay dans l'air quelque choſe de fripon, qui me donna méchante opinion de luy. Auſſy luy dis-je, de me parler veritablement, & ſans me rien déguiſer; que je ſoupçonnois de fauſſeté ſon accuſation, & qu'il s'eſtoit laiſſé corrompre pour de l'argent; que j'en avois des preuves certaines; qu'il priſt bien garde à luy, puiſqu'il n'avoit jamais eſté en ſi grand peril de ſa vie. Que s'il pouvoit me juſtifier le rapport qu'il me faiſoit, il ſeroit fort bien recompenſé, & ceux qu'il accuſoit (quoy que je les cruſſe plus gens de bien que luy) punis ſeverement. Mais qu'auſſy s'il y avoit de la malice, & de la menterie dans ſon fait, je le ferois pendre ſans remiſſion. Qu'il penſaſt à luy, durant que ſa vie eſtoit encore entre ſes mains, mais que s'il partoit d'auprés de moy, ſans m'avoir dít la verité, toute la terre ne le pourroit garentir d'eſtre pendu. Je reconnus qu'il s'eſtonnoit, & le preſſant vivement, je fus ſurpris de le voir à mes pieds, me deman-
der

der la vie, & me promettre qu'il m'avouëroit tout ce qu'il avoit fait. Il me declara, qu'un Greffier, nommé Calderino, prisonnier dans la Vicairie, pour avoir esté complice de l'attentat, que Tonno Basso avoit voulu faire sur ma vie, & un autre prisonnier, convaincu du mesme crime, luy avoient donné cent escus, pour venir denoncer tous ceux que Grassullo de Roza avoit mis prisonniers, croyant comme du temps de Mazanielle & de Gennare, que ce seroit assez de les accuser, pour les faire mourir, sans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre, & luy commanday d'escrire tout ce qu'il me venoit de dire, & le signer. Et luy dis, que s'il vouloit joüir de la grace que je luy venois d'accorder, il faloit qu'il soustînt sans se dedire, ni sans balancer, à ceux qui luy avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traitté avec luy. Je le renvoyay en prison, & commanday à l'Auditeur general de le confronter aux deux personnes qu'il avoit chargées, & afin que son tesmoignage eust plus de force, de le mettre à la corde, sans neantmoins l'élever ny luy faire souffrir de tourment. Calderino & son compagnon luy estant confrontez, n'eurent aucun reproche à faire, ny aucune cause de recusation à alleguer contre luy. De sorte qu'aprés avoir oüi son rapport, la peur des tourmens leur fit avouër leur crime, & l'on leur fit signer ensuite leur deposition, qu'ils confirmerent à la question, que

l'on

l'on ne laiſſa pas de leur donner. L'Auditeur general vint auſſy-toſt m'en rendre compte, & j'envoay á l'heure meſme faire élargir tous les priſonniers, ne jugeant pas raiſonnable, que des gens que je ſavois innocens, couchaſſent dans la priſon. Pour les deux coupables, je fis inſtruire leur proces toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnez à mort, & pendus le lendemain ſur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun un écriteau au milieu de l'eſtomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public.* Cette juſtice ſi prompte m'attira mil benedictions, & empécha depuis, que l'on ne me vînt faire de fauſſes accuſations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'expoſaſſent plus à l'àvenir la vie des innocens à aucun peril, comme elles avoient fait ávant que la ſouveraine autorité fuſt entre mes mains.

Il ſe fit le lendemain une autre execution, que je ne pus empeſcher, à cauſe des formalitez de la Juſtice, quoy que ne la croyant pas juſte, je ne la ſouffris qu'à contre-cœur, & en aï tousjours eu quelque remords. Ce fut d'un miſerable, qui vint accuſer le Maiſtre de CampMélonne,&Pepe Palombe,d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois tousjours ſoupçonné, & que je verifiai depuis. mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Juſtice; & faute de prouver ce qu'il m'avoit ávancé, il fut pendu.

L'ar-

L'armée navale des ennemis, despourveuë de matelots, & ayant besoin de se radouber, & de faire un nouvel armement, leur General Pimienta representa que cela ne se pouvoit faire à Naples, & qu'il faloit de necessité la remener en Espagne. Les ennemis tinrent un grand Conseil, y voyant beaucoup d'inconvenient, quelque parti que l'on pût prendre, puisque restant, elle acheveroit de se desarmer, & leurs vaisseaux appesantis par l'ordure, dont ils s'estoient chargez, faute d'estre carenez, leur demeuroient tout-à-fait inutiles; d'autre costé leur retraitte les reduiroit aux dernieres extremitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur subsistance, & une partie de leurs galeres estant allé porter le Duc d'Arcos, ils s'y trouveroient sans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allast hiverner à Messine. Pimienta au contraire insistant tousjours pour se retirer en Espagne, la flotte ne se pouvant remettre facilement, ny promptement que là, son opinion prevalut, & Dom Jüan deferant à ses raisons, consentit à son despart; de sorte que leurs galions se mirent à la voile avec un fort bon vent, au commencement de Fevrier. Jamais la perte des Espagnols ne fut ny si certaine, ny si proche, puisque leur ayant osté toute communication par terre, avec le reste du Royaume, l'arrivée seulement de douze navires François leur empeschant toutes celles qu'ils pouvoient

avoir

avoir per mer, ils eussent esté contraints de songer à leur retraitte, ce qui fut resolu par trois fois dans leur Conseil; & capitulant avec moy, de me demander aprés avoir abandonné les chasteaux, la permission de se retirer à Gayette, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps les secours d'Espagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils estoient encore resolus d'executer, quand ils reprirent la ville; si le traitté qu'ils firent de l'achapt d'un poste, ne leur eust pas reüssi, ou qu'ils eussent trouvé de la resistance à leur entrée. Ils presserent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me causa bien de l'embarras & de la peine.

La Noblesse cependant, jugeant qu'elle se devoit garder d'estre enveloppée dans leur ruine, leur protesta, qu'aprés s'estre consumée à faire la guerre à ses despens, comme elle avoit fait si long-temps, n'en pouvant plus soustenir la despense, elle seroit contrainte de prendre quelque resolution, & reserrer plus estroitement sa correspondance avec moy. Les Espagnols, connoissant la justice de sa demande, la prierent d'avoir patience jusques à la fin de Mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir. Et elle, pour tesmoigner sa fidelité jusques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril; mais qu'au premier jour de May, estant dispensée par la necessité du serment qui l'engageoit à leur obeïr, & les servir, elle prendroit le

parti

parti qu'elle jugeroit necessaire à sa conservation. J'en fus aussy-tost áverti, & mesme que leur declaration se feroit en ma faveur ce jour-là precisement, ou plustost, si je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouïlle, & m'aller mettre à sa teste, ou bien au retour de l'armée de France, ou dés que je serois le maistre des Chasteaux. De sorte que de tous les costez l'on estoit en extresme impatience de voir quel succés auroient les affaires, & de quel parti le Ciel & la Fortune se voudroient declarer, Je songeai serieusesement à presser le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frere le Chevalier, afin de luy laisser le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de la Noblesse, & retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant Gennare Anneze, maintenant des correspondances secretes avec Dom Jüan d'Austriche, faisoit passer quasi toutes les nuits quelqu'un vers luy, dont j'estois ponctuellement áverti, par les gens que j'avois gagnez auprés de luy ; qui aprés avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de m'en rendre compte : & estant assuré, comme je l'estois, de descouvrir toutes ses menées, je dissimulois avec luy, attendant à m'en défaire quand il seroit temps, & que je le verrois sur le point d'executer quelque dessein. Il ne concluoit rien dans toutes

se

ſe negociations, ayant pris un tel gouſt à commander, & ſon ambition eſtant tellement accruë, que le premier point de ſes capitulations eſtoit tousjours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mil eſcus de rente, avec un titre de Duché, ou de Principauté d'eſtre la ſeconde perſonne aprés le Vice Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour ſe garentir de ſes ennemis, & de conſerver ſa vie durant cette autorité. Les Eſpagnols ne le voyant pas aſſez accredité, pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & reduire le Peuple à leur obeïſſance, tiroient de longue avec luy, & l'amuſoient par de belles eſperances, afin de pouvoir s'en ſervir en quelque occaſion, & principalement pour entreprendre ſur ma vie, à quoy ils n'eſpargnoient aucune choſe, croyant que tant que je vivrois, je pourrois ruiner tous leurs deſſeins, & qu'aprés ma mort ils trouveroient toutes choſes faciles ; leur ſalut ou leur perte, n'eſtant attachées qu'à ma conſervation, ou à ma cheute.

J'avois un ſenſible deplaiſir d'apprendre, par les lettres qu'il recevoit de France, & des Miniſtres du Roy à Rome, qu'on le croyoit ſi fort attaché aux intereſts de la France, que l'on n'eſperoit tirer que de luy ſeul tous les avantages que l'on pretendoit de la ſedition de Naples. Il taſchoit de perſuader, que je m'y oppoſois par mon ambition particuliere,

& que je ne travaillois qu'à mon establissement & à mon eslevation. L'on adjoustoit une telle creance à toutes ses relations, quoy que fabuleuses, que les miennes estoient rejettées comme suspectes. Les Ministres de Rome estant persuadez, que les defiances que je prenois de luy, avec tant de justice, n'estoient causées que par l'opinion que j'avois, qu'il prenoit des liaisons estroites avec la France, & que par-là il empeschoit que je ne fusse secouru. Cette prevention me faisoit rendre à la Cour tous les meschans offices imaginables, & j'y passois pour un homme qui affectoit d'en estre independant, qui méprisoit toutes choses, à moins qu'elles ne pussent contribuer à ma fortune, & qui ne songeoit à chasser les Espagnols, que pour monter sur le throsne Sa puissance n'estoit pas si suspecte que la mienne, puisque l'on se flattoit de pouvoir venir plus aisement à bout d'une personne comme luy, que d'un homme comme moy, que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la basse naissance & le peu d'esprit, ne le faisoient pas juger capable de dissimulation, de malice, & de pensers ambitieux. Vincenzo d'Andrea, plus habile que luy, l'obligeoit à donner tousjours des soupçons de moy, pour m'empescher d'estre assisté, & pousser par-là le Peuple par le desespoir de se voir abandonné, à reprendre ses premiers fers. Il debitoit la confiance, que la France avoit prise en luy,

luy, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy, & taschoit par cet artifice de me susciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conspirations contre ma vie.

Plusieurs depesches venuës de Rome, qui m'estoient tombées entre les mains, m'esclaircissoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient, avec un sensible deplaisir, que Monsieur de Fontenay, en pensant servir la Couronne, travailloit sans s'en appercevoir, à l'avantage des Espagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le dessein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-mesme ses interests. Il se croyoit dans Rome mieux informé de tout que moy, qui voyois les choses de plus prés, qui fatiguois continuellement, & estois exposé à tous les dangers imaginables, sans que l'on me sust gré de toutes mes fatigues, & de tous les perils que je courois à toute heure. Il se faisoit valoir par ses negociations, qui ruinoient toutes choses, & attribuant à l'aversion & animosité des peuples contre leurs anciens tyrans, quoy qu'elles fussent si affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuses, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit un phantome heureux, qui ne contribuois que de ma presence à toute ma bonne fortune, & qui ne faisois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place : & Gennare Anneze, tout traïstre qu'il estoit, passoit pour fidele, & bon François ; & moy, dont le respect, la

passion & la fidelité estoient inébranlables, pour un traistre, & pour un ennemi de sa patrie.

A mon retour de prison, je fus de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, comme toute la Cour avoit esté, ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'estoit passé à Naples. Sur tout il demeura surpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare, quand je luy prouvai, par d'irreprochables tesmoignages, sa perfidie. Je luy rapportai d'Espagne le Memorial du Baron de Vatteville, imprimé dans Madrid depuis ma prison; par lequel demandant au Roy Catholique recompense de ses services, il alleguoit pour le plus important, le commerce secret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois demeuré, cottant plusieurs avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le service d'Espagne. Et alors Monsieur le Cardinal Mazarin me blasma de ne l'avoir pas chastié, quand je l'avois pû, aussy-bien que l'Abbé Basqui. Dequoy je ne me justifiai que par le respect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accusé de sacrifier à mes interests ses creatures, & auroit pris de-là une occasion de m'abandonner. J'ay crû devoir à mon honneur cette digression, pour destromper le public de tous les faux bruits que l'on avoit semez contre

moy.

moy. Et revenant à la ſuite de mon diſcours, il eſt à propos de decouvrir un piege dangereux, que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par preſence d'eſprit, & une adreſſe tout-à-fait extraordinaire.

Gennare, par le conſeil de Vincenze d'Andrée, ayant eſmû beaucoup de Peuple, ſous le pretexte de l'amitié que j'avois pour la Nobleſſe, envoya douze ou quinze cens hommes, qui ſe mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à ſoixante des plus factieux entrerent, accompagnant un Frere lay Cordelier, qui demanda à me parler ſur les neuf ou dix heures du ſoir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'eſcouter. Il commença à m'exaggerer les mauvais traittemens que la Nobleſſe faiſoit au Peuple, dont quelques-uns avoient ſouffert de grandes violences dans la Poüille,& dans les autres Provinces. Qu'il faloit pour le ſatisfaire, la ſacrifier toute à ſes reſſentimens, & principalement les perſonnes du Prince de Monteſarchio, & du Prince de Troya ſon frere, qu'il croyoit que je conſiderois particulierement. Reconnoiſſant ſon diſcours fort ſeditieux, & qu'il ne tendoit qu'à eſmouvoir contre moy toute la canaille, je le tiray dans le fond de ma chambre, & m'allai appuyer contre la muraille, afin que noſtre converſation ne fuſt entenduë de perſonne. J'eſſayai de le ramener par mes raiſons; luy repreſentant,que ſi je ne diviſois toute la Nobleſſe d'a-

vec les Espagnols, ce qui ne se pouvoit qu'en la caressant, & luy faisant toutes sortes de bons traittemens, leur union leur donneroit des forces si considerables, qu'il nous seroit impossible d'y resister. Ce dangereux Moine, haussant la voix, me dít d'un ton fort insolent, que l'on savoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'estant beaucoup plus chers que le Peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois desja sacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Caraffe. Et que, puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabatto Pastore, de faire esgorger le Prince de Montesarchio & son frere, ce qu'il pouvoit fort aisement, & aux autres Bandits de massacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me declarois par-là leur partial, & par consequent le plus dangereux ennemi du Peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée, pour le perdre. Je luy respondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre une semblable violence; mais que je l'assurois de chastier ceux qui se trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le Royaumé ceux qui tenoient nostre parti. Il s'eschauffa davantage, & mit la main dans sa poche, pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçuë. Je m'apperçus que ce qui estoit dans ma chambre commençoit à s'esmouvoir, & causer du tumulte; & voyant que c'estoit un com-

comploit fait, pour m'assassiner, & qu'on n'en cherchoit qu'un pretexte, de la main gauche je luy arretai celle qu'il avoit dans sa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'escriai, Ah ! traistre, vous en voulez à ma vie, & attentez sur ma personne ; à moy, Gardes, à moy. Et Augustin de Lietto s'estant ávancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire foüiller, qu'il avoit un couteau dans sa poche, que je l'avois saisi, quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait visiter dans mon antichambre, l'on luy en trouva un fort grand dans une gaisne, avec un manchettrond, & une petite garde en forme de bayonnette ; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jetter par les fenestres. Mais je dis qu'il estoit important de le faire interroger, & luy faire son procés, pour savoir de luy ceux qui l'avoient poussé à faire un coup si temeraire : & prenant une plume & du papier, j'escrivis un billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai, que ne voulant pas entreprendre sur la Justice Ecclesiastique, j'envoyois dans ses prisons un Moine qui m'avoit voulu poignarder. Que je le priois de le faire mettre dans un cachot, defendre qu'il ne parlast à personne, & que l'on prist soigneusement garde qu'il ne s'esvadast, afin qu'une action si noire ne demeurast pas impunie, & que l'on en pust descouvrir les

complices. Que j'attendois ce soin de sa bonté, que meritoit bien le respect que je voulois garder à l'Eglise. Le Cardinal Filomarini fit executer exactement ce que je desirois de luy, estant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation si grande, & si recente qu'il m'avoit, de l'avoir sauvé de la fureur du Peuple, qui par le peril qu'il croyoit que j'avois esvité, redoubla pour moy, sa tendresse & son affection. Et mon adresse remplit de confusion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & si bien concerté leur entreprise, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fust possible de m'en garentir.

Cependant comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à son esgard la mesme pensée; & Augustino Mollo, qui m'a tousjours bien servi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu soupçonner du contraire, m'ayant debauché le Capitaine de ses gardes, me l'amena, pour m'assurer qu'il feroit tout ce que je luy ordonnerois, & m'ávertiroit ponctuellement de toutes ses demarches, & de tous ceux qui negocieroient avec luy; qu'il m'offroit de l'empoisonner quand je voudrois, si je luy fournissois dequoy le faire; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit pas aisement, par ce que ce seroit trop se declarer, & que cela ne seroit pas honneste à un Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma seureté; mais je ne voulois pas l'entrepren-

dre,

dre, de façon que j'en pusse paroistre l'autheur, pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui le croyant attaché à elle, l'attribuëroit plustost à mon ambition particuliere, comme estant le plus grand obstacle que j'y pusse rencontrer, qu'à un juste chastiment de ses perfidies.

Le lendemain matin allant à la Messe aux Carmes, je donnay ordre au Chevalier de Fourbin, avec trente cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux-legers qu'il commandoit, qu'aussy-tost que je sortirois de l'Eglise,& monterois à cheval, comme il me venoit conduire jusques sur la porte, n'osant plus s'escarter du Tourjon des Carmes, & apprehendant la mort, que le remord de sa conscience luy faisoit juger avoir bien meritée, de venir avec ses gens le pousser hors de l'Eglise, où Matheo d'Amore, Carlo Longobardo,& Pepe Rico avoient resolu de luy couper la teste, & de me dire quand je serois retourné au bruït que j'entendrois,qu'ils l'avoient puni des trahisons qu'il faisoit au Peuple, &des intelligences qu'il entretenoit avecDom Jüan d'Autriche. Ce qui se seroitjustifié par ses lettres qu'on auroit trouvées, en faisant la visite chez luy ; le Capitaine de ses gardes m'ayant áverti du lieu, où il les tenoitserrée.

Cette affaire si bien menagée n'auroit pas manqué de reüssir, sans la trahison d'un François nommé le Baron de Rouvrou, qui l'alla ávertir de prendre garde à luy, estant

entré en ſoupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire, & d'avoir remarqué que quelques-uns de ceux du complot chuchetoient enſemble. Il eſt bon que je faſſe icy ſon portrait, afin que l'on connoiſſe que ce qu'il fit, fut un effet de malice noire, & non pas d'imprudence. C'eſtoit un Gentilhomme Normand, d'autant d'eſprit que de peu de jugement, fort emporté, auſſy grand eſcroc de ſon naturel que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fut, ſon pere ne luy en donnant pas aſſez à ſon gré, n'avoit ny honneur ny conſcience; du reſte brave & determiné de ſa perſonne. Il eſtoit au ſiege d'Aire Capitaine de Fuſeliers dans le Regiment de feu Monſieur le Cardinal de Richelieu, où aprés avoir perdu tout ſon équipage, il joüa ſa Compagnie, & craignant le reſſentiment du Mareſchal de la Meilleraye, le ſoir venant viſiter ſa garde ávancée, il paſſa du coſté des ennemis, & ſe vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour ſuivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la ſuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le ſervice de la Maiſon d'Autriche, en qualité de General des troupes de l'Empereur, il me donna ávis de la retraite du Mareſchal de la Meilleraye, qui ayant desja fait abattre ſes lignes, ſe reſolvoit aprés la priſe de la place, de deſcamper. Son

ávis

ávis s'estant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Espagne & l'imperiale s'estoient campées, pour empescher un convoy & la jonction d'un corps considerable, qu'amenoit le feu Marquis de Gesvre, afin de charger l'arriere garde des François : ce qui se fust aisement executé, sans la diligence & precaution des Generaux, qui se postant sur une eminence, firent que toute la journée se passast en une escarmouche fort chaude, au lieu d'un combat general que les Espagnols ne voulurent pas hazarder. Et la maladie survenuë au Cardinal Infant, qui à la fin se trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles, pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y suivit; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire sortir. Il passa ensuite en Angleterre, où sa meschante conduite le fit arrester prisonnier, & mesme avec un fort grand peril de la vie. Un an aprés il revint en France, sans avoir eû d'abolition de sa trahison. Un jour que, durant la Regence, j'estois dans le cabinet de la Reyne Mere, parlant au Mareschal de la Meilleraye, nous l'y vismes arriver, & l'ayant reconnu, il resolut d'en ávertir la Reyne, pour le faire arrester & punir. Je le priai pour l'amour de moy, de ne pas pousser ce miserable; ce qu'il m'accorda, à condition qu'il ne se presenteroit jamais devant luy. J'allay aussy-tost

luy en donner ávis, & luy conseillai, ne pouvant trouver de seureté dans la Cour, de s'en aller chez luy. Peu de temps aprés son retour en Normandie, n'estant pas personne à demeurer en repos, il s'attira une meschante affaire, ayant par jalousie d'une femme, sans aucun sujet d'offense, donné des coups de baston à une personne de qualité de la robbe, à la priere du Comte de Menfreville, mon ami particulier, & son parent. Je luy donnai retraite dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris ; où ne se croyant pas en seureté, sur les grandes poursuites que l'on faisoit contre luy, il me demanda des lettres pour mon frere le Chevalier, que la citation generale avoit obligé de se rendre à Malte, dans l'apprehension que les Turcs ne la vinssent assieger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre ; & s'arrestant à Rome, il s'en servit pour escroquer Monsieur le Cardinal de Valencé, & demandant une audience au Comte d'Ognate, Ambassadeur d'Espagne dans cette Cour, il luy fit entendre qu'il n'osoit demeurer en France, & qu'il estoit vagabond depuis trois ans. Et que la necessité où il se trouvoit le forçoit d'avoir recours à sa generosité. Le Comte estant homme d'ostentation, luy fit aussy-tost compter mil escus. Il tira aussy des Cardinaux Montalte, Albornos, & autres de la mesme faction quelque secours, persuadez que la misere qu'il souffroit ne venoit que du service

qu'il

qu'il avoit rendu à l'Eſpagne. Ayant amaſſé une ſomme aſſez conſiderable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ſes friponneries ordinaires. Et ſur l'ávis qu'il eut que j'eſtois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & paſſant par Rome, il concerta avec les Miniſtres Eſpagnols, moyennant cinquante piſtoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur ſervir d'eſpion auprés de moy, leur faiſant entendre que je prenois confiance en luy, Ils luy ordonnerent de communiquer avec Gennare, & de ſe lier avec luy ; ce que pour ſon bonheur je ne decouvris que dans ma priſon, d'un Secretaire Bourguignon du Comte d'Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant eſté pris priſonnier avec moy, il ſe vanta hautement qu'il ſeroit bien-toſt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne ſe cachant plus de ſa perfidie, & faiſant mal traitter tous les autres priſonniers François : mais n'eſtant plus en eſtat de rendre aucun ſervice, il fut, pour eſtre trop connû, trois ou quatre ans dans la priſon, plus reſſerré, & plus obſervé que pas un de tous les autres de ma ſuite: bien me prit de le connoiſtre, & de me defier de luy, car autrement il m'auroit fait de meſchans tours ; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes ſortes de rencontres.

Dans ce temps un Gentilhomme Genevois, appellé Gioan Grilly, riche & puiſſant, me vint trouver pour me demander une com-

mission de commander dans le Piano de Seriento, où il avoit tout son bien, & le gouvernement de la ville qui porte le mesme nom, s'il pouvoit la prendre, estant un lieu, dont les ennemes tiroient une parti de leurs rafaischissemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ses depens. C'est une des plus agreables, & des plus delicieuses centrées du monde, dont la beauté du sejour, & la douceur de l'air convierent Tibere, quand il voulut se délasser des fatigues des affaires, & du gouvernement de de l'Empire, pour s'adonder à ses plaisirs, de choisir cét agreable endroit, se retirant la nuit pour sa seureté dans Capri, petite isle, quasi deserte, & qui n'est recommandable que par la prise des Cailles, qui se fait en si grande abondance, qu'elle est suffisante à composer le revenu d'un Eveché. Ce qui afait tant parler des delices de Caprée à tous les Historiens de son temps. Il eut en peu de jours mis ensemble vn corps assez considerable, pour y tenir la campagne, & obliger tous les bourgs & villages voisins à se declarer pour nous. Il m'en envoya auss-tost donner la nouvelle, avec un regale conposé de tout ce que ce pais abondant produit de bonnes & delicates choses, & principalement des veaux, estimez les meilleurs & plus friansde toute l'Italie. Il marcha ensuite avec trois pieces de canon, pour assieger la ville de Sorriento. Mais comme il n'avoit que des milices, & de nouvelles trou-

pes,

pes,qu'il manquoit d'Officiers, & luy-mesme d'experience & de capacité, pour faire la guerre, la place estant reduite à la derniere extremité, se trouvant attaqué par trois cens Espagnols, sortis de Castelamare, sous le commandement du Maistre de Camp Dom Gaspar de Sultas, & du Lieutenant du Maistre de Camp general, Dom Miquel d'Almeyda, les assiegez à mesme temps faisant une sortie, ses gens épouvantez se mirent à fuir, & le siege fut levé, avec perte de son artillerie. Il ne laissa pas de rallier ses troupes, & de demeurer le maistre de la campagne; les Espagnols s'estant retirez dans Castelamare, dans la crainte qu'ils eurent, que leur absence n'en facilitast la prise à Cerisantes, que je rappellay, voyant qu'il n'entreprenoit rien de considerable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, une partie à Paul de Naples, & l'autre à Polito Pastena, qui continuant à se faire craindre dans tout le Principato Citra, le reduisit entierement à nostre obeïssance, & ayant pris un chasteau du Marquis de la Bella, un des meilleurs hommes de cheval de toute la Noblesse, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya six coursiers, des plus beaux & des meilleurs que l'on eust sû voir.

Monsieur de Fontenay, ne perdant aucune occasion de negocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y estoient retirez, la plufpart estant de la Province d'Abbruze, crut avec raison qu'on y pourroit tenter quel-

que chose de considerable, & pour cét effet m'envoya demander quantité de commissions que je luy envoyay, pour distribuer aux personnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva necessaire d'appuyer les naturels du pays, & de soldats & d'Officiers experimentez, il tascha d'en assembler le plus qu'il luy fut possible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maison de Savelli, & Tobia Pallavicini, Gentilhomme Genevois, qui avoit servi de Mareschal de Camp dans les armées du Roy; leur donnant particulierement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correspondance avec moy, ny aucune dependance. Mais comme ils estoient gens d'honneur, ils m'en donnerent ávis, ne croyant pas devoir manquer à déferer toutes choses, & estre entierement soûmis à la personne, sous les seules commissions duquel ils avoient à faire la guerre. Il se declara beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Sisti, Martello & Scoccia Ferro. Et pour la Noblesse, le Duc de Castelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnagno, le Baron Laurenzo Alfiere avec son frere, & l'Abate Gasparo, Hieronymo Castiglione, & quelques autres, qui firent revolter quasi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & jusqu'à la ville mesme de l'Aquila, à la reserve du chasteau, & de la fortresse de Pescare. Ce qui ne s'execu-

cuta

cuta neantmoins qu'avec un assez long espace de temps. Giulio Pezzola, fameux Bandit, qui avoit tousjours esté dans les interests des Espagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miquel Pignatelli, President de cette Province, eut aussy quelque commerce avec les Ministres du Roy à Rome, desquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par un exprés, afin que j'y ajoûtasse plus de creance, & m'offrit pour se venger de son ennemi, de le surprendre avec le chasteau de l'Aquila, & que pour luy, il se rendroit auprés de moy, avec trois cens Bandits, gens determinez, & capables d'entreprendre toutes choses. Mais comme j'estois continuellement en defiance, je crus que son mécontentement pouvoit estre feint. Et que sous ce pretexte les Espagnols le vouloient jetter auprés de moy avec ses gens, pour me faire assassiner. Je caressay fort la personne qu'il m'avoit envoyée, & luy respondis, que le credit qu'il s'estoit acquis dans l'Abbruze, & la connoissance parfaite, qu'il avoit de tout le pays me le rendoit plus necessaire dans cette Province, qu'auprés de moy. Qu'il pensast, sans perdre de temps, à surprendre le chasteau de l'Aquila. Et que s'il en pouvoit venir à bout, je luy en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant decouvrir par-là le fond de sa pensée. Et que s'il agissoit avec moy sans dissimulation, sans rien hazarder, j'en pourrois tirer des services importans. Il

Il ne se passoit point de jour cependant, qu'il ne nous vint d'Averse force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mil charges, que les ennemis y avoient amassées pour leur provision, je songeay à employer l'argent que nous avions reçû du debit du pain que l'on avoit fait, a acheter le reste du bled qui y estoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien surpris, quand m'en faisant envoyer l'estat, je le trouvay diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laissé dans la ville, quand j'y allai deux jours aprés qu'elle se fut remise entre mes mains. Et comme sous le pretexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait sortir beaucoup sur des passeports, l'on me voulut faire croire, que puisque je n'en avois pas profité, il avoit esté vendu aux ennemis; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant sû, quelque soin que je prissé de cacher cette meschante nouvelle. J'envoyay en mesme temps l'ordre au Baron de Modéne de me venir trouver, sous pretexte de luy communiquer quelque chose de consequence. Il se rendit aussy-tost auprés de moy; & le faisant entrer dans mon cabinet, pour luy parler en particulier, je l'assuray que le connoissant de longue main, je ne pouvois le soupçonner ny d'intelligence avec les ennemis, ny d'estre capable de me manquer de fidelité; mais que sur les plaintes & les crieries du Peuple, j'estois obligé de m'informer d'où pouvoit

venir

venir la diſſipation de nos bleds, à quoy je ne pouvois pas m'imaginer qu'il put avoir de part, puiſquoutre que je le tenois fort homme de bien, je le ſervirois tousjours de caution, s'il en avoit beſoin, & qu'il avoit trop d'eſprit, pour ne pas voir à quels perils le manquement de vivres pouvoit expoſer & ma perſonne & la ſienne. Il me reſpondit avoir eſté ſurpris luy meſme, de trouver une ſi grande diminution dans les bleds. Qu'il faloit conſiderer que la ville d'Averſe eſtant aſſez peuplée, & les troupes que j'y avois dedans, en avoient conſumé quelque partie. Que les bourgs & villages voiſins luy avoient demandé la permiſſion d'en pouvoir faire ſortir. Que nous en avions tiré l'àvantage, puiſque le pain qui s'y faiſoit ſe venoit debiter dans Naples. Je luy reſpondis que ces deux choſes pouvoient bien en partie en cauſer la diminution, mais non pas ſi grande qu'elle eſtoit. Mais que je croyois aſſurement qu'on avoit abuſé de ſes paſſeports, & que les Officiers particuliers en avoient fait ſortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit pas permis. Que ſon Secretaire eſtant Napolitain, & en reputation d'eſtre aſſez intereſſé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie. Que j'eſtois reſolu, pour le diſculper envers le Peuple, de le faire arreſter, & rejetter ſur luy tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun, ne ſuffiſant pas dans ce rencontre, que je fuſſe bien aſſuré de ſa probité.

bité. Qu'il faloit de plus empeſcher le menu Peuple d'en avoir du ſoupçon, que les honneſtes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette propoſition luy parut un peu rude, puiſque l'on ne pourroit accuſer ſon Secretaire, qu'il n'en rejaliſt quelque choſe ſur luy. Je luy reſpondis, que dans les neceſſitez preſſantes l'on eſtoit bien ſouvent forcé de payer de ſon infanterie. Enſuite je luy fis de petits reproches, mais neantmoins obligeans, de quelque choſe qui ne m'avoit pas plû dans ſa conduite paſſée, & que j'attribuai pluſtoſt à la delicateſſe de mon humeur qu'à aucune faute qu'il euſt faite. Et que puiſqu'il la connoiſſoit ſi parfaitement, je le priois qu'à l'àvenir il ne ſe paſſaſt rien juſques à la moindre choſe, ſans ma participation & ſans mes ordres. Qu'il pouvoit s'aſſurer que j'avois pour luy & la meſme amitié & la meſme confiance, que j'avois tousjours euë, que rien n'altereroit jamais, pourveu qu'il priſt un peu de ſoin de ſon coſté de me meſnager. Qu'il s'en retournaſt à Averſe. Qu'il fiſt toutes les diligences poſſibles, pour s'informer d'où venoit la diſſipation de nos bleds. Qu'il eſtoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir un peu plus ſevere, puiſque quand on eſtoit dans le commandement, il ne faloit conſiderer perſonne, & faire la juſtice, ſans égard d'amitié ou de haine, à tous ceux qui meritoient ou recompenſe ou chaſtiment. Qu'il ne faloit jamais ſouffrir, ny ne-

negligence ny replique, aux ordres que l'on donnoit. Que c'estoit mon humeur & mon sentiment, que je croyois fort raisonnable. Qu'il agist sur ce fondement, & qu'il crust que rien ne nous broüilleroit ensemble, malgré le soin que malicieusement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fussions Gennare & moy, comme je conservois tousjours les apparences, je ne defendois pas de le voir; & comme il ne travailloit, par les conseils de Vincenze d'Andrée, qu'à degouster ceux qu'il croyoit attachez à moy, ou à m'en donner des soupçons, me croyant naturellement defiant, il me fit adroitement dire, que le Baron de Modéne l'avoit visité, qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long temps, & luy faire mil caresses, pour me faire croire qu'ils avoient pris des mesures ensemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'estre pas, aprés m'en estre éclairci, mais qu'il l'avoit fait malicieusement debiter, & appuyer par Augustin de Lieto, pour les desseins que j'ai desja remarquez.

Le second de Fevrier, jour de la Purification, ayant donné au Pere Capecé, mon Confesseur, la charge de Recteur de l'Hospital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Messe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la premiere fois, & d'y faire trouver ma Musique; il y eut un grand concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrerent. Cette feste fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agreable, ce fut la nou-

nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Meſſe, que la Capitaine de Naples s'eſtoit venu rendre. Elle eſtoit fort mal armée, auſſy-bien que toutes les autres galeres, & Jannetin Doria, General de l'Eſcadre de Naples, & qui depuis la priſon de ſon Pere, commandoit generalement à toutes les autres qui eſtoient au ſervice d'Eſpagne, ayant mis pied à terre à Pouſſolle, avec tous ſes camarades, & une partie des Officiers, pour entendre la Meſſe à une Egliſe de Noſtre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant une belle occaſion de ſe revolter, tua ſon Comite, & faiſant ſauter à la mer ce qui eſtoit reſté d'Officiers ou de ſoldats, pour la garde de la galere, la releva, & s'en vint échouër aux coſtes de Poſilipe, en un lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai auſſy toſt pour taſcher de la conſerver, eſtant la plus belle & la meilleure qui fuſt dans la mer Mediterranée: mais comme elle eſtoit à demi briſée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laiſſer rompre, puiſqu'auſſy-bien elle eſtoit inutile. Tous les forçats furent deferrez. Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous raſſembler, auſſy-bien que ceux des deux autres galeres qui s'eſtoient renduës, pour les conſerver, & m'en ſervir quand je pourrois eſtre en eſtat d'en armer quelqu'une; & pour les entretenir cependant, & ne les pas laiſſer oiſifs, je fis une Compagnie de cent cinquante

Turcs,

Turcs, que j'avois ramaſſez, dont je fis Capitaine Salem, Eſpalier de la Capitaine. Ils eſtoient tous robuſtes & braves ; & apprehendant, s'ils eſtoient repris, de retourner à la chaiſne, ils combattoient contre les Eſpagnols avec une ardeur & une animoſité incroyable. De ſorte que cette Compagnie m'a rendu ſeule plus de ſervice, que quatre des meilleures que j'euſſe dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me laſſois d'eſtre inutile & de laiſſer les ennemis en repos. C'eſt pourquoy, au lieu de m'amuſer à de petites attaques, je me reſolus d'en faire une generale, & de tenter tout d'un coup de me rendre maiſtre de tous les poſtes, que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à ſe renfermer dans les chaſteaux. Pour cét effet je donnai l'ordre à Paul de Naples, de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amaſſer, á Polito Paſtena de ſon coſté d'en faire de meſme, & aux habitans de la Cave & de Nocere, de me venir joindre au plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible, & choiſis le dixieſme de Fevrier pour le rendez-vous.

Cependant pour haraſſer les Eſpagnols, & les mettre par la fatigue hors d'eſtat de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils ſe pouvoient repoſer. Ce qui joint à leurs miſeres, & à leur manquement de vivres, les mit ſi bas, que ſelon toute

toute ſorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour executer ce grand deſſein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'eſtant apperçû de mes ſoupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuſer par une fauſſe apparence de fidelité. Il vint m'ávertir qu'il avoit decouvert une entrepriſe de quelques-uns de ſes gens, qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Eſpagnols, & qu'il eſtoit aprés à s'eſclaircir de la verité. Et le lendemain matin il fit pendre Labati Gennaro, Franceſco Giordáno, & ſon frere, quoy que Preſtre, nommé Dom Felice Giordano, leur imputant les intelligences dont il eſtoit le Chef, & par conſequent le ſeul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes defiances, eſtant trop bien informé de tout ce qui ſe paſſoit; mais appaiſa ſeulement celles du Peuple, lequel perſuadé de ſes bonnes intentions, crioit le ſoir aux Eſpagnols des poſtes ávancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils eſtoient attendus, & où l'on leur feroit le meſme traittement qu'à leur correſpondans.

Il arriva à peu prés en meſme temps, un petit deſordre devant mon Palais, où il fut remedié à l'heure meſme. Un Meſtre de Camp, nommé

nommé Castaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec un Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'estant échauffez de paroles ensemble, luy donna un souflet ; ce que le Capitaine, qui estoit accompagné d'un autre, qui estoit son camarade, n'ayant pû souffrir, mit l'espée à la main, & blessa le Maistre de Camp d'un coup mortel dans la cuisse. La garde se mit aussytost en devoir de les arréter, mais la resistance qu'ils firent ayant causé un grand bruit, je reconnus, en mettant la teste à la fenestre de ma chambre ce qui se passoit, & voyant plus de cent personnes l'espée à la main, je descendis pour l'y mettre pareillement, & me faisant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines, que je fis desarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Maistre de Camp expirant, son coup estant dans la veine crurale : sa mort si prompte le garentir du supplice que meritoit son insolence. Je fis confesser les deux Capitaines, & dresser un eschafaut, pour leur faire couper la teste, au mesme lieu où ils m'avoient perdu le respect. Force gens me demanderent leur grace, me disant qu'un souflet reçû ostoit toute consideration à un homme de cœur : mais croyant qu'un exemple estoit necessaire, pour tenir tout le monde dans le devoir, & empescher à l'ávenir une pareille temerité, qui par tout ailleurs qu'en presence du corps-de-garde, auroit esté pardonnable, Diego Perez leur

Maistre

Maiſtre de Camp, me repreſenta que ces deux Officiers eſtant braves & experimentez, me pourroient ſervir utilement à l'attaque des poſtes que je pretendois faire. Je demeurai inflexible, & les fis conduite ſur l'eſchafaut, & leur bander les yeux. L'execution eſtant preſte à ſe faire, Maſillo Caraciolo ſe jettant á mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Nobleſſe, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis, que ne pouvant rien refuſer à des interceſſions qui m'eſtoient ſi cheres, & ſi conſiderables, je leur pardonnois; & aprés leur avoir fait une fort garde reprimende, je les envoyai ſe faire ſeigner, dont ils avoient fort grand beſoin.

Le Baron de Modéne, trois ou quatre jours aprés ſon retour à Averſe, me manda que le deſordre n'eſtoit pas ſi grand que l'on me l'avoit fait entendre; ſoit que ce fuſt la verité, ou qu'eſtant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuſer les principaux Officiers, par la crainte qu'il euſt que je ne les fiſſe chaſtier, connoiſſant mon humeur ſevere, qui ne pardonne pas aiſement de pareilles fautes, & principalement quand elles ſe font au prejudice de mes defenſes & de mes ordres, & de peur auſſy qu'il n'en arrivaſt un ſoulevement dans noſtre armée; ce qui l'obligeoit à me diſſimuler ce qu'il en avoit peut-eſtre reconnu. Je fis deſſein de le tirer auprés de moy, afin d'envoyer durant ſon abſen-

absence, faire informer de la dissipation de nos bleds, qui faisoit crier hautement toute la ville, qu'il faloit contenter par quelque demonstration de justice. Il se resolut de m'obeïr, & de me venir trouver, & l'on me donna ávis, qu'Antonio de Calco, Marco Pisano & Andrea Rama, craignant que si je luy ostois le commandement, je ne le donnasse à quelque autre, qui plus rigoureux ne leur laisseroit pas tant de licence, furent luy dire adieu, & l'assurer qu'il reviendroit bientost se remettre à leur teste, puisqu'ils n'obeïroient pas à d'autre General que luy, & qu'ils avoient assez de credit parmi les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moy à luy laisser son employ, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à sa fortune, si je m'obstinois à luy vouloir oster le commandement, ils les meneroient aux ennemis, estant assurez qu'elles les suivroient, quelque parti qu'ils voulussent prendre. Les Officiers prirent bien cette resolution, qu'ils avouërent à leur mort, & ils ne la luy voulurent pas communiquer. de crainte qu'il ne m'en ávertist. Mais ayant ájousté foy aù discours que l'on me fit sur des apparences assez grandes, que le concert en avoit esté pris au jour de l'attaque des postes, ce qui me choqua sensiblement., je pris, quoy qu'à regret, la resolution de le faire arrester.

Le dixiesme du mois de Fevrier, l'appres-

dinée, Polito Pastena & Paul de Naples ayant laissé leurs troupes en marche, arriverent auprés de moy ; & aprés leur avoir fait cent amitiez, & les avoir assuré de la reconnoissance que je conserverois des services importans qu'ils m'avoient rendus, je les menay avec moy au Pogge Real, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me presenterent leurs Officiers principaux, que je pris grand soin de caresser, & m'ayant rendu compte l'un & l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquay le dessein que j'avois de faire une attaque generale de tous les postes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup Maistre de toute la ville, & finir une affaire, qu'il y avoit à mon gré trop longtemps qui duroit.

Aprés nous estre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy; où j'employai la soirée de mesme que je faisois toutes les autres ; & ayant depesché toutes mes affaires, je m'enfermai seul dans mon cabinet, pour resoudre de quelle façon s'executeroit mon entreprise, & en mettre tous les ordres par escrit. Qui furent que le Maistre de Camp Diego Passero, sortant de la Doüanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, soustenus de pareil nombre de gens de Nochere, commandez par leurs Officiers, sous la conduite du Maistre de Camp Landerio, Que

Diego

Diego de Soriento, sortant de Porto & Visita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholomeo, salle des Comedies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave, qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, soustenus par trois cens hommes destinez à la garde de ces deux postes, & deux Compagnies, de cent hommes chacune, des troupes du Peuple. Que le Sergent Major, qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celuy qui commandoit au Cirillo, feroient deux fausses attaques, pour amuser les ennemis. Que le Maistre de Camp Pouca attaqueroit le poste de Santa Chiara, avec son Regiment, soustenu de six Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes. Que le Maistre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Aluina, avec trois cens hommes de son Regiment, soustenus du reste, & de trois Compagnies du Peuple. Que Sainte Marie la Nove seroit attaquée par cinq cens hommes destachez des troupes de Polito Pastena, soustenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le Melloné, Maistre de Camp general par commission, auroit le commandement. Que Polito Pastena, avec quinze cens hommes qui luy restoient, attaqueroit Monte-Olivetto, & deux autres postes voisins, avec tel nombre de ses gens, qu'il jugeroit à propos, les faisant soustenir par le reste. Que le Maistre de Camp Landi, avec son Regiment, occuperoit les ennemis par deux fausses attaques,

ques, du costé de la porte d'Albe, & de celle del Spirito Santo. Que les Capitaines du Peuple feroient la mesme chose dans tous les postes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Constantinople. Que le Maistre de Camp, Annibal Brancaccio, attaqueroit les ennemis du costé de Santo Dominico Soriano, avec son Regiment, & feroit faire le mesme par ma Compagnie de Turcs à Sangue de Christo, Qu'à la porte de Medine, Matheo d'Amore, Carlo Longobardo, & Onoffrio Piffacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner une escalade avec trente eschelles, les murailles de la ville de ce costé-là n'ayant pas huit pieds de haut. Que ceux de Lantignane donneroient l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient. Que le Maistre de Camp Dom Bernardino Castro Cucco, avec son Regiment, par le costé du Vomero, attaqueroit les dehors du chasteau Saint Elme. Qu'il se feroit trois attaques du costé de Chiaya, de cinq cens hommes chacune ; l'une à Santa Maria Parede, par des gens destachez du corps de Paul de Naples ; l'autre à San-Carlo delle mortelle ; le Maistre de Camp Diego Peres commandant à toutes les deux ; & l'autre à Li-Angeli, noviciat des Jesuites, commandée par le Maistre de Camp Alexio, soustenuë par mil hommes des mesmes troupes, dont Paul de Naples, & le Maistre de Camp Tita de Fusco son cousin, prendroient soin.

Que

Que je garderois mil hommes, pour envoyer du ſecours où je le jugerois neceſſaire, & que je les tiendrois en bataille derriere le Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je me rendrois à la pointe du jour, n'eſtant pas plus eſloigné que d'une portée de mouſquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de deſſus la terraſſe dudit Palais. Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en eſcadrons dans une place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande ruë de Tolede, & venir pouſſer juſques à la place du Palais, dés que l'entrée en ſeroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne ſe devoit oppoſer à l'execution d'un ſi grand deſſein, tout eſtant ſi bien concerté, ſi mes ordres euſſent eſté ſuivis, mes troupes euſſent fait leur devoir, ou qu'il n'y euſt point eu d'infidelité parmi les Chefs.

Ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, je m'allai coucher, pour me repoſer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levai d'aſſez bonne heure, & aprés avoir donné audience, je m'en allai entendre la Meſſe; aprés quoy, montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes, qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë eſtre les plus belles que j'aye jamais veuës; entre autres celles de Paul de Naples. Il avoit bien trois mil cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt, Ils eſtoient bien faits &

 de

de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la plufpart frifez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chauffes de drap, & des galons d'or fur le cofté, & la plufpart d'efcarlate, des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux piftolets de chaque cofté, un couteau pendu à une bandouliere de mefme parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibeciere attachée à leur ceinture, & leur fouiniment pendu au cou avec un gros cordon de foye; une partie avoit des fufils, & les autres des moufquetons; il n'y en avoit pas un qui ne fuft bien chauffé, & qui n'euft des bas de foye, & chacun un bonnet fur la tefte de toile d'or, ou de toile d'argent de differentes couleurs, ce qui eftoit fort agreable à la veuë. Polito Paftena n'avoit pas plus de deux mil hommes, ayant laiffé beaucoup de gens pour la garde de Salerne; ils n'eftoient gueres moins bien faits que les autres, quoy qu'ils ne fuffent pas fi parez. Les gens de Nochere & de la Cave, qui eftoient bien mil ou douze cens hommes, ne paroiffoient pas fi galands, mais ils avoient la mine bien plus foldate; ils eftoient en effet fort braves & fort determinez, & avoient de plus belles & meilleures armes, chacun ayant fon fufil de cinq pieds à cinq pieds & demi, & de bonnes efpées, dont ils favent fort bien fe fervir dans l'occafion. Je fus fort fatisfait de cette reveuë, & crus af-
fure-

ſurement d'eſtre le lendemain le Maiſtre abſolu de Naples. Je les envoyai ſe rafraiſchir, ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choſes qui leur eſtoient neceſſaires. Je m'en revins diſner, & remontant à cheval, au ſortir de table, je viſitai tous les poſtes, où je donnai par eſcrit les ordres de l'attaque, que je pretendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher ſur les deux heures aprés minuit, pour ſe tenir preſtes à donner, au ſignal que je ferois faire par le tocſin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez Marco de Laurenzo, pour diſpoſer de toutes choſes dans le fauxbourg de Chiaya, & eſtre plus prés du Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je pretendois me rendre devant le jour.

Le douzieſme à la pointe du jour, je fis ſonner le tocſin par toute la ville, & fis commencer les attaques. Diego Paſſaro s'avança à la Doüanne des farines, & y entra : mais le canon du Chaſteau neuf & du Mole, faute de s'y eſtre terraſſé, la luy fit abandonner, & l'obligea de ſe retirer. Diego de Soriento, avec les Cavayoles, ſe rendit Maiſtre de Saint Bartholomeo, où ſe fait la Comedie Italienne, & le conſerva juſques à tant que je fis ſonner la retraite, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faiſoient de fauſſes attaques entretenoient touſjours une eſcarmouche fort

chaude, &firent toute la diversion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant un peu de resistance se retira sans rien faire. Jüan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y passa en une escarmouche fort froide. Mellonné, qui trahissoit, ne voulut pas se rendre Maistre de Santa Maria la Nuova, que les Espagnols esbranlez commençoient d'abandonner. Polito Pastena, aprés avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliveto, ne le conserva pas, ses gens ayant pris l'espouvante, & son Lieutenant, aprés avoir pris un poste voisin, fut pour s'estre trop ávancé, & n'avoir pas esté soustenu, pris prisonnier, & blessé d'une mousquetade à la jambe, dont il mourut trois jours aprés. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils estoient abandonnez, & qu'Annibal Brancaccio, faute ou d'experience ou de valeur, se retiroit, furent contraints d'en faire de mesme. Matheo d'Amore, Carlo Longobardo & Onofrio Pissacani firent planter leurs eschelles, quatre desquelles, pour estre trop chargées de monde, rompirent sous le poids, s'estant trouvées trop foibles, & les autres estant trop courtes, & leur vigueur & leurs bonnes intentions demeurerent inutiles. Dom Bernardino Castro Cucco emporta une demie lune du chasteau Saint Elme, du costé de Chiaya. Diego Perés se rendit Maistre de Santa Maria

Pa-

Parede, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de Paul de Naples, ils se jetterent sur le ventre derriere une muraille, où j'envoyai le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, mesme aux Officiers, sans qu'il luy fut jamais possible de les pouvoir faire relever. Alexio prit l'Angeli, qu'il abandonna aprés par une terreur panique. Le Baron Durand, les Sieurs de Glandevez & de Villepreux gagnerent un Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois blessez. Villepreux au dessous de l'œil d'un esclat de fenestre, Glandevez d'un coup de mousquet au travers de la cuisse, & Durand à la jambe, qui ne laisserent pas de me ramener deux ou trois prisonniers.

Cependant je faisois mon devoir, pour faire rafraischir mes attaques, & faire avancer les troupes qui les devoient soustenir, & y renvoyant le Chevalier de Fourbin, pour faire marcher Tita de Fusco, jamais il ne luy fut possible, rejettant la chose sur ses Capitaines, les Capitaines sur leurs Alfieres, & les Alfieres sur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les soldats un à un, pour s'emparer d'un Palais que les ennemis avoient abandonné. Le chasteau de Saint Elme cependant tiroit continuellement sur la terrasse, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'estoit possible. Ils tuerent quelques gens autour de moy, &

je faillis mesme d'estre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je destachai trois cens hommes, pour en attaquer les dehors. Ils furent aussy-tost emportez, & mes gens s'avancerent jusques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils se logerent. Les Espagnols se trouverent fatiguez d'avoir à resister en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'esbranler de tous costez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand secours, qui leur vint des gens qui defendoient les postes de la ville. Mellonné & Polito Pastena, & les autres Chefs s'estant retirez, ou par trahison ou par poltronnerie, Vatteville aussy-tost accourut de nostre costé, avec les Officiers reformez, & le corps des Espagnols, pour reprendre les postes que nous avions emportez, sans quoy ils estoient absolument perdus, puisque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme, & que nous estions Maistres de tous leurs quartiers, prenant par derriere tous les postes avancez, qu'ils avoient du costé de la ville. Le combat se reschauffa plus fortement, & malheureusement Diego Perés estant blessé d'un coup de mousquet au travers du cou, l'on me le rapporta, & je le fis penser devant moy, & luy fis tirer la balle qui n'estoit couverte que d'un peu de peau de l'autre costé de son entrée.

Cerisantes arrivant sur l'heure en riant, fort satisfait de ce que les choses ne me reüssissoient pas, comme je le souhaitois, me dit,

Vous

Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moy, mais si je vas là-bas je remettrai toutes choses, & forcerai assurement tous les retranchemens que les ennemis defendent encore. Je luy repondis en colere, Souvenez vous qu'vn homme qui se vante comme vous faites, & qui meprise si fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. Il y courut aussy-tost, & l'emotion, ou quelque necessité pressante l'ayant obligé de mettre chausses bas derriere une muraille, il reçut une mousquetade, qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne se mettant, il mourut trois jours apres; & pour pousser sa vanité jusques au bout, il fit un testament, & m'en choisit pour executeur, laissant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mil écus, quoy qu'il n'eust pas un quart-d'ecu de bien.

Nos affaires n'estoient pas ne si mauvais etat, que si Paol de Naples eust marché avec ses gens, & fait semblant de soustenir les attaques, les Espagnols ne fussent resolus de tout abandonner, & se retirer dans le Chasteau-neuf, & le poste de Pizzo Falcone, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoüé depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le sieur de la Botellerie, l'un de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela il se renversa sur les Palais de Chiaye, & principalement sur celuy du Prince de Montesarchio, que ses Bandits se mirent à piller. Et comme il luy represénta, que je ne souffrirois

pas ce desordre, & que je viendrois en personne y remedier, il luy repondit insolemment, Je n'ai pas amené mes gens pour combattre, mais pour saccager Naples; & si le Duc vient pour l'empecher, je luy ferai couper la teste, & la mettant dans un bassin, je l'irai presenter à Dom Jüan d'Autriche. Outré d'une réponse si temeraire, je ne pus m'empecher de dire que l'on veroit dans vingt quatre heures, qui tenoit mieux sur les épaules, de sa teste ou de la mienne. Je me repentis de cet emportement, jugeant que je devois encore dissimuler avec luy. Et apprenant en mesme temps, que les Bandits de Polito Pastena commençoient à faire des desordres dans la ville, & à piller de leur costé, je fis sonner la retraitte, aprés vn combat fort opiniastré trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux ou trois cens hommes de tuez, ou de blessez de part & d'autre, L'Aide Major de Diego Perés ayant esté fait prisonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la represaille sur celuy du Maistre de Camp Cicio Poderico, qui avoit esté pris dans les Chartreux, dont l'échange se fit trois jours apres.

Le malheur du Baron de Modene voulut, que ne m'ayant pas suivi, Augustin de Lieto, par l'interest que j'ai déja fait connoistre, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo d'Andrea & Gennare. Ce qui me donna du soupçon, qui fut

re-

redoublé par l'arrivée du Pere Capecé & du Cavalier Michellini, qui venant insulter à ma disgrace, me dirent en riant. Voilà ce que c'est de ne vous pas servir du Baron de Modene : vous voyez bien que sans luy, vous ne sauriez rien faire de bon, & le Peuple en est bien persuadé. Je leur tournai le dos, sans rien repondre, reservant à une autre fois mon ressentiment. J'envoyai en mesme temps ordre à Polito Pastena de faire sortir ses Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit aussy-tost, sans me dire adieu, aprés avoir laissé six-vingts Bandits à Gennare, pour sa seureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant persuader que le Peuple me rendant responsable de ce mauvais succés, il n'y avoit point de seureté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples, je meprisai ces vaines terreurs, & resolus d'y retourner comme je fis dés le soir. Et pour faire croire que j'avois un dessein considerable à executer la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du soir, tous ceux qui pouvoient porter les armes se rendissent dans la place de mon Palais, & tout du long de la ruë de Saint Jean des Carbonares.

Paul de Naples cependant me vint trouver au Palais de Gravine avec une extraordinaire effronterie, & me dít que ses gens n'estant

tant pas accouſtumez à combattre dans une ville, il avoit reſolu de les remener à la campagne, pour aſſujettir toute la Poüille, & tout le reſte du Royaume, & qu'à cét effet il me demandoit une patente de Vicaire general, avec pouvoir de donner des commiſſions d'Officiers generaux, les gouvernemens des Provinces & des places, & de diſpoſer de toutes les confiſcations des biens de la Nobleſſe. Je luy dis, que je la luy accordois de bon cœur, mais qu'il faloit qu'il vint chez-moy, pour y faire expedier tout ce qu'il deſiroit; & que pour empeſcher, que ſes gens ne fiſſent du deſordre dans la ville, il faloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le ſoir auparavant, pour marchar le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçû par le Peuple, de tous les deux ſexes, avec plus d'acclamations, & plus de teſmoignages encore de reſpect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les ruës eſtant eſclairées ſur mon paſſage, chacun me criant, que l'on ſavoit bien que j'avois eſté trahi, que je devois bien prendre garde à ma ſeureté, & faire chaſtier ſeverement tous les traiſtres. Voyant par-là, que rien ne me pouvoit deſtruire dans l'eſprit du Peuple, mon chagrin ceſſa, & mes eſperances redoublerent; mais me jugeant encore en un extreme peril, je crus qu'il faloit taſcher avec adreſſe, de me tirer d'un pas ſi gliſſant & ſi dangereux.

Paul

Paul de Naples cependant au lieu d'aller faire rafraiſchir ſes gens, les fit demeurer ſous les armes, les poſta dans tous les plus conſiderables endroits de la ville, & s'en alla tenir une conference de deux heures avec Vincenzo d'Andréa & Gennare. En arrivant à mon Palais, je trouvai tout le monde alarmé, tant Lazares que Capes-Negres, de l'ordre que j'avois donné indifferemment à tout le monde de prendre les armes, me repreſentant, que quelque entrepriſe que je puſſe avoir, ſi l'on les faiſoit combattre la nuit, dans l'animoſité qui eſtoit entre eux, il eſtoit à craindre qu'ils ne penſaſſent qu'à ſe charger les uns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prevaloir. Je teſmoignai de deferer à leurs raiſons, & que j'avois un extreme regret, que par une complaiſance trop grande pour eux, ils me fiſſent manquer le plus beau & le plus infaillible deſſein que je puſſe jamais tenter. Que quand j'avois fait ſonner la retraitte, ce n'avoit pas eſté par aucun ſoupçon que j'euſſe de la laſcheté, ou de l'infidelité de mes gens; mais bien ſur l'àvis que l'on me devoit livrer ſur la minuit deux poſtes importans, qui me rendroient facilement Maiſtre de toute la ville; les ennemis abbatus de miſeres, eſtant tellement fatiguez d'avoir combattu tout le jour, que ne ſongeant la nuit qu'à ſe repoſer, ils n'auroient

pas la force de prendre les armes. Mais nonobstant cela persistans dans leurs remonstrances, je leur permis à tous de se retirer dans leurs quartiers, avec ordre de passer toute la nuit sous les armes, pour resister aux Bandits, qui songeroient peut-estre à faire du desordre, & à piller la ville. Je ne gardai auprés de moy de mes gardes, que la brigade qui avoit accoustumé de passer la nuit dans ma salle.

Dans ces entrefaites deux Deputez de Nole me vinrent demander justice du saccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçuë de moy, Paul de Naples avoit fait faire, sans observer aucun des articles que je luy avois accordez, quand elle s'estoit renduë de si bonne foy, croyant que je leur en pouvois faire raison, durant qu'il estoit auprés de moy. Une femme vint aussy se jetter à mes pieds, pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé sa fille à son gré, âgée de seize ans, une des plus belles de la ville, en passant devant sa maison, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ses gens, & fait porter à son logis, pour la violer. Je luy dis, que l'honneur de sa fille estoit en seureté, s'il ne couroit fortune que de sa part, qu'elle se mît en repos, & se retirast chez elle, & se tînt preste à me venir trouver, quand je l'envoirois querir. Je dis le mesme aux deux Deputez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'escrivis trois billets; l'un à

l'Au-

l'Auditeur general,de se rendre à la Vicairie, avec un Confesseur & un Boureau,pour executer ce que je luy commanderois ; deux autres à Onoffrio Pissacani & à Carlo Longobardo, avec ordre de se rendre avec cinquante mousquetaires chacun de leur Compagnie, & deux chaises à la porte de derriere du jardin de mon Palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec six cens de ses meilleurs hommes, dont il en laissa trois cens, qui se rendirent maistres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui se saisirent de la Cour de mon Palais, & du pied de l'escalier, & cent qu'il laissa dans la salle de mes gardes, ayant chacun cinq ou six bouches a feu. Un de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'àvertir de cette precaution. Je me mis à soûrire, & luy dis que je ne pouvois recevoir une plus agreable nouvelle. J'appellay à mesme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant instruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commanday de s'en aller, avec douze de mes gardes, se saisir du pied d'un escalier secret, qui descendoit de mon cabinet dans ma Secretairie, & de me faire signe dés que Pissacani & Longobardo se seroient rendus au lieu que je leur avois prescrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, suivi seulement de Tita de Fusco son cousin, qu'il vouloit faire son Maistre de Camp general, & m'abor-

bordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ay desja parlé, y adjouftant de plus la confifcation du Prince d'Aveline, dont il eftoit nai fujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je luy refpondis, que j'admirois fa modeftie, de fe contenter de fi peu de chofe, aprés les fervices importans qu'il m'avoit rendus. Que j'avois tant d'eftime & tant d'amitié pour luy, que je ne luy pouvois rien refufer. Que je luy ferois expedier tout ce qu'il defiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit: dont il tefmoigna eftre fort content, attribuant en luy mefme toutes ces obligeantes paroles à l'excés de l'apprehenfion qu'il m'avoit donnée. Et Auguftin de Liéto m'ayant fait figne que tout ce que je luy avois ordonné eftoit preft, je luy dis, qu'afin que les expeditions fuffent plus à fon gré, il valoit mieux qu'il les allaft ordonner luy-mefme, & appellant Innocentio, premier Commis de Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, je luy commanday de l'aller ávertir de ma part d'obeïr á Paul de Naples, comme à ma propre perfonne, de luy faire expedier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agreable. Paul de Naples, ravi que tout luy réüffiffoit fi bien, defcendit à ma Secretairie, accompagné de Tita de Fufco fon coufin, & fuivi du Capitaine de mes gardes. A peine furent-ils au bas du degré, qu'ils furent faifis par les Gardes, qui les attendoient, qui leur mettant le poignard à la

la gorge, les menacerent, que s'ils faisoient le moindre bruit du monde, ils les tuëroient. Ils demanderent que l'on ne les fist pas mourir sans confession ; l'on leur respondit que les chastimens que je faisois faire, n'estoient pas si prompts, ny sans les formalitez de Justice. Ils se laisserent conduire sans parler, & sans faire de resistance, jusques à la porte de derriere de mon Palais, où trouvant les deux chaises, que j'avois fait preparer, ils furent mis dedans, & emportez à la Vicairie, escortez des cent mousquetaires, que j'avois fait venir exprés.

J'envoyay aussy-tost à la femme, dont il avoit fait enlever la fille, & aux deux Deputez de la ville de Nole de se rendre à la Vicairie, pour servir de tesmoins contre eux. Des qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur general les ayant fait dépouïller son cousin & luy, pour les faire appliquer à la question, ils se jetterent à genoux devant luy, demandant par grace, de n'estre point tourmentez, & confesserent plus de crimes, qu'il n'en faloit pour faire mourir cent hommes. A l'abord de cette femme, il avoüa qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez luy. Mais qu'on ne luy avoit point fait jusques là de violence, remettant à la faire quand il seroit de retour de mon Palais. A la veuë des deux Deputez de Nole, il confessa de n'en avoir pas fait observer la capitulation, & d'avoir fait saccager la ville. Son cousin se trouvant com-

complice de toutes ſes meſchancetez, & les avoüant anſſy-bien que luy, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confeſſeurs; aprés quoy, s'attendans d'eſtre executez, ils furent ſurpris de ſe voir mis à la queſtion, que je leur fis donner ordinaire & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu' ils declarerent qu'ils n'eſtoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les poſtës des ennemis, ne voulant pas voir ſitoſt finir les deſordres du Royaume. Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teſte, & la porter à Dom Jüan d'Autriche, que ç'avoit eſté leur intention, en cas que j'empechaſſe le butin qu'ils vouloient faire, croyant tirer de ce preſent une ſomme fort conſiderable des Eſpagnols. Qu'il avoit crü m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oſerois luy rien refuſer de ce qu'il me demanderoit. Que l'autorité de Vicaire general qu'il pretendoit, luy devoit donner les moyens de tirer impunement tout l'argent des Provinces, & de ſaccager tout le Royaume; aprés quoy il pourroit faire au prix de ma teſte ſa paix quand il voudroit avec les Eſpagnols, ou bien ſe retirer avec ſon butin, dans le lieu du monde, où il croiroit avoir le plus de ſeureté. Qu'apprehendant que je ne m'aſſuraſſe de ſa perſonne, il n'avoit pas fait ſortir ſes gens de la ville, comme je luy avois commandé. Mais qu'il les avoit retenus exprés

prés pour m'espouvanter, & s'estoit rendu maistre de mon Palais, pour me forcer à luy donner les expeditions, qu'il connoissoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy. Qu'en cas de refus, il estoit resolu de me poignarder, & en avoit esté prendre le concert, avant que de venir chez moy, avec Gennare & Vincenze d'Andrée. Qu'auparavant l'attaque des postes, il avoit envoyé une vieille femme trouver Dom Jüan d'Autriche, pour savoir combien l'on luy voudroit donner de ma teste. Et l'ayant fait arreter, sur les indices qu'il en donna, elle remit la response qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le fouët par tous les carrefours de la ville. Il confessa ensuite des crimes, des sacrileges & des abominations si estranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ses depositions. Je le fis interroger sur le pillage du chasteau d'Avelline, fis prendre un estat de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait transporter tout ce butin, & où il avoit fait serrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Pince de Montesarchio, & autres maisons voisines, qu'il declara avoir fait mettre dans sa maison, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il pretendoit piller ávant que de partir: & voyant que l'on n'en pouvoit pas

tirer davantage, l'Auditeur general le fit executer avec ſon couſin, & m'en envoya auſſytoſt donner ávis.

Cependant le Baron de Modéne, m'ayant demandé la permiſſion de retourner à l'armée, je luy dis de ſe donner un peu de patience, & que je le depeſcherois le ſoir. Et Antonio de Calco, Marco Piſano, & Andrea Rama, eſtant venus deputez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Maiſtre de Camp general, dont un autre à la place ne leur ſeroit pas ſi agreable; le Sieur de Malette eſtant demeuré cependant à commander: je leur promis de leur faire raiſon ſur leur demande; mais qu'il faloit qu'ils euſſent un péu de patience. Enſuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous une nouvelle fort ſurprenante, qui eſtoit que je venois de faire arreſter Paul de Naples, & enſuite luy faire trancher la teſte, leur demandant leur ſentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'euſſe bien fait. Ils me reſpondirent qu'oüy; mais ſe regardans les uns autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux enſuite par vn Valet de chambre, & m'en allant dans la ſalle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faiſoient ſi tard. Ils me reſpondirent, qu'ils y attendoient leur General. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celuy que je leur voudrois donner, puiſque je venois de faire couper la teſte à Paul de Naples, pour

mil

mil crimes qu'il avoit commis, & que n'estans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient apprehender le mesme chastiment. Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitterois comme un bon pere fait ses enfans. Ils se mirent tous à genoux devant moy, & me demanderent pardon; aprés quoy je leur commandai de se retirer, & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, sur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en restast aucun dans la ville, & qu'ils se gardassent bien d'en emporter quoy que ce pust estre. Ce qui fut si ponctuellement executé, qu'ils laisserent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les interessez, aprés que chacun eust reconnu ce qui estoit à luy. J'envoyai en mesme temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit esté enlevée, entre les mains de sa Mere, sans qu'il luy eust esté fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir sur le haut de mon escalier quantité de chaises, pour s'en servir, suivant que je luy avois ordonné; & rentrant dans mon cabinet, je dis au Baron de Modéne, & à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il estoit trop tard pour le depescher. Mais qu'ils revinssent le lendemain à mon lever, & que j'avois assez fait de choses, pour avoir besoin de me reposer En

passant

paſſant dans ma ſalle, il fut arreſté par le Lieutenant de mes Gardes. Antonio de Calco, Marco Piſano, Andrea Rama, le Cavalier Michellini, le Sieur Deſinare & ſon Secretaire, par les Officiers & autres de mes Gardes, & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet eſcrire un billet au Cardinal Filomarini, pour l'ávertir, qu'ayant fait arreſter le Pere Capecé mon Confeſſeur, comme homme brouïllon & ſeditieux, je l'envoyois dans ſes priſons, ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccleſiaſtique, & le priant de le faire tenir reſſerré, ſans qu'il puſt communiquer avec perſonné. J'allai auſſy-toſt dans ma chambre, où trouvant le Pere Capecé, je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris, quand il apprit que le Baron de Modene eſtoit priſonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en eſtonner, puiſqu'il en eſtoit en partie cauſe. Il ſe voulut fonder ſur de beaux raiſonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand beſoin de m'aller coucher. Quand il fut ſur le haut de l'eſcalier, au ſortir de ma ſalle, le Capitaine de mes Gardes l'abordant, s'aſſura de luy, dont il demeura fort interdit, & le faiſant remettre dans une chaiſe, le fit porter dans les priſons de l'Archeveſché, & accompagner par l'Enſeigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois eſcrit au Cardinal Filomarini.

Ainſy

Ainſy finit la journée de l'attaque des poſtes, que je puis dire fort grande & fort extraordinaire ; non pas tant par ce qu'il y arriva, que par la ſuite, & pour avoir eſchappé par ma reſolution, & par mon adreſſe à tant de ſortes de perils differens, & m'eſtre rendu ſi finement & ſi hardiment le Maiſtre d'un homme, qui croyoit l'eſtre de ma perſonne & de ma vie.

Le lendemain matin, les teſtes de ces deux coupables furent miſes ſur l'épitafe du Marché, & leurs corps pendus chacun par un pied, avec une inſcription qui portoit. Qu'ils avoient eſté executez, pour s'eſtre trouvez convaincus de meurtres, ſacrileges, violemens & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat ſur ma perſonne, avoir fauſſé la capitulation faite avec le ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû deſſein de piller Naples. Leur trahiſon ainſy averée, tout le Peuple courut en foule les voir, avec une horreur ſi grande, que l'on ne put quaſi empeſcher que leurs corps ne fuſſent deſchirez & mis en pieces. Et aprés avoir oüy la Meſſe, paſſant par le Marché, je reçus mil benedictions, tout le monde vint me baiſer les pieds, & me donna des demonſtrations encore plus grandes, s'il eſt poſſible, qu'à l'ordinaire, de reſpect, d'amour & de tendreſſe. Si bien que de cette faſcheuſe rencontre, & du malheur de l'attaque des poſtes, je vis l'accroiſ-

ſement de mon autorité, de l'amitié pour moy, & de la haine pour les Eſpagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle eſtoit ma bonne fortune, puiſque je tirois meſme de l'avantage de mes diſgraces.

Je fis partir en meſme temps, l'Auditeur general, pour aller informer de la diſſipation des bleds d'Averſe, & de la malverſation des Officiers. Et comme il fut neceſſaire de pourvoir au gouvernement, ſous pretexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ſes negociations avec les ennemis me le rendoient ſuſpect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois obſerver de plus prés ſa conduite; ne luy laiſſant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le Regiment de Calco au Sieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Mareſchal des logis de mes Gardes, fort brave ſoldat, & fort fidele, une Compagnie dans le meſme Corps; & deux autres à deux François: & laiſſai ce Regiment que je mis à huit cens hommes, de garniſon dans cette place. J'en fis ſortir tout le reſte des troupes, que j'envoyai ſous le Sieur de Malet, en qualité de Sergent general de bataille, à Sainte Marie, diſtante d'une lieuë de Capouë. Et pour cét effet, je jettai le Sieur du Fargis, avec une garniſon ſuffiſante, dans la ville de Cayaſſe, tenant deſja de l'autre coſté Marcianeſe & Luſciano, que j'avois fait retrancher, auſſy-bien que la Tour de Pa-

Patria, n'attendant que l'arrivée des galeres de France, pour me rendre Maistre de Castel Vulturne, qui quoy que fort peu fortifié, estant l'embouchure de la riviere, pouvoit estre secouru par mer : mais je faisois faire des courses continuellement, pour empescher que l'on ne fist descendre des vivres qui se pouvoient transporter aisement de Capouë par mer aux ennemis. Les Espagnols se trouvoient tous les jours en plus grande necessité, ne tirant de subsistance que de Castelamare par leurs galeres, qui ne pouvoient pas naviger par le mauvais temps, & estoient quelquefois quinze jours sans venir ; ce qui mettoit les chasteaux, & les quartiers des ennemis à la fin. Et quand le temps estoit beau, elles estoient si desarmées, que les faisant tousjours suivre par des brigantins, & des felouques armées, elles ne faisoient aucun voyage sans risque, estant contraints, faute de soldats, de les fortifier de Bourgeois, & la pluspart de gens inutiles ; ils pressoient leurs correspondans d'entreprendre sur ma personne, estant la seule voye de salut qui leur estoit ouverte.

La Noblesse cependant estoit fort en inquietude, quelques-uns s'estant jettez dans des places, l'inimitié irreconciliable du Duc de Martina, & du Comte de Conversano les empeschant d'en tirer aucun service, s'attachant plus à se destruire, & s'opposer l'un à l'autre, qu'à rien executer pour leur interest ; & je ne sai, si c'estoit avec quelque

raison. Mais ils attribuoient leurs soupçons, qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences secrettes, & croyoient que ceux qui se jettoient dans les places fortes, ou qui amassoient des troupes, ne travailloient qu'à se mettre en estat de faire avec moy des conditions plus ávantageuses; & peut-estre n'estoient-ils pas trop abusez.

Deux jours aprés l'attaque des postes, je m'en allai, suivi seulement de mes gardes & de mes domestiques, remercier Dieu à Nostre-Dame de l'Arco, lieu d'une grande devotion, voir le desordre qu'avoit causé le dernier embrasement du Mont Vesuve, & remarquer le miracle du fleuve de flames qui en sortoit, & couloit à la mer, & qui s'estant separé en deux, s'estoit rejoint, aprés avoir laissé, comme dans une isle, cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'eust du faire emporter & consumer. Au retour je me vins divertir dans la maison de Gaspar de Romero, dont le jardin est un des plus delicieux de tous les environs. Gennare ayant eû ávis que j'y estois, s'y rendit aussy-tost, pour me tuer, accompagné de plus de six-vingts Bandits. Mais soit que mon heure ne fust pas encore venuë, que j'eusse pris trop de precaution, ou qu'il manquast de resolution pour entreprendre un coup si hardi, je m'en garantis heureusement, & luy, n'ayant pas moins de fortune, évita les pieges que je luy avois tendus; ce qu'il ne pouvoit

pas

pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyant venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reste dans la cour, sans les faire paroistre ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maison, fit refermer la porte sur luy, ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquiesme. J'envoyai cependant ordre à Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec leurs Compagnies, de se saisir du Pont de la Magdelaine, par où vray-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens, ses ennemis particuliers, & les plus accreditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunement, sans que l'on pust croire que ce fust par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore un autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement Matheo d'Amoré, & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire un tour de jardin, & aprés montant tout au haut du logis sur une terrasse, où la veuë est la plus belle du monde, il paslit & fut fort estonné de se trouver avec si peu de gens, au milieu de trente de mes Gentilshommes, & se repentit, à mon ávis, de s'estre si legerement hazardé. Je luy dis, voyant tous les siens les armes hautes, qu'il n'estoit pas bien seant qu'ils fussent de la sorte

devant mes Gardes, & qu'il leur commandaſt de les mettre bas, & de ſe retirer ; la peur où il ſe trouvoit le rendant fort obeïſſant, il leur cria de faire l'un & l'autre, ce qui fut auſſy-toſt executé. Tous ceux de ma ſuite en meſme temps me vinrent demander, l'un aprés l'autre, ſi je voulois que l'on le poignardaſt, ou que l'on le jettaſt du haut en bas, ce qui auroit eſté fait au moindre ſignal que j'en euſſe donné. Je leur defendis expreſſement, & en fus retenu par deux conſiderations. La premiere, que paroiſſant l'auteur de ſon chaſtiment les Miniſtres du Roy perſuadez de ſes bons deſſeins pour la Couronne, auroient crû que c'eſtoit ce qui luy couſtoit la vie, & que je le ſacrifiois à mon ambition, prendroient de-là ſujet de me rendre de meſchans offices, d'empeſcher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnaſt aucun ſecours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant ſix-vingts Bandits, ſans ſavoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez, c'euſt eſté trop riſquer ; m'imaginant que la choſe ſe feroit plus ſecretement, & que ſelon toute raiſon ſa perte eſtoit infaillible, à ſon retour. Aprés deux heures de converſation, qu'il voulut abreger autant qu'il luy eſtoit poſſible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les perſonnes que j'avois envoyé ſe poſter ſur ſon chemin, fuſſent aſſurement arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi

de

de se voir hors de mes mains, & bien resolu, comme il me l'a fait voir depuis, de ne s'y plus remettre. Aprés avoir long-temps balancé sur la route qu'il devoit prendre, allant faire le tour d'un grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nolane. Je n'eus pas assez de temps, aprés m'en estre apperçû, pour y faire ávancer du monde, & nous manquasmes de la sorte chacun nostre coup. Et aprés avoir fait reconnoistre s'il n'y avoit point d'embuscade, je m'en revins chez moy par le Pont de la Magdelaine, où je trouvai Pissacani & Longobardo, desesperez d'avoir perdu une si belle occasion, qu'il faloit remettre à une autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le soir, pour me dire que le temps estant exspiré, il faloit proceder à une nouvelle élection des Capitaines des Ottines, & qu'il estoit important de bien choisir. Je luy respondis, que par les capitulations faites avec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien alterer à leurs privileges, je me reserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroient estre suspects. Il me respondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choisir, & qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois justifier, qu'il en avoit usé de la sorte, depuis qu'il eust passé les articles, par lesquels il l'avoit deferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de

m'apporter tous les noms des pretendans ; afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres. Il ne manqua pas de me mettre le lendemain matin entre les mains les trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reste de la journée à caballer, & eschauffer contre moy tous les esprits, leur representant que j'en usois tyranniquement, & que m'arrogeant un pouvoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement, sans considerer ny le bien ny les avantages du Peuple, leur ostant mesme ce que les Espagnols leur avoient accordé ; croyant que dans une émeute, il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeassent à m'opiniastrer à vouloir que mon credit ne fust moindre que celuy d'un Vice-Roy. Le soir, ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la teste du Corps de Ville & des Ottines, & levant le masque, il me porta effrontement la parole. Mais de bonne fortune, j'avois auprés de moy tous mes confidens, qui n'estant point suspects, & estant encore plus accreditez que luy, me servirent utilement dans cette rencontre. Il me dit donc : Que le Peuple estoit fort surpris, que je voulusse de mon autorité particuliere faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix luy appartenoit. Que ce seroit le mettre au desespoir, en luy ostant un privilege, pour la conservation duquel il avoit pris les armes,

l'in-

l'inobſervation de ce point ſi important eſtant ce qui l'avoit le plus aigri ; que je devois y prendre garde be bien prés, puiſque ce ſeroit oſter la liberté à la Ville, au lieu de la luy procurer, & me declarer pluſtoſt ſon Tyran que ſon Deffenſeur. Je reconnus alors ſon artifice, puiſque me relaſchant de ma pretention, il en tireroit tout le merite, & m'y opiniaſtrant, il me feroit tuer par une émotion generale. Je luy reſpondis froidement, que je n'aurois pas crû ſa malice ſi noire, ny ſon effronterie ſi grande que je la connoiſſois. Qu'il ſe devoit ſouvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je luy avois dit ne m'en vouloir meſler que pour exclure les ſuſpects, & au lieu d'oſter au Peuple ſes privileges, je pretendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie, pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la penſée de l'opprimer. Qu'il ſe ſouvinſt, qu'il m'avoit repreſenté de quelle importance il eſtoit, que je fiſſe le choix des Capitaines des Ottines, pour eſviter le deſordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux mal intentionnez, & qui euſſent commerce avec les ennemis. Et que pour me faire connoiſtre, que perſonne ne pouvoit ſe ſcandaliſer avec juſtice, que j'en fiſſe la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puiſſance ne devoit pas eſtre ſi eſtablie que la mienne, durant les revolutions, il m'en avoit luy-meſme apporté les

trois billets, que prenant dans un livre où je les avois serrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-la convaincu, & de mon innocence & de sa malice. Tous ceux qui m'estoient affectionnez commencerent à s'escrier, qu'il estoit bien rude que l'on me soupçonnast, & me calomniast sans sujet. Que le Peuple me devoit tenir pour son pere, ne pouvant pas avoir pour luy des sentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'exposant tous les jours à tant de perils, comme je faisois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moy, ny trop de deference à mes volontez : tous les assistans en demeurerent generalement d'accord. Et Vincenze d'Andrée, voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y estoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit esté chargé, & que n'ayant jamais douté de la maniere dont j'en userois, qu'il se reservoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy deferer une chose que j'aurois pû pretendre avec raison, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos, qu'il m'avoit luy-mesme apportez. Je luy repartis, que je luy estois obligé sensiblement de deux choses. La premiere, de m'avoir donné lieu d'esclaircir le public de la sincerité de mon procedé. Et la seconde, de m'avoir appris à connoistre ses artifices, que je luy pardonnois de bon cœur. Mais que je

je l'aſſurois que je ſerois une autre fois ſur mes gardes, & uſerois de plus de precaution, quand il me propoſeroit quelque choſe, ou que j'aurois quelque affaire à traitter avec luy.

Cependant je priai ceux qui eſtoient aſſemblez, puiſqu'ils eſtoient nombre ſuffiſant pour proceder à cette élection, de la vouloir faire devant moy, afin que je puſſe au moins dire mon ſentiment ſur l'excluſion des perſonnes, qui me ſeroient ou ſuſpectes ou deſagreables Ils me proteſterent tous, qu'ils me deferoient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient davantage; m'aſſurant qu'ils ſouſcriroient tous à mon ſentiment. Je ne voulus pas abuſer de leur reſpect, & prenant la liſte de tous les pretendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apoſtez, excluant les gens qu'ils ſavoient bien que je ne voulois pas. J'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent generalement approuvez; tout le monde eſtant demeuré fort ſatisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liſte, que j'avois faite comme un projet des perſonnes que je croyois nous eſtre les plus propres, & leur liſant, elle ſe trouva conforme à ceux que nous venions de choiſir. Surquoy je leur temoignai beaucoup de joye de voir que nous avions tous de ſi bonnes intentions, puiſqu'elles ſe rencontroient ſi conformes. Je leur mis une des liſtes entre les mains, afin de faire dreſſer l'acte de la no-

mination dans les formes ordinaires: & les priai tous, en se retirant, de faire entendre au Peuple chacun dans son quartier, de quelle façon j'en avois vsé, & le sujet qu'il avoit de se louër & de mon affection & de ma conduite.

Cette malicieuse finesse de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner, redoubla mon credit, & luy fit perdre le sien. Et depuis ce temps-là il fut aussi suspect à tout le monde, qu'il me l'estoit avec justice. Le remords de sa conscience le tint depuis en de continuelles apprehensions. Il n'osa plus sortir le soir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faisoit quelquefois, apprehendant également le fer & le poison, connoissant bien qu'il meritoit la mort, de quelque maniere qu'elle luy pust estre donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autant qu'il luy fut possible, hors de mon Palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de son costé ne pensant qu'à se prevenir.

Le lendemain sur le midi les Bourgeois me vinrent faire des plaintes, que les Bouchers, au prejudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes sur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans, , & leur faisoient prendre par force celle dont ils se vouloient defaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leur plaisoit. I'envoyai à mesme temps pour en faire arréter un, qui ayant fait plus d'insolence que les

les autres, avoit non seulement maltraitté de paroles, mais mesme frapé un artisan, qui avoit refuse d'acheter quelque chose qui ne luy plaisoit pas, ou qui luy paroissoit gasté. Tous les autres Bouchers se mutinerent, & prirent les armes. Dequoy estant áverti, j'envoyai Mathéo d'Amoré avec sa Compagnie, se saisir d'une ávenuë des boucheries, & de l'autre Onofrio Pissacani & Carlo Longobardo, avec deux cens mousquetaires, & m'y estant aussy-tost rendu, j'y entrai, suivi de mes gardes, fis desarmer six-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & les fis, en cét équipage, promener par toute la ville, jurant que si je ne les faisois tous pendre, au moins les ferois-je decimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant se jetter à mes pieds, & me demander leur grace. Je resistai assez long temps à la leur accorder ; & enfin me restrignis à ne faire mourir que celuy qui avoit fait la plus grande insolence. Mais je me laissai toucher aux larmes de sa femme, & de cinq ou six petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, & me demandant seulement sa vie, & que je le fisse chastier de quelle façon que je le jugerois à propos. Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, suivi de tous ses camarades, liez deux à deux, comme j'ay desja dít. Toute sa famille m'en remercia, comme de la plus grande marque de clemence que je luy pusse donner ; & cette pu-

punition exemplaire fit un si grand effet, que jamais depuis personne n'eut l'insolence de contrevenir à pas une de mes ordonnances, que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'aux moyens de me faire perir, eut recours à un artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini, parent du Cardinal, passionné pour les interests d'Espagne, dans lesquels il ne perdoit aucune occasion d'y servir. Il estoit cette année Grassiero, qui est une charge, qui luy donnoit l'autorité sur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui est exercée tous les ans alternativement, par un homme de robbe, & par un Cavalier. Ils me representerent, qu'il se commettoit un grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité; mais qui le tenoient à un si haut prix, que le Peuple en estoit reduit à la faim. Ils me dirent qu'il estoit necessaire d'y en mettre un moderé, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus subsister dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette proposition; puisque si je refusois de faire un reglement, je m'attirois la haine publique, & si je le faisois publier, l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoistre leur malice, & leur donnai charge de dresser l'Edit, que je ferois afficher par toute la ville. Dés que la pu-

blica-

blication eut esté faite, l'on n'y apporta plus rien ; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou Vive Espagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit au desespoir. Je montai aussy-tost à cheval, & me faisant voir par toutes les ruës, toute cette crierie s'appaisa par ma presence, & je promis à tout le monde, qu'avant le soir j'en ferois venir en abondance ; informant tout le Peuple de la meschanceté que l'on avoit faite pour les affamer. Et envoyant de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les païsans apportassent tout le pain qu'ils pourroient, avec promesse de leur laisser vendre tout ce qu'ils voudroient. Et trois heures aprés, l'on en vid arriver en si grande quantité, que depuis les premieres revolutions l'on n'en avoit jamais tant vû venir. Tout le monde me donna mil benedictions, qui furent bien redoublées par l'expedient que je trouvai, qui empescha la cherté. qui fut de defendre qu'il n'en resortist point de la ville ; & que le jour l'on en feroit le debit si cher que l'on voudroit ; mais que tout celuy qui ne seroit pas vendu à l'entrée de la nuit, seroit confisqué. De cette sorte l'esperance du gain en faisoit apporter de tous costez ,& les Bourgeois ne se pressant pas d'en avoir, & attendant le soir, obligeoient les Marchands à leur donner à prix raisonnable. Je me trouvai si bien de ce reglement, que je l'ai tousjours fait observer depuis. Du-

Durant que je fus faire un tour à la campagne, craignant que les Espagnols, bien informez de ce qui se passoit, n'essayassent d'entreprendre quelque chose durant mon absence, j'ordonnai à Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello & Matheo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les postes, pour renforcer & secourir celuy qui pourroit estre attaqué. Ce dernier passant à la Porte de Medine, trouvant que les ennemis y faisoient une sortie, les repoussa vertement, & s'estant engagé trop ávant, & se voyant coupé, il se jetta avec sa Compagnie dans une maison assez forte, où il se defendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il se voyoit dans l'impuissance de resister davantage, & resolu de perir, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus ávert à mon retour de sa disgrace, & voulant conserver un homme si brave & si fidele, je commandai à la garde de mon Palais de courir le degager; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas. Mais le Maistre de Camp Diego Perés, sortant la premiere fois aprés sa blessure, dont il n'estoit pas encore gueri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cause de sa foiblesse, descendit sans me rien dire, & se remettant dans sa chaise, s'y fit porter, & son cœur suppleant au defaut de ses forces, mettant l'espée à la main, & se

trais-

traisnant le mieux qu'il luy fut possible, non seulement il degagea Matheo d'Amoré, mais donna une telle espouvante aux Espagnols, qu'ils abandonnerent tous les postes qu'ils tenoient de ce costé-là, & fuyrent jusques au corps-de-garde du Palais du Vice-Roy; ce que je n'aurois pû croire, s'ils ne me l'avoient avoüé eux mesmes durant ma prison. Ainsy je vis revenir ensemble deux hommes qui m'estoient aussy chers, que je m'y sentois obligé par leur valeur & leur zele à me servir; aussy leur tesmoignai-je par mes caresses l'estime que je faisois d'eux, & la joye que je ressentois, que le Ciel m'eut conservé des personnes qui m'estoit si necessaires.

J'estois fort satisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'un peu cher, au moins en abondance. Vincenzo d'Andrea m'en voulut oster la satisfaction, en me la rendant inutile; & y apporta tous ses soins, en empeschant que la monnoye, que j'avois fait battre par son conseil, n'eust de cours, & comme il y en couroit desja en assez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, se voyoient en estat de mourir de faim. Il me fut aisé d'y apporter du remede, en faisant publier par un Edit, que je fis afficher par tout, defense à peine de la vie de la refuser. J'estois si absolu, & si fort craint, que personne n'osoit desobeïr à mes ordonnances; le chastiment sans aucune remission s'en faisant sur l'heure mesme. Ainsy cette meschante

intention fut ſans effet,le mal eſtant prevenu, quaſi auparavant que d'eſtre arrivé.

Le deſordre eſtoit tout-à-fait appaiſé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ny de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'une choſe qui me paroiſſoit ſi peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de preſque impoſſibles. Je voulus reſtablir la Juſtice, & faire voir que je ſavois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis aſſembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui eſtoient perſonnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours aprés je reſtablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant general Jean Camille Cacalcio, homme fort experimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Preſident Franciſco de Pàti, pour le recompenſer de l'ávis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Baſqui: je pourveus tout ce qui eſtoit neceſſaire de gens pour cette Chambre. Je reſtablis le Conſeil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allaſſent jamais ſans leurs robbes, & qu'ils ſe rendiſſent, ſans y manquer, à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accouſtumé de s'aſſembler: Et toutes les affaires s'y traitterent avec tant de ſoin, qu'il s'eſt plus vuidé de procez en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de juſtice & de ponctualité,

té, que toutes les Sentences & Arrests qui ont esté rendus, durant mon gouvernement, ont esté observez regulierement depuis, sans que l'on ait pû trouver de pretexte, & beaucoup moins de raison de les casser; ce qui m'acquit une si grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma memoire y sera tousjours en veneration. Cela m'acquit autant d'estime par toute l'Italie, qu'il donna d'estonnement, d'avoir pû en un temps si embarrassé, & dans un lieu si rempli de confusion & de desordre, regler si bien les choses, dont je ne tardai gueres à ressentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire si bien leur devoir, fut que tous les Mercredis & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites. Et quand j'en trouvois quelqu'une, dont le jugement me paroissoit defectueux, j'en faisois faire la revision devant moy, & il ne s'executoit aucun Arrest, que je ne l'eusse auparavant approuvé & visé; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit esté fait, & jugeai souverainement. Ce qui se trouva avec tant de justice & de raison, que personne n'a sû trouver à dire à ce que j'avois prononcé: qui a esté executé mesme depuis ma prison. Et pour tirer plus d'esclaircissement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnay à Augustino Mollo, & à deux ou trois de ses amis, dont j'estois fort asseuré, d'envoyer demander au Vice-Roy la permis-
sion

ſion d'accepter les charges que je leur avois données, afin que menageant par cette conduite, leur confiance, ils me puſſent donner de bons & aſſurez ávis. Et meſme par mon ordre, il leur en donnoit ſouvent de quelques reſolutions ſecretes que je prenois, qu'il m'eſtoit ávantageux qu'ils ſuſſent. Cette adreſſe me fut fort utile, & meſme fit ſoupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la defiance du Peuple. Mais je me ſens obligé de luy rendre ce teſmoignage, que perſonne dans Naples ne m'a ſervi ſi fidelement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conſpirations contre ma vie, & fait garantir de beaucoup de perils, que je n'aurois pû éviter ſans ſon conſeil, dont je me ſuis tousjours fort bien trouvé.

Le dix-neufieſme de Fevrier les Eſpagnols reçûrent une grande mortification, & le Peuple avec moy une joye extréme, de l'arrivée de Dom Jüan de Saint Severine, Comte de la Saponare, & depuis Prince de Biſignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maiſon du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la perſecution de pluſieurs Rois, & meſme par celle de Ladiſlas, qui en fit égorger vingt-deux dans le chaſteau de Laïna, où ils s'eſtoient rendus ſur ſa parole, picqué de ce que pour ſe garantir de ſon oppreſſion, ils avoient mis enſemble en huit jours dix-huit mil hommes, ſeulement de leurs ſujets, & ſept mil chevaux en vingt-

quatre heures, en campagne. En passant dans le Marché tout le monde courut luy baiser les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta en effet les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mescontentement general de toute la Noblesse, qui n'attendoit que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur Corps pour le suivre; & peu de personnes, ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant disputer l'ávantage du bien, ainsi que de la naissance, il avoit voulu estre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour sa patrie, & employer sa vie pour seconder mes bons desseins, & contribuer à son repos & à sa liberté. Il me dít, qu'il venoit se ranger auprés de moy, pour recevoir mes ordres, & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité. Que sa Maison avoit esté la derniere à tenir le parti de celle d'Anjou, & qu'estant bien informé que j'en descendois, il venoit respecter en ma personne le sang de ses anciens Rois, depuis lesquels le Royaume avoit esté cruellement opprimé par des Tyrans, ce qu'il ne vouloit pas souffrir davantage. Que des personnes comme luy, ne devoient jamais perdre l'occasion de briser leurs fers, quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens. Que les Espagnols avoient pris toute la conduite qu'il faloit pour perdre le Royaume. Qu'il ne les abandonnoit qu'aprés qu'ils s'estoient abandonnez eux-mesmes; & qu'il ne seroit ny honneste ny raisonnable, que la

Noblesse se voulust enveloper dans leurs ruines; puisqu'à bien considerer les choses, ils ne pouvoient passer que pour des usurpateurs, & non pas pour leurs legitimes Maistres. Qu'au reste estant bien informé de l'estat de leurs affaires, il voyoit leur perte indubitable, estant despourveus generalement de toutes choses, & ne pouvant attendre aucun secours de pas un endroit. Qu'il ne faloit, pour voir finir une si grande entreprise que la mienne, que j'avois mesnagée avec tant de resolution & de conduite, qu'outre le retour de l'armée de France, la prise d'un des chasteaux de Naples, & le premier jour de May, dans lequel tous les Cavaliers desgagez du serment de fidelité, par la protestation qu'ils en avoient faite, se declareroient sans y manquer; comme il m'en respondoit, par la connoissance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Espagnols infaillible. Il y avoit encore un moyen plus prompt, & qui n'estoit pas moins seur, qui estoit qu'abandonnant la ville, je voulusse venir en Poüille, lieu plus propre que tout autre pour se rassembler, pour estre au milieu du Royaume. Et qu'aussy-tost que j'y serois, toute la Noblesse monteroit à cheval pour se rendre auprés de moy, & me mettre à sa teste. Que j'y aurois bien-tost mis ensemble un grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples. Que ce qu'il me disoit, n'estoit pas pour m'en faire sortir,

sortir, mais seulement pour oster tout scrupule à la Noblesse, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce seroit se reünir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinsse d'elle seule & mon élevation & ma fortune. Que je n'eusse point d'inquitude des forteresses du Royaume, qu'elles estoient entierement desgarnies de toutes les choses necessaires à les defendre, & qu'enfin il n'y en avoit pas une, où quelque Cavalier n'eust assez de credit & d'intelligence, pour s'en rendre le maistre à jour nommé Que je n'avois qu'à couler un peu de temps, aprés quoy je ne manquerois ny d'argent ny de vivres, ny de troupes. Qu'au vingt-cinquiesme d'Avril la Doüanne de Foggia me feroit toucher six cens mil escus comptant. Que si je le voulois faire President des deux Calabres, il se faisoit fort de mettre ensemble, en moins de trois semaines, six mil hommes de pied & deux mil chevaux, & de me rassembler en soyes, en sel & en huile, plus d'un million d'or. Que pour des bleds, j'en trouverois en Poüille & en Basilicate, plus qu'il ne seroit necessaire pour nourrir deux années la ville de Naples. Et qu'enfin il me respondoit, que la conqueste du Royaume estoit faite. Qu'il ne faloit qu'un peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées estoient sur le point de jouër.

J'avouë que son entretien me charma, & que j'employay tous mes efforts pour luy

bien

bien tesmoigner ma reconnoiſſance, & combien j'avoüois luy eſtre obligé. Je luy, dis que ſon arrivée m'aſſuroit de la declaration de la Nobleſſe; que je n'avois jamais douté de ſes intentions. Mais que j'avois tousjours crû, qu'il faloit un exemple comme le ſien pour fortifier ceux qui eſtoient encore irreſolus. Que je m'aſſurois de le voir bien-toſt ſuivi de tout ce qui reſtoit de gens de qualité, & que ce n'eſtoit pas d'aujourd'huy, que l'on ſavoit que la Maiſon de Saint Severine donnoit le branſle à tout le Royaume. Que j'avois tousjours eû pour elle beaucoup d'eſtime & de veneraton, & que je ſerois indigne du ſang d'Anjou dont je deſcendois, ſi je n'en avois auſſy herité tous les ſentimens pour celuy dont il tiroit ſa naiſſance. Que je m'y ſentois encore plus engagé par le galant procedé qu'il tenoit avec moy, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne ſouhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ſes amis tous les ávantages. Que j'eſtois bien informé de la foibleſſe & de l'extremité où les Eſpagnols eſtoient reduits; qu'aprés l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les meſpriſer, & n'eſtois plus en eſtat de les craindre. Que perſuadé de toutes le choſes qu'il m'avoit appriſes, je tenois la conqueſte du Royaume plus qu'à demi faite, & voyois avec plaiſir, le deſſein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement executé, ſans neantmoins

autre

autre intereſt, que celuy d'avoir eû la gloire d'y contribuer au peril de ma vie.; & qu'aprés cela, je ſerois fort content de mourir, croyant que ma memoire ne ſeroit jamais eſteinte, m'eſtant rendu par ſon moyen l'homme le plus illuſtre de mon ſiecle. Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude que d'impatience; aprés quoy la priſe des chaſteaux de la ville, & l'expulſion des ennemis ne ſeroient plus une affaire. Que mon deſſein avoit bien tousjours eſté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Poüille raſſembler toute la Nobleſſe, comme il me le conſeilloit, ce que je ferois, auſſytoſt que mon frere le Chevalier ſeroit arrivé, pour le laiſſer dans Naples, que je perdrois infailliblement, ſi je l'abandonnois; ce que je ne conſiderois qu'à cauſe de la reputation, eſtant certain de la reprendre ſans peine, dés que je paroiſtrois devant, ſuivi de toute la Nobleſſe. Que je luy donnois de bon cœur la charge de Preſident des deux Calabres, & tout ce que generalement il pourroit deſirer de moy, puiſque ce n'eſtoit que luy faire un preſent des choſes, dont ſon credit & ſa declaration me mettoient en eſtat de pouvoir diſpoſer. Il ne demeura que deux jours auprés de moy, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en execution tout ce qu'il m'avoit fait eſperer d'âvantageux. Il deſiroit amener avec luy quelques François, & je luy donnai le Baron Durand, & deux ou trois au-

 tres,

tres, avec Dom Carlo Gaëtan, pour Commiſſaire general de ſa cavalerie, que l'on a vû depuis icy, avec la Ducheſſe Gaëtane ſa femme.

Durant que nous le laiſſerons aller travailler en Calabre, il eſt bon, que pour ne pas interrompre la ſuite de ce diſcours, je retourne aux choſes qui m'arriverent cependant, & que je die l'ordre que j'envoyai au Sieur de Malet, de prendre un poſte ſur le Vulturne, pour ſerrer Capouë, luy oſter la navigation de cette riviere, & la communication de la mer. Il envoya trois cens hommes du coſté de Graçaniſe, ſe fortifier ſur le bord de l'eau; ils deſlogerent quelques gens qu'ils y trouverent. Et Dom Loüis Poderico, ayant fait inutilement attaquer les miens, reſolut d'y retourner faire un plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repouſſée vigoureuſement. Mais feignant de ſe retirer, il fit recommencer l'attaque une heure aprés; & pour luy donner plus de chaleur, fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers, qui aprés une demie heure d'eſcarmouche, forcerent mes ſoldats de ſe retirer, avec perte de trente à quarante hommes, qui demeurerent ſur la place. Ainſy nous perdiſmes ce poſte que nous avions conſervé trois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher, de ſorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la penſée.

Deux

Deux jours aprés il y eut une furieuſe eſcarmouche auprés de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal ávantage de part & d'autre. Le Sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel deſſein Dom Loüis Poderico l'avoit fait engager, en fut eſclaircy auſſy-toſt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amuſoit, il avoit fait bruſler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fiſmes.

Le lendemain je reçus ávis du Sieur Malet, que Dom Loüis Poderico luy avoit fait connoiſtre,qu'il ſeroit bien aiſe de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permiſſion, que je luy accordai; luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy ſeroit poſſible, & de taſcher à reconnoiſtre quels eſtoient ſes ſentimens, & ceux de la Nobleſſe retirée avec luy dans Capoüe. Chacun de ſon coſté eſſaya de gagner ſon compagnon, par mil propoſitions & offres avantageuſes; & aprés deux heures de converſation ils ſe ſeparerent,ſans rien faire,qu'ajuſter un bon quartier entre nous, & ſe donner l'un à l'autre beaucoup de teſmoignage d'une eſtime & d'une amitié reciproque.

Cependant Dom Jüan d'Autriche, voyant ſes troupes extraordinairement affoiblies, ſe reſolut de faire une reforme. Mais il changea de ſentiment, voyant tous ſes Officiers ſur le point de ſe mutiner. Et comme

l'argent luy manquoit, aussy-bien que les vivres, & qu'il en faloit donner à ses soldats, pour les empescher de se debander ; il fut contraint de faire fondre sa vaisselle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit secours. Le Roy d'Espagne, ne sachant pas qu'il eust esté declaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos, qu'il connoissoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, & estre devenu inutile à son service, par le mespris & la defiance que tout le monde avoit generalement de sa personne, luy envoya ordre de se retirer, & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à sa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais desiré autre chose, il songea à se mettre en estat d'apporter avec luy quelque secours & de vivres & d'argent. Il prit à Genes deux cens mil escus sur son credit, qu'il fit embarquer sur la galere du Capitaine Gioan Andrea Brignolles, & quelque peu de bled sur une autre. Et s'en venant les joindre, il se mit dessus pour se rendre à Gayette, d'où il depescha à Dom Jüan d'Autriche Dom Antonio de Cabrera, pour luy donner ávis de sa venuë, & de l'élection qui avoit esté faite en Espagne de sa personne. Il fut surpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas. Mais en usant fort sagement, il déguisa son ressentiment, & le reçust le deuxiesme de Mars à son arrivée, avec autant de demonstration de joye, que s'il ne fust pas venu le deposseder de son autori-

torité. Je m'attendois que la jalousie du commandement entre eux y feroit naistre quelque division, dont j'esperois de profiter ; mais quelque sentiment qu'ils en pussent avoir, ils le conserverent dans leur ame avec tant de dissimulation, qu'ils n'en donnerent jamais aucune marque. Le Comte d'Eril, Major-dome Major de Dom Jüan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la possession qu'il avoit prise de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy avoit donnée de son pouvoir, & un ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome. Mais luy ayant desja cedé la charge, il ne la voulut pas reprendre, se reservant seulement les marques, & l'apparence de l'autorité supreme, avec la qualité de Plenipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Ministre me donna de l'inquietude, me faisant apprehender son esprit & son humeur agissante, & connoistre, non sans regret, que le Ciel n'a gueres manqué jusques icy de faire un miracle en faveur de la Maison d'Autriche, quand elle est sur le point de sa perte. En effet la venuë de ces deux galeres empescha l'effet du desespoir, où les Espagnols estoient reduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes, & un peu de bled, dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foiblesse & extremité de mes ennemis, du mescontentement de la Noblesse, & de l'establissement de mon autorité, fit penser à tous les Princes, qu'il estoit temps de prendre quelques mesures. Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus considerables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adresser à moy pour en obtenir la conservation, & de me donner de belles paroles & des souhaits; mais neantmoins, point d'assistance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis, & je reçus d'une personne puissante & bien informée, celuy de me defaire de Gennare par toutes sortes de moyens, puisqu'il me trahissoit, & estoit seul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit eslevé. Tous les Principaux de Genes, ayant la pluspart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, tesmoignant s'interesser beaucoup dans mes avantages, & m'assurant que je ne pourrois rien pretendre de la Republique, que je ne fusse en estat de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, poussez par le mesme interest, m'envoyoient tous les jours faire des protestations & de service & d'amitié. Il n'y eut pas jusques au Prince Ludovisio, tout zelé qu'il eut tousjours paru pour l'Espagne, qui ne me recherchast, apprehendant autrement la perte de sa Princi-

pauté de Venoze ; ce qui me faiſoit juger qu'il reconnoiſſoit mes affaires en bon eſtat. Le Conneſtable Colonne me fit offrir, ſi je voulois par quelque confiſcation le dedommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monterois à cheval, & faire auprés de moy la charge de Conneſtable du Royaume. La Republique de Veniſe donna ordre à ſon Reſident de me demander audience, que je luy donnai juſques à trois fois, & de me faire compliment ſur l'heureux ſuccés de mon entrepriſe, que je devois achever de pouſſer à bout, en me laiſſant emporter à ma bonne fortune, & m'aſſurer, que ſans l'embarras où la jettoit la guerre du Turc, elle m'aſſiſteroit auſſy bien d'argent qu'elle faiſoit de vœux & de prieres ; & me conjuroit, dés que je ſerois en repos, ce qu'elle eſperoit de voir bien-toſt, de luy permettre de lever des troupes dans le pays, pour s'en ſervir dans leur neceſſité preſente, & garentir la Candie des progrés de Infideles.

Le Pape, perſuadé que les Eſpagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, ſeroient forcez de ſe retirer ; & eſtant informé que les ordres en eſtoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le ſecours d'Eſpagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes; que meſme la reſolution qui en avoit eſté priſe, avoit eſté desja deux fois ſur le point de s'executer : apprehenda que la France n'en profitaſt, & s'emparaſt du Royaume de Na-

ples. Ce qui luy donnant une furieuſe jalouſie, fit qu'il taſcha de me flater, & d'exciter mon ambition, me repreſentant, que ſi je voulois penſer à me mettre ſur le Troſne, où il ne me reſtoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y aſſiſteroit. Qu'il feroit faire une ligue pour ma conſervation, & pour ſa liberté. Et que pour me teſmoigner, que m'aimant, comme il faiſoit, il ne vouloit pas ſe contenter de me donner des conſeils & des ſouhaits, ſi je prenois cette glorieuſe penſée, il m'aſſuroit de m'en donner l'inveſtiture, & m'offroit de me preſter trois cens mil eſcus. Je luy reſpondis, ſans me laiſſer tranſporter à la vanité, que je luy eſtois infiniment redevable de ſon affection. Que le temps m'inſpireroit ce que j'aurois à faire, quand les Eſpagnols ſeroient chaſſez ; mais que cependant, non ſeulement j'acceptois l'argent qu'il me faiſoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant un extreme beſoin, je le ſupplois tres-humblement de m'en aſſiſter promptement ; aprés quoy je l'aſſurois qu'il verroit bien-toſt achever le deſſein que j'avois entrepris, & ſi fort ávancé, contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ſes offres, mais l'argent ſe fit attendre ſans venir, & il me manda ſeulement de me ſouvenir de tout ce qu'il m'avoit dít ávant que de partir, m'ávertiſſant de me defier de tout le monde, ſur tout de craindre également & la France & l'Eſpagne, &

de veiller soigneusement à ma seureté. Toutes choses fortifierent mes esperances, & me firent juger que j'estois plus prés du port que je ne croyois, puisque tout le monde estoit si persuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'eusse des lúmieres suffisantes, qui commençoient à me flatter d'un heureux succés, je crûs que des personnes si esclairées, & si bien informées, comme sont tous les Princes d'Italie, ne faisoient point à mon esgard des demarches pareilles, à moins que de voir de dehors ce que l'embarras où j'estois, m'empeschoit de reconnoistre si clairement. Ainsy je crus qu'il faloit observer ma conduite avec plus de soin, & veiller de plus prés à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'estoient suspects, sans negliger les moindres choses, puisque les Espagnols, si prés de leur perte, n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute sorte de voyes.

L'inquietude, que je devois avoir avec raison, des pratiques de Gennare me fit resoudre à m'en defaire à la premiere occasion, & me servir de celle qui se presenteroit, pour m'asseurer du Tourjon des Carmes. Et comme il estoit à craindre, que les Espagnols ne pussent à force d'argent, se rendre Maistres de quelqu'un de nos postes, qui estoient depuis cinq mois gardez par les mesmes personnes, ce qui leur donnoit moyen de connoistre certainement celles qu'ils devoient s'efforcer

de gagner. Je representai au Peuple la lassitude qu'il devoit avoir d'estre depuis tant de temps les armes à la main. Qu'il estoit juste de les laisser reposer, reservant leur courage & leur fidelité pour des entreprises importantes, sans les entretenir dans une continuelle fatigue. Ma proposition fut reçuë avec un applaudissement incroyable. Il resolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de se fier à moy de leur seureté, & me presserent de faire une levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choisir les Officiers, & qu'ils me fourniroient les armes pour les soldats que j'enrollerois. J'avois desja un fonds certain pour la subsistance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas estre une grande somme. J'avois vingt mil escus à Rome, que je me resolus d'envoyer querir par Augustin de Lieto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il se prepara à partir, mais le mauvais temps fut cause que ce ne pust estre que le dixiesme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il voulut emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenterie, & autres choses de prix, qu'il avoit amassées, ou qu'on luy avoit données; & comme les gens de peu se laissent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de suite & d'equipage, & mesme une partie de ma Musique; & au lieu de revenir promptement,

ment, il s'amusa à se divertir quelque temps dans Rome, & y faire esclater & sa magnificence & sa grandeur ; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçû promptement mon argent, ma levée estant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, & fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pû prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traitter. Je ne manquois pas de bons Officiers & experimentez, puisqu'outre quantité de François, qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines, que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, se debandoient pour me venir trouver ; ils arrivoient tous les jours en grandes bandes, & si je ne me fusse pas perdu si-tost, il n'en fust pas demeuré dans un mois un seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde. Car pour peu de secours qu'elle m'eust donné, l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit la conqueste aisée, durant que j'ostois au Roy d'Espagne la Couronne de Naples, qui seule par son argent, son secours, ses hommes, & ses forces de mer, soustient la guerre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de la depense qui se fait en Flandres, comme celle des Ambassades de Rome, d'Allemagne, de Venise & de Genes.

Le neufieme de Mars Auguſtin de Lieto s'eſtant rendu à Poſilippe, pour s'embarquer avec mes deſpeſches, Vincenzo d'Andrea, qui ne cherchoit qu'un pretexte de faire ſouſlever le Peuple contre moy, appuyé de Gennare & de l'Elû du Peuple, crut en avoir trouvé le plus ſpecieux du monde, publiant que je me voulois retirer, aprés avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les felouques preſtes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus precieux, de meilleur & de plus rare. Le ſoir Auguſtino Mollo m'amena ſur les dix heures Ignatio Spagnuolo, Capitaine de la Monnoye, pour me donner ávis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de ſe tenir preſt avec ſa Compagnie, compoſée de trois cens Ouvriers qui y eſtoient employez, pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais, dequoy la reſolution avoit eſté priſe ; mais il m'aſſura en meſme temps de ſa fidelité, & qu'il tiendroit tous ſes gens ſous les armes, pour marcher où je luy commanderois.

Le dixieſme au matin je fus entendre la Meſſe aux Carmes, & viſiter toute la ville, pour voir tout ce qui ſe menageoit. Je vis bien quelque alteration dans les eſprits, ſur l'apprehenſion que l'on avoit donnée à toute la ville du deſſein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, aprés l'avoir fait ſaccager, & donné les ordres neceſſaires pour en emporter le butin. Je detrompai beaucoup de gens

gens de cette fausse opinion, & mandai à Augustin de Lieto de ne pas se mettre à la voile, que je ne luy eusse envoyé une depesche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler aussy-tost que je fus sorti de table. Durant que j'escrivois, Hieronymo Fabrani mon Secretaire, s'en vint tout effrayé, me donner ávis que toute la ville estoit souslevée, & qu'il y avoit desja plus de quatre mil hommes dans le Marché sous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teste dans mon Palais. Il faillit à se desesperer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cét ávis, je ne faisois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Une autre personne vint aussy-tost me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquietude & d'apprehension que luy. Je commandai pour lors qu'on me fit amener des chevaux; & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y passoit, & observer soigneusement les visages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroissoient à la teste de tous ces revoltez, & quelle parole il leur auroit oüy tenir. Je me fis apporter des bottes; mais mes valets estoient tellement esperdus, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois besoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter,

ter, qu'il avoit trouvé cinq ou six mil hommes sous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenze d'Andrée à leur teste; que tout le monde y estoit fort émû, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu & le Peuple. Je me réjoüis de cette nouvelle, jugeant bien puisque dans leurs cris le nom d'Espagne n'estoit pas meslé, que ce n'estoit qu'une sedition, que ma presence calmeroit aussytost. Il me pressa de descendre promptement, & de monter à cheval, pour estre en estat de me faire voir, & de me defendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en mesme temps un grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la fenestre, pour voir ce que c'estoit, j'apperçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais. Je leur fis signe du chapeau de s'arréter, leur criant que ce n'estoit rien qu'un petit desordre, auquel j'allois remedier à l'heure mesme. Je descendis aussy-tost, & montant sur un grand Coursier halesan, qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mousquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là estoient du Regiment de Diégo Perés, il se mit à la teste, & je leur commandai de se tenir devant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à mesme temps à tous nos postes, pour veiller à leur seureté, & faire qu'on s'y tint sur ses gardes, de peur que les ennemis ne se prevalussent du desor-

dre, qu'apparamment il devoit y avoir dans la ville. Aprés quoy je me mis à marcher ; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capoüanne, vis à vis d'une Chapelle, nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur une haquenée isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennare, & luy en mesme posture sur un coursier noir à la teste des seditieux, criant continuellement, Vive Dieu & le Peuple. Dés qu'ils furent à trente pas de moy, je fis faire une décharge sur eux, recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit ; dequoy ils s'acquittérent si mal, qu'il n'y eut personne ni de tué ni de bleßé. Alors Vincenze d'Andrée & Gennare chercherent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes, où il se renferma, tellement épouvanté qu'il n'osa paroistre de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne ; l'autre regagna par la vistesse de son cheval le Marché, pour de-là prendre une retraitte assurée. Je m'avançai aussy-tost vers tout ce peuple mutiné ; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quel sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader, que je songeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Espagnols ; aprés avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus precieux dans la ville. Je leur repartis que depuis
le

le temps que j'eſtois parmi eux, ils avoient pus remarquer que mon foible n'eſtoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuſer. Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ájouſtoient legerement foy aux traiſtres, qui me vouloient decrier auprés d'eux, pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'eſtoient pas ſatisfaits de ma conduite & de mes ſervices, qu'il faloit me le temoigner, ſans venir tumultuairement pour m'égorger, & qu'ayant des felouques toutes preſtes à la pointe de Poſilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, ſi j'eſtois aſſez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure meſme. Mais qu'ils verroient aprés, ſi Gennare & Vincenze d'Andrée, qui avoient eû aſſez de pouvoir ſur eux pour leur faire prendre les armes contre moy, leur ſeroient & plus utiles & plus fideles, & s'ils pourroient les garantir de la vengeance & de la cruauté des Eſpagnols, empeſcher les ſaccagemens & les incendies de leur ville, aſſurer l'honneur de leurs femmes, conſerver leurs biens & leur vie, auſſy-bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait juſques icy, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils euſſent à l'avenir plus de tendreſſe & d'amitié pour moy, plus de reconnoiſſance de mes ſervices, & moins de creance à des traîtres, qui me vouloient faire perir, pour les remettre ſous la tyrannie des Eſpagnols.

Tous

Tous ces revoltez furent attendris par mon discours, & se recrierent qu'ils ne meritoient pas l'amour que j'avois pour eux. Qu'ils vouloient tous mourir pour moy, & qu'il faloit traisner par les ruës, & pendre par les pieds, tous ceux qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuseroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moy appaiser le desordre de la ville; je veux établir le repos, & employer ce qui me reste de vie, pour vous tirer à jamais d'oppression, Je continuai mon chemin vers le Marché, suivi de tout ce monde, qui me donnoit mil benedictions, & ne crioit plus que Vive Dieu & son Altesse, sans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il estoit persuadé, que mon interest & le sien estoient la mesme chose. En arrivant dans le Marché, je tins à peu prés à tous ceux que j'y rencontray, le mesme discours que je venois de tenir aux autres, qui fut suivi des mesmes demonstrations de respect & d'amitié. Onoffrio Pagano, un des plus affectionnez à Gennare, & de ceux aussy qui m'estoient des plus suspects, se trouva envelopé avec sa Compagnie, & me fut amené, en luy tenant tousjours vingt pointes d'espées dans l'estomach, ou dans les reins; l'on fit aussy mettre les armes bas à toute sa Compagnie; & aprés luy avoir fait une severe reprimende, de les luy avoir fait prendre sans mon ordre, & d'avoir esté un de ceux qui marchoient à la teste des gens, pour venir at-

tenter

tenter à ma vie, m'ayant donné des marques de ſon repentir, ou pour mieux dire de ſa peur, je luy pardonnay, en luy ordonnant de ſe retirer en ſon quartier, & de tenir la main que toutes choſes y fuſſent paiſibles.

En ſortant du Marché, je vis venir tout le long d'une ruë une grande affluence de peuple, & trouvay que c'eſtoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit pû de gens, s'en venoit joindre Gennare & Vincenze d'Andrée. Il ſe faiſoit porter dans une chaiſe decouverte, l'épée à la main, & au lieu d'appaiſer le tumulte, il taſchoit par ſes diſcours, d'émouvoir une nouvelle ſedition. Il demeura tout interdit à mon abord, & ſa ſurpriſe augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'eſtoient rejoints à ceux de ma ſuite, & ne crioient plus que comme les autres, Vive Dieu & ſon Alteſſe. Tout le Peuple me regardoit, & faiſant ſigne de la main, me demandoit la permiſſion de luy couper la teſte, & de le traîner par les ruës. Je fis ſigne que je ne le voulois pas, & le voyant un peu remis, je luy demandai ce qu'il pretendoit, & où il alloit. Il me reſpondit, qu'ayant appris qu'il y avoit du ſoûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher, pour recevoir mes ordres, & ſavoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire aſſembler le Corps de Ville dans Saint Auguſtin, pour de-là me venir trouver chez

moy,

moy, & ſavoir ce que je leur voudrois commander dans cette preſente conjonćture, Vincenze d'Andrée rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé luy demanda Qui vive, luy tenant le piſtolet dans l'eſtomach, il luy reſpondit Dieu & le Peuple, & comme l'on diſoit ordinairement de meſme, il n'oſa luy laſcher ſon coup, mais voulut ſeulement me l'amener; ce que l'autre apprehendant, ſe ſauva devant luy de viſteſſe de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'eſtre expliqué ſur ce ſujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmaſſe, s'il euſt fait quelque violence ſans mon commandement, il manqua à me defaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'euſt eſté la plus neceſſaire.

Je fis enſuite tout le tour de la ville, que ma preſence & mes diſcours mirent en repos; & repaſſant à Porto, l'on me vint donner ávis que l'on ſe retranchoit à la Pietra del Peſcé, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyay deux jeunes hommes, nommez les Rigues, qui y eſtoient fort accreditez, dire de ma part au Capitaine, que ſi à mon paſſage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou ſi j'y voyois la moindre émotion du monde dans les eſprits, je le ferois pendre par un pied. Il obeït ponćtuellement à mes ordres, avec des marques d'un reſpećt & d'une ſoûmiſſion toute entiere. Et laiſſant toutes choſes tranquilles

dans

dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour ſavoir de moy ce qu'ils avoient à faire ſur un ſujet ſi dangereux & ſi delicat.

Ce grand tumulte ſe paſſa comme un feu de paille. Et comme il avoit commencé ſans raiſon, il finit auſſy ſans effuſion de ſang, quoy que ſelon toutes les apparences, les ſuittes en duſſent eſtre & faſcheuſes & ſanglantes. L'Elû du Peuple m'eſtant venu trouver, ſuivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je luy fis des plaintes du procedé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé pluſtoſt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiſer, & luy dis, que quand il arriveroit de pareilles rumeurs; il faloit venir ſavoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres. Que la choſe s'eſtant ſi bien paſſée, je voulois encore une fois donner des preuves de ma clemence. Mais que ce ſeroit pour la derniere, puiſqu'à la premiere ſedition qui arriveroit, j'en ferois faire des chaſtimens exemplaires. Il me pria, aprés m'avoir mil fois demandé pardon, de l'accorder à Vincenzo d'Andrea, ce que je fis à la priere des Capitaines des Ottines, & ſeureté pour venir reconnoiſtre ſa faute, & ſe jetter à mes pieds. Il arriva un moment aprés, & ſe mettant à genoux devant moy, il voulut ſe juſtifier, & me faire des excuſes; me proteſta

qu'a-

qu'aprés la grace qne je luy faisois de la vie, reconnoissant que son crime devoit luy attirer les plus severes punitions, il seroit à l'avenir plus fidele & plus sousmis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour luy, & que je considerois trop, pour luy pouvoir rien refuser. Que l'attentat, qu'il avoit voulu faire à ma vie, meritoit les plus cruels supplices; qu'il prist garde de prés à sa conduite, puisqu'il ne pouvoit plus desormais faire de fautes legeres, aprés tant de rechutes, & qu'il se ressouvinst combien de marques il avoit reçû de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnuës, & quelle avoit esté l'opiniastreté de sa malice. Que je l'observerois de prés, sachant & tous ses sentimens, & toutes ses intrigues, & que j'aurois si bien l'œil sur luy, qu'à la moindre fausse demarche, il se trouveroit puni comme un perturbateur du repos public, un traistre à sa Patrie, & un correspondant de ses Tyrans. Ensuite me mettant à le railler, je luy conseillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit son espée de si mauvaise grace, qu'il ne se devoit plus faire voir en cette posture ridicule, & se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, & qui luy estoit plus seante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare, de me venir trouver sur ma parole, & qu'il se rendist promptement chez moy, durant que j'estois

en humeur de pardonner. Il se resolut de m'obeïr, mais dans la crainte d'estre deschiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne luy furent pas inutiles; les femmes luy criant mil injures, & le menu Peuple se voulant si tous momens jetter sur luy. En arrivant il se mit à genoux devant moy, & s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, estant naturellement fort peureux. Je le tins assez long-temps en cét estat, ne pouvant me parler, & ne faisant que me conjurer par Nostre-Dame des Carmes, & Saint Gennare de luy donner la vie, m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'ávenir il fust plus sage & plus fidele. Je luy reprochai, que sans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deust faire mourir le lendemain. Que c'estoit la troisiesme sedition que je luy pardonnois. Qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, & que je savois à quelle intention il m'estoit venu chercher chez Gaspard de Roméro. Que je n'ignorois pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez. Que j'estois informé de ses negociations avec la France, pour me perdre, & qui avoient empesché que je n'en reçusse des assistances, & le Peuple du secours. Et qu'il jugeast luy-mesme,

ce

ce que pouvoient meriter toutes ses ingratitudes pour moy, & sa perfidie pour son pays. Il ne me respondit que par des larmes, & se rejettant à genoux, me crioit incessamment misericorde. Je luy dis : A la consideration du Corps de Ville, je vous l'accorde. Mais sachez que c'est pour la derniere fois, & je veux pour ma seureté, mettre garnison dans le Tourjon des Carmes. Je ne vous en osterai pas neantmoins le commandement. Vous y demeurerez avec les six-vingts hommes que vous y tenez, pour vostre seureté, & vostre garde ; & j'y ferai entrer tous les soirs une des Compagnies du Peuple, qui se relevera tour à tour. Et de cette façon je n'aurai plus d'inquietude, que les ennemis y puissent rien mesnager. Vous en serez tousjours le maistre, tant que vous serez fidele, & si vous cessez de l'estre, je tiendrai & vostre place & vostre personne entre mes mains. Et à mesme temps je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre, avec sa Compagnie, & à Gennare d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & jusques à tant que j'eusse esté obei, je le retins pour seureté aupres de moy. Ainsi je profitai de cette sedition, d'avoir augmenté mon credit, & de m'estre asseuré du poste le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant ávis que ses gens avoient esté reçus, je congediai le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy, m'alleguant pour excuses, qu'il n'y avoit plus de seureté

pour

pour luy dans la ville, le Peuple ayant conçû depuis cette derniere émeute une si grande haine pour luy, qu'il ne pouvoit plus ny le voir, ny oüir nommer son nom qu'avec horreur. Je depeschai toute la nuit à Augustin de Lieto, afin qu'il fist le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, aprés quoy mes affaires devoient estre asseurées, & mon entreprise bien-tost finie ; & pour donner la nouvelle à Rome du bon succés de cette heureuse journée.

Cependant l'Auditeur general estant revenu d'Averse, me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procés du Maistre de Camp Antonio de Calco, & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui se trouvans convaincus d'avoir voulu debaucher mes troupes, & les mener aux ennemis, furent condamnez à mort ; & voulant s'en racheter pour vingt mil escus, quoy que j'en eusse grand besoin, je crus qu'un exemple m'estoit encore plus necessaire. Marco Pisano me demanda son renvoi, dautant qu'il estoit tonsuré, devant la Justice Ecclesiastique, que je luy refusai, disant que je ne reconnoissois pas pour un homme d'Eglise, un Officier qui estoit actuellement les armes à la main, à la teste des troupes. Le douziesme de Mars l'execution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec un applaudissement general, & leurs biens estant confisquez, je fis d'inutiles diligences, pour re-

cher-

chercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui ſe trouva ſi bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle & fort bonne, que je donnai au Chevalier de Fourbin, qui fut tuée ſous moy, le jour que je fus pris priſonnier.

Les Eſpagnols eſtant reduits à la derniere extremité, & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes, & pour leurs garniſons des chaſteaux, ſe voulant deſcharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur coſté, de ſe retirer vers le noſtre, & nous en viſmes en deux jours de temps arriver une ſi grande quantité, qu'il fut aiſé de s'appercevoir de leurs penſées. Il euſt eſté à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laiſſer chargez de leur nourriture : mais aprés deux jours de refus, comme nous n'eſtions pas ſi preſſez qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir perir de faim un ſi grand nombre de perſonnes, & touché de compaſſion, je reçus à la priere de leurs parens, & amis, tous ceux qui ſe voulurent retirer auprés de nous, puiſque c'eſtoient des gens du pays, pour qui ils avoient pris tant de haine, qu'ils euſſent bien voulu en exterminer juſques au dernier. Je ne ſongeois qu'à pouſſer le temps par l'eſpaule, voyant mes affaires ſi bien diſpoſées, que j'eſtois aſſuré, avec un peu de patience, de les voir heureuſement terminer. Je m'appliquai ſeulement à faire amaſ-

ſer des bleds, pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance ; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amaſſer tout ce qui s'en pourroit aſſembler, avec promeſſe de le faire payer aux proprietaires, l'on mit enſemble en Poüille, cent cinquante mil charges de bled, & quatre-vingts mil dans la Baſilicate, dont le prix fut arreſté à aſſez bon compte. Et comme il ne me pouvoit venir commodement, à cauſe de la ville d'Ariane, qui en empeſchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le Maiſtre ; ce qui me fut facile, par une negociation que j'eus avec le Marquis de Buonalbergo, qui à mon grand regret eut pour luy une ſuite malheureuſe. Il m'envoya un Religieux, pour m'aſſurer de ſes ſervices, & me propoſer de l'envoyer aſſieger, afin que me la faiſant remettre entre les mains, il demeuraſt priſonnier de guerre, & que m'eſtant conduit, & le laiſſant aller enſuitte ſur la parole, qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy, il puſt, ſans ſoupçon, ſe tranſporter en Calabre, y faire declarer ſes parens & amis, & s'emparer de la pluſpart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de credit, eſtant riche, & de la noble & ancienne Maiſon de Spinelli. Je laiſſe à juger de la joye, que je reçus de cette agreable nouvelle. J'y fis en meſme temps marcher ſix mil hommes, mil de la Cave, commandez par Diego Sorrentino, que j'avois fait

fait Maistre de Camp aprés l'attaque des postes, où il avoit si bien fait son devoir, autant de Nochere, sous leurs Chefs ordinaires, & le reste de Saint Severin, & des troupes de Paul de Naples, qui obeïrent depuis sa mort à Horatio Vassallo, & Diego Vassallo son oncle; & fis General de ce Corps le Sieur de Villepreux, à present Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon dessein. Ariane estant investi, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte l'Auditeur Carlo Russo, qui la vouloit defendre, & le Veneroso, Secretaire du Duc de Salsa, President de la Province de Monte-Fuscolo, qui s'estoit jetté dedans, aprés avoir abandonné Monte-Fuscolo, quand Pietro Crescentio s'en estoit emparé. Aprés la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane se rendit, sans avoir esté pillée. Le Duc de Salse, & ses deux enfans, le Marquis de Buonalbergo, & son fils, Dom Carlo Spinelli, Dom Luigi Cavaniglia & son frere, se retirerent dans le chasteau, qu'ils rendirent à composition, la vie sauve; à condition de m'estre conduits prisonniers. Mais tous nos gens de guerre s'estant enyvrez, pour se rejouïr d'un si bon succés, ceux de Saint Severin, accoustumez à toutes sortes de meschancetez, de desordres & de cruautez, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allerent prendre ces Messieurs, & les traisnant au milieu de la place, quelque effort que put faire le Sieur de Villepreux,

pour remedier à ce desordre, que ses canailles desarmerent & lierent, ils tuerent de sang froid entre deux Capucins, qu'il avoit demandez pour se confesser, le Duc de Salse, de trois arquebusades, & luy couperent la teste, comme ils firent ensuite au Bonito, & au Marquis de Buonalbergo, le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands & considerables services; & à peine les deux Cavanigles, les enfans du Duc de Salse; âgez de quinze ou seize ans, & Dom Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent eschaper de la fureur de ces Barbares : qui aprés cette horrible action, vinrent se jetter aux pieds du Sieur de Villepreux, & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faite, luy protestant de luy obeïr desormais, ne s'estant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empeschast de faire ce massacre, qu'ils avoient resolu; aprés quoy, il les congedia, ne reservant que ce qui luy estoit necessaire de garnison, pour la defense d'Ariane, dont je luy avois donné le Gouvernement, choisissant les meilleurs soldats, & les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette estrange nouvelle, qui fut cause que je ne pus ressentir la joye d'une si importante conqueste, qui me tiroit tout à fait de la necessité, m'assurant des vivres en si grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de-là les prisonniers me furent amenez, les deux Cavanigles liez, & les autres libres, pour estre des enfans. Je fis à mesme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Je renvoyai les enfans du Duc de Salse chez leurs parens, aprés leur avoir tesmoigné la douleur, que j'avois ressentie de la mort de leur pere, & leur avoir fait cent caresses, & promis d'adoucir par mes graces la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils ressentoient si vivement. Pour Dom Carlo Spinelli, je l'embrassai cherement, donnai des larmes au malheur de son pere, luy promis de luy en servir à l'ávenir, & de reconnoistre en sa personne les obligations que je luy avois, & le retins chez moy, jusques à tant que j'eusse des nouvelles de ses parens, ausquels je tesmoignai par des lettres la part que je prenois à leur affliction, dont j'estois aussy sensiblement touché qu'ils le pouvoient estre. Ce pauvre enfant, fort spirituel & fort bien fait, reçût avec tant de reconnoissance tous les tesmoignages de mon déplaisir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la memoire, & d'estre toute sa vie attaché inseparablement à mes interests, Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grande mere, la Princesse de Saint Georges, qui me l'envoya redemander. Et j'avouë qu'une des choses que j'ay ressenti davantage dans ma prison, fut de n'avoir pas eû le temps
 de

de chaſtier les auteurs d'une ſi horrible cruauté, dont je ne me conſolerai de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faiſant tous les jours de nouveaux embarras, & de ſemblables actions ; je reſolus de prendre mon temps, pour me defaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & ſaccagemens, rendoient inutiles tous les ſoins que je prenois d'attirer à moy toute la Nobleſſe, dés que quelqu'un me paroiſſoit affectionné, ils taſchoient de le degouſter par de mauvais traitemens. Polito Paſtena eſtoit le premier à faire de pareilles choſes, ne ſouhaittant pas que les affaires du Royaume ſe pacifiaſſent ; jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunement, ny conſerver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit ſouverainement. J'avois donné des ſauvegardes au Duc de la Rocque pour quelques-unes de ſes terres, que ne reſpectant pas, il envoya piller, comme par dépit, de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en eſcrivis une lettre fort ſeche, à laquelle il me fit reſponſe par un Preſtre, auquel je demandai ſi j'avois eſté obeï : il me reſpondit que non, & me voulut faire des excuſes ; je ne les eſcoutai pas, & deſchirai la lettre qu'il m'apportoit ſans la lire, & luy dis en colere : Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils ſoient executez ponctuellement & promptement. Polito Paſtena veut faire l'in-

l'independant & le petit Souverain ; dites-luy de ma part, que s'il continue à en user de mesme, je luy apprendrai son devoir, & le chastierai selon son merite ; il n'est point en seureté dans Salerne, ny au milieu de ses Bandits contre ma puissance & mes ressentimens, & en quelque lieu qu'il se retire, je saurai bien l'attraper, & serai aussy Maistre de sa teste, que je l'ay esté de celle de Paul de Naples. Mais que s'il change de conduite, & est à l'ávenir plus sousmis & plus obeïssant à mes commandemens, je l'aimerai & le considererai comme j'ay fait jusques icy, & luy donnerai plus de credit & d'autorité que par le passé. Son envoyé luy porta cette response, qui le fit trembler, tout asseuré qu'il estoit ; je le reconnus par son procedé, faisant à l'heure mesme rendre jusques à la moindre chose qui avoit esté prise, & satisfaisant, sans replique & sans remise, à tout ce que je luy ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour estre dissimulé, & resserrant plus estroitement ses liaisons avec Gennare, il luy envoya une depesche pour les Ministres de France, leur offrant, que si l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François ; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave & de Nocera, au nombre de six mil hommes. Ce qui causa l'entreprise malheureuse de Monsieur le Prince Thomas, dont les Espagnols estant avertis par cette depesche, qui

aprés ma prison leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui est le passage des montagnes, & ayant par-là empesché la jonction de gens des trois terres que j'ay nommées, luy fit apprehender quelque trahison, veu que l'on n'executoit rien de ce qu'on luy avoit fait esperer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de haste, & peu de reputation : dequoy j'avouë n'avoir pas eû peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pû, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roy, & un Corps considerable de troupes à debarquer, faire aucun effet ; au lieu que j'avois, seul & sans assistance, sousmis un grand Royaume, & m'y estois maintenu cinq mois, quoy que l'on eust voulu descrier ma conduite, & m'oster l'honneur des choses extraordinaires, & surprenantes que j'avois faites, par ma seule adresse & ma vigueur.

L'Elû du Peuple, continuant tousjours ses commerces avec les ennemis, me fit resoudre à l'en chastier : & comme par l'autorité que luy donnoit sa charge, il m'eust esté hazardeux de le faire publiquement, & par les voyes de la Justice ; je resolus de le faire indirectement, & avec tant d'adresse, que je ne pusse en estre soupçonné, & que sa mort fust attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir, qu'ils avoient eû avis, par quelques-unes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'isle de

Pro-

Procitta, dont il oftoit de toutes sortes de rafraischissemens, pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle sorte contre luy, qu'ils resolurent; sur l'heure mesme, de luy aller couper la teste : je leur defendis expressément de l'entreprendre, leur promettant de le faire arrester le jour mesme, de luy faire faire son procés, & le faire mourir juridiquement; m'estant important de tirer sa confession par les tourmens, & la connoissance de tous ceux de sa caballe, & qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis aprés, en leur recommandant le secret; & voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Çicio Batimiello & Peppo Ricco, gens fideles & resolus, & propres à executer une affaire de cette nature, d'aller disner en ce quartier, pour y maintenir les esprits eschauffez, & des gens prests pour les suivre à l'heure que je le prescrirois. En sortant de table j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y prenoit les armes. Je montai aussy-tost à cheval & m'y rendis. Et trouvant tout le Peuple esmû, je leur en demandai la raison. Ils me dirent, qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le souffrir, & estoient resolus de s'en aller chez luy luy couper la teste, & faire traisner son corps par les ruës. Je leur defendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas

souffrir qu'il s'en fist dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moy, je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fist reprendre, & allast executer son dessein, dont je ne pourrois pas estre soupçonné, aprés avoir appaisé le desordre. Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant apris qu'Onoffrio Pagano estoit chez luy, qu'il faloit enveloper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Estant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet, avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je esté un quart d'heure en conversation avec luy, que l'on me vint dire, que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens, qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus aussy-tost me mettre à la fenestre, où à peine estois-je, que je vis venir quantité de Peuple, qui portoient une teste au bout d'une picque, trainoient un corps attaché par un pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins deschiré ses habits. Je fis arrester tout ce monde, & demandai quel spectacle c'estoit. Ils me respondirent que c'estoit le corps d'Antonio Mazella, Elû du Peuple, & sa teste que l'on portoit au bout d'une picque. Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchoient des premiers, je leur demandai comment ils avoient esté assez hardis, aprés la defense que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'estois bien tenté de les faire

re pendre. Ils ſe mirent à genoux, & me demanderent pardon, permiſſion & ſeureté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils monterent dans ma ſalle, & m'amenerent liez deux beauxfreres d'Antonio Mazella, & me dirent, qu'aprés que j'eus appaiſé le tumulte de Porto, on les eſtoit venu ávertir d'une nouvelle trahiſon de l'Elû du Peuple, & d'une conſpiration qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit executer le lendemain. Ce qui les avoit ſi fort animez, qu'ils avoient couru l'en chaſtier à l'heure meſme, apprehendant que par trop de bonté & de clemence, je ne vinſſe à luy pardonner, & que quelque punition que je vouluſſe faire d'eux, ils s'y ſouſmettoient de bon cœur, & mourroient ſatisfaits, d'avoir teſmoigné leur paſſion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiſcretion de voſtre zele : mais ſi jamais vous retournez à faire des choſes ſemblables, j'en ferai une punition ſi exemplaire, que perſonne deſormais dans Naples n'oſera entendre des violences de cette nature. Je commandai, que pour l'exemple, l'on allaſt mettre ſa teſte ſur l'epitaphe du Marché, & que ſon corps y fuſt pendu par un pied. Pour ſes deux beaux-freres, j'en fis à meſme temps mettre l'un en liberté, eſtant aſſuré de ſa fidelité ; & pour l'autre, pour l'exemter de la fureur du Peuple. je le fis mener priſonnier dans la Vicairie, & deux jours aprés, je luy envoyai un

passeport, pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu un homme, sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieusement alarmé, & de peur d'une pareille aventure, il se resolut de s'embarquer, avec tous ses tresors, sur une felouque, & de se retirer à Venise. Je luy produisis avec adresse, des Patrons de felouques apostez, pour le servir, & qui m'en donnant ávis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qui m'auroit tiré de la necessité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires; & j'aurois pû, le prenant sur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre, avec l'applaudissement general de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piege, qui luy estoit si finement tendu, si le Baron de Rouvrou, qui épioit soigneusement toutes mes actions, pour luy en rendre compte, ne l'eust áverti, que j'avois donné une audience secrete à des Mariniers; ce qui luy ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient estre, qu'il reconnut que c'estoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui luy fit quitter cette pensée qu'il devoit executer le lendemain. Le desespoir où il se vid, d'avoir esté decouvert, l'ob igea d'envoyer un de ses confidens pour conclure quel-

quelque chose avec Dom Jüan d'Autriche, & le Viceroy. Dequoy estant informé par Augustino Mollo, je crus m'en devoir defaire à quelque prix que ce fust. Ce qui n'estoit pas aisé, ne sortant point de son Tourjon, & ainsy ne pouvant pas luy faire jouër le mesme tour qu'à l'Elû du Peuple, ny rien entreprendre sur luy, qu'à force ouverte, & avec grande effusion de sang, puisqu'il avoit autant de gens dedans, que la garnison que j'y avois fait entrer.

Augustino Mollo me voyant dans cét embarres, me vint trouver le soir & me dit, Je vous apporte dequoy vous oster Gennare de dessus les bras: ses trahisons meritent la mort: il importe fort peu de quelle maniere la justice s'en fasse; voyez cette phiole pleine d'une eau si belle & si claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ses infidelitez; son Capitaine des Gardes se chargera de luy faire prendre, sans qu'il s'en apperçoiue, n'ayant pas le moindre goust du monde. En effet le lendemain, qui estoit un Vendredi, il luy fit avaler toute entiere à son dîner, mais soit que la doze en fust trop forte de moitié, ou qu'il n'eust fait tout son repas que de choux à l'huile, qui est assurement le plus grand de tous les contrepoisons, il luy prit un vomissement, en sortant de table, qui le garenrit d'un peril si evident, & qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour un mal de teste & d'estomach, de quatre ou cinq jours, sans qu'il

qu'il euſt pû prendre aucun ſoupçon de ce qui luy avoit eſté preparé, & qui le devoit emporter ſans remede.

Je m'apperçus qu'il ſe faiſoit quelque friponnerie dans ma Secretairie, dont j'avois desja recu des plaintes ; & une expedition que j'avois refuſée trois fois, m'eſtant preſentée juſques à la quatriéme. pour la ſigner parmi une grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, & luy ayant fait une ſevere reprimende, je luy dis, que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excuſa ſur ſes Commis, que je luy fis tous chaſſer à l'heure meſme ; à la reſerve d'Innocentio, en qui j'avois beaucoup de confiance, & luy ordonnai d'en chercher d'autres, l'aſſurant qu'à l'ávenir, je ne m'en prendrois plus à ſes Commis, mais que ſa perſonne m'en repondroit. Et ſachant que depuis que j'eſtois à Naples, il avoit amaſſé plus de quarante mil écus, je luy de demandai vingt mil à emprunter, luy promettant de les remplacer de l'argent, que j'avois envoyé querir à Rome. Il me repondit que c'eſtoit un méchant office qu'on luy rendoit, & qu'il n'en avoit point ; ce qui m'eſtoit difficile à juſtifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amaſſé, & la pluſpart dans des Convents de Religieuſes, pour l'envoyer à Rome, à la premiere occaſion. Son avarice cauſa ma perte : mais il n'en fut pas quitte à ſi bon marché;

ché ; car il luy en cousta & tout son bien & la vie mesme ; les Espagnols luy ayant fait trancher la teste, pour avoir decouvert, durant sa prison, qu'il écrivoit à feu Monsieur le Cardinal Mazarin, ses lettres ayant esté arrétées à Rome, & renvoyées au Viceroy par le Cardinal Pausirolle. Il donnoit ávis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de surprendre le Chasteau neuf, par une intelligence qu'il y avoit menagée.

L'on continuoit le proces des prisonniers de l'armée d'Averse, & du Baron de Modéne, que je laissois aller en avant, pour satisfaire le Peuple, resolu neantmoins, quand il se rencontreroit vne occasion seure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que son malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur & de bonté naturelle, qui luy firent faire des fautes, quoy qu'il eust tousjours eû de bonnes intentions.

Un Medecin François que j'avois, se trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je resolus, pour estre mon domestique, de le faire pendre, pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville, m'ayant par plusieurs jours opiniastrement demandé sa grace, je ne pus à la fin la leur refuser, & je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pusse chasser, & faire sortir du Royaume par la premiere commodite.

L'amitié du Peuple alloit se fortifiant pour
moy

moy tous les jours devantage, auſſy bien que leur joye, & le deſeſpoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Poüille, dont le premier convoy fut de trois cens mulets, le ſecond trois jours, aprés de cinq cens, & continuant tousjours en augmentant, juſques au Jeudi de la ſemaine de la Paſſion, qu'il en vint un de quinze cens; ce qui faiſoit, que j'avois reſolu le premier jour de May de remettre le pain au meſme prix, qu'il avoit eſté dans les milleurs temps. Je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à ſi bon marché, de peur d'eſtre obligé de le rencherir par aprés, afin de gagner quelque choſe ſur ce que le bled me coûtoit, pour remettre un fonds de deux cens mil écus dans la Conſervation, comme il accouſtumé d'y avoir. Et pour ne pouvoir plus retomber dans la neceſſité, toutes les ſemaines je le faiſois baiſſer de prix. Et comme il faloit une ſomme conſiderable, pour commencer les premiers achats, je m'aviſai d'un expedient, qui fut de me faire donner la liſte de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur repreſentai, que la miſere, & le manque de vivres nous pouvant rejetter dans l'embarras, ils ſeroient les premiers à en ſouffrir, puiſqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maiſons, & la diſſipation de tous leurs biens. Qu'il faloit, pour éviter cét inconvenient, me preter chacun mil écus, & que pour la ſeureté de leur argent, ils nommaſſent deux d'entre eux,
pour

pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils se rembourseroient de leurs avances, à mesure que le debit se feroit des bleds: Et qu'ainsy ils n'avoient rien à hazarder. Que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme, & moy profité de cinquante mil écus, le vendant un tiers plus qu'il ne me coustoit. Cét expedient fut approuvé de tout le monde, & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella, pour Elû du Peuple, la personne de Donato Grimaldo, avec une generale satisfaction, pour estre un fort riche Marchand, fort homme de bien, & qui n'estoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils se voyoient si proches, & agissant comme des desesperez, ils s'attachoient à tout ce qui leur estoit presenté. Ils envoyerent des galeres, pour tascher de reprendre la Tour de Sperlongue. Ils firent sortir de Gayette Dom Martin de Verrio, qui commandoit dans la ville, avec une partie de sa garnison: firent marcher des troupes de Capouë, envoyerent d'un costé le Prince de la Rocque Romane, & celuy de Minorvine, & nos Bandits, depuis la defaite du Papone, n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec une legere resistance, sur la fin de Mars, & Fondi & Sperlongue.

Du costé de Calabre, Dom Jüan de Saint Severin faisoit de grands progrés; il se rendoit

Maiſtre de toute la Province, avoit amaſſé les troupes qu'il m'avoit promiſes, mis enſemble en huile, en ſel & en ſoye, pour un million d'or d'effets, fait grande proviſion & de poudres & de ſalpetres, n'attendant que l'occaſion que je vinſſe en Poüille pour s'y rendre auprés de moy, & pour me conduire toutes ces choſes. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stiliane, le Baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours, & qui avoit pris Tordamare; poſte important dans la Baſilicate. Il m'y arriva un petit deſordre, où je remediai à l'heure meſme. Sabbato Paſtoré, ayant tiré les garniſons de Lucera, Foggia & Troya, pour aller tenter une entrepriſe conſiderable, les Princes de Monteſarchio & de Troya, ces trois places eſtant degarnies, s'en ſaiſirent, durant ſon abſence; & par l'ávis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d'y retourner: il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en eſtans retirèz, ſur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Eſpagnols ſont defians, ils s'imaginerent, qu'ils ne s'en eſtoient rendus les maiſtres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par une pure complaiſance pour moy, ils en eſtoient ſortis à la priere que je leur en avois faite, & ſur l'aſſurance, que je leur ferois raiſon des ſujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & ſachant que j'avois des intrigues ſecretes avec la Nobleſſe, ils ſoupçonnoient le plus ſouvent que ce qu'elle

ne

ne pouvoit s'empescher de faire n'estoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moy. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur, qui m'estoit ávantageuse, les tenant par-là en des inquietudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qu'ils leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs defiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur. J'apprenois à toute heure que quelqu'un s'estoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de nostre armée, ou celle de mon frere le Chevalier, pour terminer en un jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les desseins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoistre la Doüanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'ávisai d'une invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir un chemin sous terre, dans un jardin abandonné, auprés du Convent de Saint Sebastien. L'on y travailloit continuellement, & faisant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduisis une mine de plus de quinze cens pas, capable de passer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la cisterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui estant dissoutes par ce moyen, en grattant tomboient sans aucun bruit

toutes

toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverser sans faire d'effort. Les choses estant si bien disposées pour l'execution de mon entreprise, les Espagnols n'en ayant eû aucun soupçon, ny personne connoissance, que ceux qui avoient soin de ce travail, je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui estoit d'introduire deux cens hommes dans la cisterne de l'huile, les faire sortir dans la cour de la Doüanne, remplacer la cisterne d'un pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les soustenir, & sortant de la maison, venir attaquer par derriere la Porte du Saint Esprit, poste des Officiers reformez Espagnols, & le plus considerable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, suivis de deux mil hommes de pied, pour entrer par la ruë de Toléde, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit une alarme generale dans tous leurs quartiers, dont par cette surprise, je m'emparois sans aucune resistance. J'estois áverti tous les jours, qu'ils ne se doutoient de rien, puisque l'on ne les entendoit point travailler; que par un trou, l'on descouvroit qu'ils n'envoyoient personne dans cette maison : & les espions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune defiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, une jeune Religieuse assez belle. qui avoit son

ſon frere de leur coſté, s'eſtant apperçuë que l'on travailloit, ſans ſavoir à quoy, leur en voulut donner àvis, & ayant eſcrit un petit billet, elle monta ſur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebaſtien, afin de le jetter, & elle y reçuſt malheureuſement une mouſquetade, qui l'ayant tuée toute roide, fut trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit preſſer l'execution de mon entrepriſe. Je choiſis la nuit du vingtieſme de Mars, tout à propos pour une affaire ſemblable, eſtant fort obſcure & fort pluvieuſe, & faiſant un ſi grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les uns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoiſtre cette cave, pour y faire entrer enſuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes une alarme par le feu qui ſe prit à la bandoüilliere d'un ſoldat, dont toutes les charges brûlant, firent un aſſéz grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'eſtoit, ce ne fut qu'une matiere de riſée. J'allai donc juſques au bout de cette mine, & entendant picquer au deſſus de moy, je m'arreſtai pour eſcouter, & reconnus bien que nous eſtions deſcouverts, de quoy je fus eſclairci, quand je vis par un trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la ciſterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure meſme, & par quelques trous, qu'ils firent, ils nous tirerent deux mouſquetades. Il n'y avoit que trois

trois heures que mon affaire eſtoit deſcouverte, comme j'appris peu de jours aprés ; & j'employai le reſte de la nuit à faire boucher & terraſſer l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne ſe puſſent ſervir de noſtre travail contre nous : & j'eus bien du deplaiſir de voir, qu'aprés douze jours de peine inutile, j'euſſe manqué par la trahiſon d'un Capitaine, à me rendre maiſtre de tous les quartiers des Eſpagnols ; ce qui eſtoit infaillible & aiſé, à ce qu'ils m'ont eux-meſmes avoüé depuis.

Ils recommencerent à former des conjurations contre moy, & par le moyen de Vincenzo d'Andréa, ils firent un deſſein, qu'ils menagerent ſi adroitement, que je ne pouvois eviter d'eſtre aſſaſſiné, ſi je n'en euſſe eſté áverti. Le matin du vingt-troiſiéme de Mars, Auguſtino Mollo me vint trouver ſur les ſix heures, & m'amena un Gentilhomme Sicilien, homme d'eſprit & de reſolution, que le Duc de Medina de las Torrez, eſtant Viceroy, avoit fait venir exprés à Naples, pour luy donner la commiſſion de pourſuivre tous les Bandits du Royaume. Il eſtoit des amis de Vincenzo d'Andrea, qui par la confiance qu'il avoit en ſa perſonne, luy avoit declaré ſon ſecret, dont il me vint rendre compte. Il me dít, qu'il avoit envoyé à Dom Jüan, & au Comte d'Ognate, pour ájuſter avec eux les conditions, & les recompenſes que l'on donneroit à Cicio de Regina, Ca-

pitaine

pitaine du Regiment de Sebastien de Landi, Maistre de Camp de la Porte d'Albe, & aux autres conjurez, qui me devoient arquebuser le vingt-cinquiéme de Mars, durant que j'entendrois la Messe dans l'Eglise de l'Annonciade ; & que si je faisois observer soigneusement Gennaro Pinto, fils du Maistre du Banco de li Poveri, l'on le trouveroit saisi de toutes les instructions, & de tous les ordres, estant celuy qui avoit esté chargé de cette commission, pour estre personne spirituelle & affidée de Vincenzo d'Andrea : & il m'assura de me venir informer de tout ce qu'il apprendroit de plus. Je donnai les ordres necessaires, pour attraper ce traistre, qui me furent inutiles, puisqu'au lieu de revenir par terre, il se fit rapporter sur une felouque, & vint debarquer á une fausse porte, qui est au pied de la muraille de la Pietra del Pesce. Ce mesme Gentilhomme me vint ávertir de son retour, & que toutes les demandes ayant esté accordées, l'execution se devoit faire dans l'Eglise de l'Annonciade durant la Messe, & que Cicio de Regina en estoit le Chef, comme il me l'avoit desja dít. Le matin de cette grande journée, j'ávertis tous mes confidens de se tenir prests avec leurs Compagnies, pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poster tous ses gens, dont je fus áverti, l'ayant fait soigneusement observer, depuis les ávis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma cham-

chambre, & le regardant fixement, pour voir si je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans son visage, je luy demandai s'il ne desiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement un memorial qu'il me presenta, & luy dis : Vous me demandez une chose presque impossible, que j'ay refusée à beaucoup de personnes de consideration ; mais à un homme que j'aime comme vous, qui à pour moy tant de zele & de fidelité, je ne saurois me rendre difficile : & prenant une plume & de l'ancre, je luy respondis de ma main favorablement sa requeste. Avez-vous, luy dis-je, quelque chose à desirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me sauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me respondit que non. Je l'embrassai deux ou trois fois, pour voir, si le bon traittement, que je luy faisois, ne luy donneroit point quelques remords ; je ne remarquai en luy aucune alteration : & me demandant si je n'allois pas à l'Annonciade à la Messe, & si je sortirois bien-tost, je luy respondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaise : & prenant congé de moy ; J'y cours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai si je devois faire investir l'Eglise, & le prendre dedans avec tous les conjurez ; mais ne voulant pas l'ensanglanter, jugeant bien qu'ils ne se laisseroient pas prendre sans defense, je fus entendre la Messe aux Carmes,

sei-

feignant qu'il m'estoit survenu une affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commandai à Sebastien de Landi, de se tenir tout le jour auprés de luy, me l'amener le soir, & le faisant observer, le faire arrester, en cas qu'il se voulust eschaper. Le soir je fis trouver chez moy l'Auditeur general, & son Maistre de Camp me l'ayant conduit. Je l'envoyai à la Vicairie, disant que je ne voulois pas voir un traistre, & un assassin, je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me respondit que non ; que seulement il s'estoit arresté sous un portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque chose, & mis le pied dessus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en mesme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris aussy-tost, & trouvai une lettre de Dom Jüan d'Autriche, s'adressante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit, que l'argent qu'il m'avoit promis, estoit prest à Genes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté ; mais que le Roy son pere, aimant les Napolitains, comme ses enfans, quoy que rebelles, il ne pouvoit se resoudre à entrer par les deux postes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à sang, ayant ordre exprés de les traitter avec toute sorte de clemence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les

 souf-

ſouſmettre à ſon obeïſſance, & leur pardonner leur inſolente ſedition. Et il y en avoit quatre pareilles, diſtribuées aux conjurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, aprés ma mort, feignit de la tirer de ma poche, afin d'empeſcher par cette lecture le reſſentiment de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure meſme l'Auditeur general, pour luy faire donner la queſtion, avec ordre dés qu'il commenceroit à parler, de faire ſortir tout le monde, & d'eſcrire luy-meſme ſa depoſition, jugeant bien, que pour retarder ſon ſupplice, il embaraſſeroit dans ſon crime quantité de gens conſiderables, & peut-eſtre de la Nobleſſe : afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'eſtant le Maiſtre de ſa confeſſion, je n'en declaraſſe au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choſes : mais cedant à la violence des tourmens, il declara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunement attenter à ma vie, & pour taſcher aprés, dans l'eſtonnement public, de porter tous les eſprits en faveur de l'Eſpagne. Que l'on luy donnoit pour recompenſe ſix mil eſcus, & une Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la Province de Monte-Fuſcolo. Que les billets s'en trouveroient dans un Convent, qu'il nomma, auſſy-bien que la Religieuſe qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes.

Je

Je soubsigné Cornelio Spinola promets de payer au Sieur Cicio de Regina la somme de six mil Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cét escrit, visé de son Excellence le Comte d'Ognate, nostre Viceroy. En foy dequoy j'ay escrit & signé le present Billet de ma main, á Naples le 22 Mars 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le Sieur Cicio de Regina.

Son Excellence m'a commandé de vous faire savoir, que pour recompense de service. il vous a accordé une Compagnie de la Sachette dans le departement de Monte-Fuscolo, ordonnant qu'en vertu du present Billet vous en soyez mis en possession, à Naples ce 22 Mars 1648.

DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'esclaircirent tout-à-fait de son entreprise, & il conta particulierement le detail de la maniere dont il la pretendoit executer, Les Espagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit, quand j'estois prisonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes, pour sortir de quelques maisons voisines, où ils estoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont assuré qu'il n'y estoit pas seulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroistre zelé pour les Espagnols, & ne pas estre soupçonné d'intelligence avec son frere Dom Jüan de Saint Se-

verin, qui commandoit pour moy dans la Calabre ; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano, de la Maison de Brancacio, avoit fourny des valets & des armes, ne s'estant pas souvenu, qu'à mon arrivée à Naples je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare. Mais comme ce n'estoit pas une obligation particuliere, sa liberté luy estant arrivée par la fortune commune de tous les prisonniers, il n'avoit peut-estre pas crû m'en estre fort redevable. Ottaviello Brancacio estoit du nombre des conjurez, & bien d'autres, qu'il accusa, entre lesquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aymois, & que je considerois, qu'il nommoit, afin de retarder le jugement de son procés par l'embarras & la confusion, dans quoy sa desposition me jetteroit. Il devoit y avoir trente personnes dans d'Eglise avec des mousquetons, postez tout autour de la place, qui m'estoit preparée ; & afin d'estre moins apperceus, ils devoient tous tirer sur moy, dans le temps de l'eslevation, où tout le monde a les yeux attachez sur le Prestre, & le son de la clochette devoit estre le signal de leur decharge. Ensuite Cicio de Regina, & trois autres, qui devoient estre les plus proches de moy, avoient chacun une lettre, que celuy d'eux, qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire semblant de tirer de ma poche, & la lisant au Peuple, l'amuser, durant que les autres conjurez s'evaderoient.

Je le fis condamner à mort, & m'estant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio, oncle du Marquis de Monte-Sylvano, le Seigneur Joseppe Brancacio, & un autre de mesme nom, ses cousins, la Signora Cicia Piulla sa mere, & tous les autres Cavaliers, que ce traistre avoit accusez; & leur ayant lû ses depositions, je leur dis à tous. Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'une action si noire, je ne voulois pas seulement qu'ils en fussent soupçonnez, & que quand mesme ils auroient esté complices de cét attentat, j'aymois trop la Noblesse, pour tremper mes mains dans leur sang, & bruslai ensuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure mesme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte-Sylvano, fis retirer tous les mousquetons qui luy appartenoient, & sur la pluspart desquels ses armes estoient gravées, pour estouffer les soupçons, que l'on en pourroit avoir contre luy, & priai sa mere & son oncle de me l'amener le soir; ce qu'ils firent. Et je luy dis, que quoy que je le pusse accuser d'ingratitude, aprés luy avoir donné la liberté, & sauvé la vie, que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de luy en faire ce petit reproche, sachant que la honte, qu'il en auroit, & le remord de sa conscience estoient le plus grand supplice que l'on pust faire endurer à un homme genereux comme luy.

Que j'oubliois de bon cœur ce qu'il avoit fait, & luy pardonnois d'avoir eû part. & contribué de ses armes & de ses gens, à l'assassinat d'un Prince qui l'aimoit cherement, & qui devoit passer pour son bienfaicteur. Que j'attribuois ce procedé à l'indiscretion de son zele pour son Roy. Qu'il devoit neantmoins estre un peu plus reglé, & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance. Que je luy demandois son amitié, dans l'assurance, que me l'ayant promise, j'y pourrois faire plus de fondement que sur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma generosité, & venant se jetter à mes pieds, il me protesta de ne jamais perdre la memoire d'une si grande & si extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute sa vie à rechercher les occasions de la sacrifier, pour me tesmoigner sa reconnoissance. Je l'embrassai plusieurs fois fort tendrement, & luy dis, que je ne voulois pas qu'il fust jamais parlé du passé, dont je pretendois tirer l'ávantage de m'estre acquis une personne de son cœur, de sa naissance & de son merite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprés de moy, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel employ qu'il voudroit, & que si la Fortune me mettoit jamais en puissance de disposer des charges, & des gouvernemens du Royaume, qu'il n'avoit qu'à pretendre ce qui l'accommoderoit davantage, assuré sur la

pa-

parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette maniere d'agir si contraire aux maximes de la Politique Espagnole, augmenta l'estime & l'amitié de la Noblesse pour moy, & le toucha si sensiblement qu'il m'embrassa les genoux, & m'exprima ses ressentimens en des termes si respectueux, & si passionnez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit point de dissimulation, & que je l'avois entierement gagné. Mais il me representa, que l'animosité du Peuple le tiendroit dans la ville dans un peril continuel, & qu'il me supplioit de luy permettre d'en sortir, me jurant, que de sa vie il ne tireroit l'espée contre moy Et que dés que les gens de qualité monteroient à cheval, pour suivre ma fortune, non seulement il seroit des premiers à se rendre à son devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ses parens & amis dans ses obligations, & ses ressentimens. Aprés quoy je luy donnai quatre de mes gardes, avec un Officier pour l'accompagner seurement, à un de nos postes avancez, & le faire passer du costé des ennemis. Ses parens & sa mere me dirent des choses si tendres, & si reconnoissantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer, & je ne doute pas, que tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il soit, il ne conserve dans son ame beaucoup d'affection, d'estime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio, estant un hom-

me, que les assassinats & empoisonnemens, dont il s'est meslé toute sa vie, ont rendu odieux à tous ses proches, (comme estant la honte de sa race) aux Peuples, & generalement à toute sa nation, je fis tous mes efforts pour le faire attraper, estant un vray homme à servir d'exemple, avec un applaudissement universel. Les soins que j'en pris furent inutiles, s'estant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt-sixiesme de Mars, Cicio de Regina fut la malheureuse victime, qui fut immolée à l'expiation d'une action si noire, & si detestable; il fut traisné sur une claye jusques au Marché, où je le fis accompagner par mes Gardes, autrement il eust esté deschiré par les chemins; il y fut pendu par un pied, & aprés sa teste fut coupée, & mise sur l'epitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans estoit si grande, qu'ils l'alloient deschirer à belles dents, & les enfans luy alloient succer le sang. Il fut tellement mis en pieces, qu'auparavant que d'estre mort, & d'avoir la teste coupée, il n'en restoit que la carcasse, toute la chair luy ayant esté arrachée, dont les morceaux estoient traisnez par les ruës.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les benedictions & les acclamations pour moy, redoublerent, aussy bien que les imprecations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent cruës desesperées, estant

sans

ſans vivres, ſans credit, & quaſi ſans forces, leurs troupes deperiſſant tous les jours, un vaiſſeau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes, commandez par le Maiſtre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particulierement Meſſine & Palerme, m'envoyerent aſſurer qu'elles eſtoient reſoluës de ſuivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. je reçus une lettre du Roy, par laquelle il ſe rejouiſſoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur Republique. L'on m'aſſuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour : l'on me mandoit de plus, que les galeres accompagneroient les vaiſſeaux. Et enfin je me voyois en eſtat de n'avoir quaſi plus rien à craindre, & toutes choſes à eſperer ; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitieſme de Mars, le Cardinal Filomarini m'envoya demander une audience. Dés que nous fuſmes ſeuls enfermez dans ma chambre, il me fit un grand diſcours ſur les malheurs de la guerre civile, qui n'eſtoit pas encore preſte à finir, ſur tous les perils que j'avois courus juſques icy, & ceux que j'avois encore à courre, la jalouſie que la France avoit priſe de mon élevation, l'incertitude de ſes ſecours, & de l'arrivée de ſon armée navale, quoy qu'elle me

la fist esperer tous les jours, sur l'assurance du retour de la flotte d'Espagne, avec des forces considerables, & sur l'avantage qu'il y avoit de se servir bien de l'occasion, & de s'attacher plustost à une fortune glorieuse & assurée, avec un peu de moderation, qu'à de grandes & hautes esperances incertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus souvent de peu d'utilité & de profit. J'escoutai tous ces beaux raisonnemens sans l'interrompre, pour voir à quoy aboutiroit un si long discours, & qui me paroissoit fort estudié. Il s'anima par mon silence, croyant que j'estois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de representer, & me dít, Vous pouvez, Monsieur, vous faire le plus illustre & le plus heureux homme de vostre siecle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la seureté à cette ville, & trouver pour vous un establissement solide, & capable de satisfaire vostre ambition. Elle est si haute, & si bien fondée, qu'il ne seroit pas juste d'offrir à une personne de vostre naissance, & de vostre merite, quelque chose de moins qu'une Couronne; aussy je viens pour vous en presenter une. Ce n'est point une illusion, ny un artifice, pour vous tromper. J'ay pouvoir de vous assurer d[illegible]e, de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ay charge de vous porter. Les Espagnols vous font l'arbitre de tous les differens de ce

Royaume. Ils veulent vous avoir l'obligation de leur rendre paisible, & du raffermissement d'une Couronne, qui est balançante depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne. L'on fera une suspension d'armes, & cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains. Vous demeurerez tousjours icy armé, en attendant : vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume : vous en ferez vous-mesme les conditions Si celles que l'on vous proposera ne vous paroissent pas raisonnables, vous serez tousjours sur vos pieds, & au mesme estat que vous estes à present ; & quand vous serez en possession de la Sardaigne, si les Espagnols manquent de parole, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces, pour assister les Peuples de ce Royaume ; ainsi la sureté est toute entiere, & pour eux & pour vous, & tout le risque, & le peril est du costé des Espagnols.

Je luy demandai, en riant, s'il seroit bien avoüé de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oüy, & que si je voulois en estre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'estoit pas homme à rien avancer legerement, ni à s'exposer au hazard d'estre desavoüé. J'attendois. Monsieur, luy dis-je, apres de si belles choses, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander un saufconduit pour les Espagnols, pour se retirer seurement, & demander ma parole, en

m'abondonnant le Royaume de Naples, qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laisser ceux de Sicile & de Sardaigne en repos, sans penser à les en chasser ; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y resoudre, estant une chose surquoy jaurois bien à balancer ; la proposition auroit esté & honneste & raisonnable. Mais le change que vous me proposez, ne se prend pas aisement par un homme comme moy. Je sai l'extremité où ils sont reduits. I'attends l'armée de France dans peu de jours. I'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans. La Noblesse est sur le point de se declarer. Toutes les Provinces out suivi monparti, & eux ne savent pas celuy qu'ils ont à prendre. Dans trois semaines je toucherai six cens mil écus de la Doüanne de Foggia. I'ai pour plus d'un million d'or d'effets, en soye, en huile & en sel, amassez en Calabre. I'ai plus de vingt-cinq mil hommes dispersez, que je puis rassembler en huit jours. I'ai grande provision de poudres & de salpetre. Et enfin dites leur, que la conqueste de ce Royaume s'en va achevée. Que cette campagne me rendra aisement maistre de toutes ses places ; que je ne leur laisserai pas vn seul chasteau ; qu'il ne m'en faut pas employer une à les chasser de la Sicile. Qu'apres je ne me contenterai pas de leur oster la Sardaigne ; mais que je ne veux pas, avant qu'il soit deux ans, leur rien laisser dans la mer Mediterranée ; & qu'ils doivent tout

tout craindre d'un homme, qui tout ſeul, & ſans ſecours, les a pû reduire à une telle extremité; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce ſoit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir. Que rien ne me peut detacher des interests de la France. Que je perirai pluſtoſt mil fois, que de luy eſtre jamais infidele. Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puiſſe eſtre blaſmé, & ſuis trop peu intereſſé, pour me laiſſer tenter, & que ſi je ſuis jamais capable de l'eſtre, ce ne ſera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me repondit, qu'il avoit bien de la douleur de me voir ſi attaché à mes ſentimens, apprehendant beaucoup pour moy. Qu'ai-je plus à craindre, luy repartis-je ; mes ennemis peuventils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer & le poiſon, comme ils ont desja fait vainement tant de fois. Enfin, Monſieur, je ne demords jamais, quand j'ai vne fois fait une belle entrepriſe: Je n'y puis que mourir, & je m'y ſuis reſolu. Quand je ſuis venu me jetter dans Naples, je me ſuis attendu à perir, ou à leur oſter cette Couronne. Les évenemens ſont dans la main de Dieu, il en diſpoſera comme il luy plaira; & quelque malheureux que puiſſe eſtre mon ſort, je le verrai venir ſans peur, & ſans inquietude. C'eſt pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Noſtre converſation finit parlà. Il ſe leva pour s'en retourner chez luy,

& je m'en allai entendre la Messe, révant continuellement à achever ce que j'avois si heureusement commancé.

Le Comte d'Ognate, áverti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y opposer, il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainsy il devoit s'appliquer soigneusement à la conservatien de Poussole, dont dependoit celle du chasteau de Bayes, & qui ayant une communication libre avec Capouë, luy pourroit faire venir des rafraîchissemens, si par un effort il se rendoit maistre du fauxborg de Chiaye, du fort de Grotte, & de la tour de pied de Grotte. Il embarqua de l'infanterie sur trois galeres, & menant avec luy le Baron de Vatteville, il visita Poussole, & y renforça la garnison, & passant à Nisita, il y laissa cent hommes, jugeant bien que les galeres de France ne pourroient demeurer seurement dans le Golphe de Naples, dans une saison si peu ávancée, & ne trouveroient d'abri assuré, qu'entre l'isle de Nisita & la pointe de Posilippe. Ce qui me donna dés lors la pensée de la prendre, & je me mis en devoir de l'excuter peu de jours aprés.

Cependant le soir du premier d'Avril, m'occupant à mon ordinaire, à repondre les Requestes, qui m'avoient esté presentées ce jourlà, mes gens m'ayant áverty qu'il paroissoit quelque chose d'extraordinaire autour de

la

la Lune;la curiosité de voir ce prodige m'obligea d'aller sur une terrasse, qui estoit au haut de mon Palais, d'où je descouvris, la nuit estant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire sur nostre teste, un cercle noir, large d'environ un pied qui l'environnoit, distant également de son corps, & dont la largeur & la circonference estoit si grande, qu'elle enfermoit generalement tout mon Palais. Quelques-uns des assistans me dirent,que cela estoit de mauvais augure, & qu'ils apprehendoient que ce ne fust quelque menace de prison pour moy. J'en eus du soupçon, mais le dissimulant, je dis que ce cercle noir representoit la Couronne de Naples,qui n'estoit plus dans son lustre & sa beauté ordinaire, & que les Espagnols estoient prests de perdre ; & qui venant à disparoistre, comme il fit quelque temps aprés, & estant au dessus de ma teste, il signifioit que je profiterois de la perte qu'ils estoient sur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'esveillois, l'on m'avertit que le Cucurulle,le plus grand Astrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & asseoir au chevet de mon lit, & il me dít, qu'ayant reconnu par les astres, que la fortune que nous avions eû jusqu'icy favorable,commençoit à tourner du costé des Espagnols, il me venoit demander un passeport, & permission de s'y retirer, puisqu'estant homme d'estude, il ne cher-
choit

choit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit estre informé, ayant tiré mon horoscope, il me dít, que j'avois un quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'un fort grand peril, & que n'estoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle-là estant la plus meschante que je pusse avoir, elle auroit esté directement à ma vie ; mais que le Soleil, dans ma revolution, estant dans la dixiesme maison, dans son exaltation, regardant la Lune d'un trine dans la premiere, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant un sextil avec Venus dans la huitiesme maison de la mort, me garentissoit d'une violence; & qu'ainsy ce ne pouvoit estre qu'une menace: mais que je n'esviterois pas la prison, puisque Mars dans le temps de ma naissance se rencontroit dans la douziéme maison, qui est celle des prisons. Je luy dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir esvité ce danger, & que toute sa malignité estoit passée le dixiesme de Mars, quand je m'estois garanti de cette grande sedition; & le vingt-cinquiesme, quand j'avois eschapé de la conspiration de l'Annonciade. Je le souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il, mais je crains bien qu'avant qu'il soit huit jours, vous ne soyez fait prisonnier, & je le vois si clairement, que j'en

gagerois toutes choſes. Je croy fort, luy reſpondis-je, à l'Aſtrologie ; mais ſachant bien qu'elle n'eſt pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'àvantageux, & ne m'alarme point de tous les perils dont l'on me menace. Et puiſque la ſageſſe & la prudence predominent aux Aſtres, je croy pouvoir eſviter, par mes precautions, les malheurs, dont je ſuis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me deſtromper, puiſque je veux croire n'avoir plus rien à craindre deſormais, & avoir beaucoup à eſperer. Si mes ſouhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la voſtre ſe trouvera veritable. Mais permettez-moy de me ritirer, & ayez la bonté de ſigner ce paſſeport que je vous preſente. Je fis ce qu'il deſiroit de moy, & l'ayant embraſſé, je luy dis adieu.

Vincenze d'Andrée cependant ne croyant plus eſviter ſa perte, que par la mienne, y employa toute ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, n'oſant plus paroiſtre dans la ville, & ſe cachant continuellement, ſachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre, mort ou vif, comme un des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit ſuborné, menagé ſa recompenſe, & engagé à entreprendre ſur ma vie. Sebaſtien de Landi, Maiſtre de Camp de la Porte d'Albe, ennuyé du retardement de l'armée navale de France, qui ne paroiſſoit point, aprés tant de belles eſperances, & ſe trou-

trouvant manquer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, & luy promit de livrer aux Espagnols la Porte d'Albe, moyennant cinq mil escus. Ce coup me surprit, sans l'avoir pû prevoir, estant un des hommes de Naples, dont j'avois le moins de defiance, pour l'avoir tousjours connu plus zelé, plus vigilant & plus soigneux à garder son poste, que pas un autre : jamais l'on n'avoit reconnu de negligence en luy, & non seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous ses gens si alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fust, il avoit tousjours deux ou trois cens hommes prests à marcher, par tout où j'en avois besoin. Vincenze d'Andrée ayant resolu toutes choses avec luy, en envoya donner ávis à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate. Et Augustino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le decouvrir, & fis si soigneusement observer à nos postes, tous ceux qui repassoient du costé des ennemis, que faisant suivre un nommé Farraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jetta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par une porte de derriere : qui fut un effet de mon malheur, puisque s'il eust esté arresté, je decouvrois cette entreprise, que les Espagnols n'avoient faite que par un coup de desespoir, & je me garentissois d'estre fait prisonnier, com-

me le Cucurulle m'en avoit menacé ſi affirmativement.

Le trentiéme de Mars, un courier envoyé par le Marquis de Velade, Gouverneur de Milan, au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris ſes depeches, par leſquelles il luy donnoit ávis que toutes les troupes Napolitaines ſe debandoient ſi fort, qu'il ne pouvoit plus en faire état. Qu'il travaillaſt à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy ſeroit pas poſſible de ſortir en compagne, ni reſiſter à l'attaque, que la France ſe preparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de l'argent. Qu'il n'en avoit pas pour payer ſes troupes, qui eſtoient toutes preſtes à ſe mutiner. Que depuis la campagne paſſée, il n'avoit rien reçû des ſix-vingts mil écus par mois, que Naples a accouſtumé de fournir, pour la conſervation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il ſe croyoit perdu, s'il n'y remedioit promptement. J'eus beaucoup de joye de cette bonne nouvelle, & croyant que ce ſeroit un coup mortel à Dom Jüan d'Autriche, & au Viceroy d'apprendre cette extremité, à laquelle ils ne pouvoient remedier, pour eſtre generalement depourveus de toutes choſes, je rendis les depeſches au courier, aprés les avoir veuës, & le laiſſai paſſer, pour augmenter leur deſeſpoir, par la connoiſſance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du ſecours,

cours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empressement. Ce fut alors qu'ils se crurent perdus sans ressource, & que je fus persuadé que mon entreprise seroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de nostre armée, ou par celle de l'argent que j'avois à Rome, qui m'eust garenti de la trahison, qui me fut faite par la vente du poste de la Porte d'Albe, que je ne pus empescher, n'en ayant eû aucune connoissance. Je ne laissois pas de m'appercevoir, qu'il se tramoit quelque chose, & j'employois tous mes soins inutilement à le decouvrir. Je savois les allées & venuës, que Vincenzo d'Andrea faisoit faire à Gennaro Pinto & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, aussy bien que luy, qui échapa de mes mains quasi miraculeusement en deux rencontres. Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne se peut parer quand il a resolu les choses.

Les correspondans, que j'avois dans le Conseil Collateral, & les espions que je tenois parmy les ennemis, qui me servoient fidelement, m'informerent d'une Jonte d'Estat & de Guerre, qui s'estoit tenuë; (c'est le nom que les Espagnols donnent à l'assemblée de leurs Conseils) & que se voyant si prés de leur perte, trois expediens avoient esté proposez, comme les seuls que l'on pouvoit suivre. Le premier, de forcer un des postes de la ville, & tascher de s'en rendre Maistres; ce qui paroissoit

ſoit impoſſible ſans intelligence, & le Viceroy ne faiſoit pas connoiſtre d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on ſuiviſt cét ávis, il ne faloit rien hazarder legerement, & que l'on devoit à la premiere reſiſtance ſe retrancher, & ſe bien garder d'ávancer davantage, pour ne ſe pas laiſſer accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber ſur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces ſuffiſantes pour reſiſter, & ſuccomberoient infailliblement. Le ſecond, de quitter la ville, laiſſant fort peu de gens dans les chaſteaux, afin de ſe mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de ſe joindre à eux, & faire monter à cheval toute la Nobleſſe, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'oſtant toute ſorte de communication, & me ſerrant tous les paſſages de la Poüille, d'où je tirois ſeurement & ſans beſoin d'eſcorte, tous les bleds dont je pouvois avoir beſoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faiſois mourir de faim. Ce qui paroiſſoit fort difficile à executer, dans la defiance qu'ils avoient, que la Nobleſſe ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant desja proteſté de l'impuiſſance où ils eſtoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'eſtre eſpuiſez de tout leur argent & de leur credit; ſans quoy cét expedient leur paroiſſoit, & le meilleur, & le plus aſſuré, ne croyant pas que

que je pusse tirer assez de gens, ny avoir assez de cavallerie, pour oser sortir de Naples, & leur venir donner bataille ; les habitans estans bons à garder leurs maisons, & à combattre derriere leurs murailles, mais nullement propres à sortir, ny capables de se resoudre à venir hazarder un combat à la campagne, contre des troupes reglées. Le troisiesme, qui paroissoit le moins hazardeux, & le plus seur, estoit dans la crainte que nostre armée navale ne leur bouchast le chemin de la mer, n'ayant pas un assez grand nombre de vaisseaux, ny de galeres, pour oser paroistre devant elle, pendant l'absence de leur flotte, (de laquelle, pour estre dans la derniere extremité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiayé, s'emparer du Vomero, sans lequel aussy-bien ils ne l'auroient pas pû conserver, & se saisir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Poussole, laquelle place, ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de Sardaigne, de Genes & de l'Estat Ecclesiastique, abordant à Gayette, & delà à Capouë, de Capouë à Poussole, & de Poussole par Chiaye dans leurs quartiers, sans que nostre armée s'y pût opposer. Que par ce moyen ils luy pourroient empescher de rien entreprendre sur Baye, où ils jetteroient du secours quand ils voudroient. Que

de

de plus la saison n'estant pas encore propre pour les galeres, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant estre en seureté dans le Golphe, seroient contraintes de se retirer, n'ayant pas ny le port de Baye, ny l'abri de Nisita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient une fois occupé ces postes. L'on delibera long-temps sur ces trois partis, sans se resoudre sur aucun, Mais la plusprart des voix inclinerent à ce dernier dessein. Et la seule resolution qui fut prise, fut, qu'en cas que celuy des trois que l'on tenteroit, ne vint pas à reüssir, de faire voler les chasteaux de faire charger l'artillerie, & ce qu'il y avoit de munitions sur ce qui leur restoit de vaisseaux & de galeres, & se retirer dans Capouë, Gayette, Ischia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les secours d'Espagne, & le retour de la flotte.

Je reçus cette nouvelle avec une extreme joye, & repassant dans mon esprit ces trois propositions, je crus la premiere impossible, nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroissant si bien fortifiez, & en si bon estat, qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce costé-là, ne soupçonnant aucune trahison, & n'y voyant nulle apparence. Pour la seconde, elle me paroissoit impossible, estant assuré que la Noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moy, croyant les Espagnols ruinez,

nez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la perte entiere de leurs biens, le ſaccagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les meſures qu'ils avoient priſes avec moy; ſe contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour ſe declarer au premier jour de May, comme elle avoit reſolu, du parti qu'elle verroit & le meilleur & le plus aſſuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la derniere, que je m'eſtonnois qu'ils euſſent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ny rendre inutile noſtre armée navale; Et que je devois ſans perdre de temps, eſſayer à prendre Niſità, afin d'oſter tout pretexte au retardement de la venuë de nos galeres, ayant un abri aſſuré à leur offrir. Ainſy ayant conſideré attentivement la neceſſité de prendre ce party, je ne m'appliquai qu'à me mettre en eſtat de l'executer.

LES MEMOIRES

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

Livre V.

Le Vendredi, troisiesme d'Avril, j'allai visiter tous les postes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle defense, que des femmes auroient pû les garder sans peril, contre une puissance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, je leur fis donner suffisamment de la poudre, & payer trois jours d'âvance, pour la subsistance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de servir avec la mesme affection & fidelité, qu'ils m'avoient jusques là tesmoignée, je crus pouvoir sortir de Naples sans inquietude, & sans crainte, qu'il y pust rien arriver durant mon absence ; sur tout le quartier de la Porte d'Albe me parut si bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque possible: Le Maistre de Camp Landi, que j'avois trouvé tousjours le plus soigneux,

le plus fidele, & le plus zelé de tous mes Officiers, me confirma si bien dans la confiance que j'avois en luy, que je luy ordonnai de tenir des gens prests, comme il avoit accoustumé de faire, pour secourir tous les autres postes, qui auroient besoin d'estre renforcez. Aprés quoy je me retirai chez moy, fort satisfait de laisser Naples en si grande seureté. Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple estant satisfait, il ne pust arriver ny tumulte ny sedition ; & leur dis de m'ávertir promptement sur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Matheo d'Amoré, de visiter deux fois le jour tous nos postes, & de se tenir prests pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit survenir, & porter du secours en tous les endroits qu'ils jugeroient estre necessaire. Je chargeai Augustino Mollo de veiller soigneusement sur toutes les actions de Gennare, de me donner ávis de ceux qu'il recevroit du costé des ennemis, & de prendre garde qu'il ne se passast rien dans Naples, dont il ne me donnast connoissance. Et comme il m'estoit venu de la poudre de dehors, j'en fis preparer ce qui m'estoit necessaire, pour marcher le lendemain, avec quatre pieces de canon, & cinq ou

ou six cens hommes de pied, choisis sur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatriesme d'Avril, aprés avoir entendu la Messe à Nostre-Dame des Carmes, je m'en revins díner chez moy, & resortant de mon Palais aussy-tost aprés, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval, suivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini, faire mes prieres devant le Chef de Saint Gennare, & baiser la phiole miraculeuse de son sang. Et marchant droit à Posilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoistre l'isle de Nisita. Je remarquai qu'il y avoit une Tour dans le milieu, où estoit la plus grande partie de leur garnison. Qu'entre cette Isle & la terre ferme, il y avoit sur une arche de pierre, ou pour mieux dire, la pointe d'un rocher, un logement, nommé le Lazaret, ou lieu, où l'on fait faire la quarantaine aux pestiferez. Qu'à la descente de l'Isle il y avoit cinq ou six maisons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mousquetaires, & deux petites pieces de canon, pour y empescher le debarquement. Le bras de mer entre Nisita & la pointe de Posilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'est large que d'environ deux cens pas. Je resolus de mettre à cette pointe deux pieces de canon, pour à la faveur de cette batterie, desloger les ennemis, qui estoient postez dans ces petites

maiſons, & faire paſſer dans des felouques les gens que je commanderois, pour tenter le debarquement dans l'Iſle. Je fis auſſy faire une batterie en bas, ſur le bord de la mer, de deux pieces de canon, pour battre en flanc ces petites maiſon, & chaſſer les mouſquetaires qui defendoient l'abord de l'Iſle.

Dés que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'une à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en un lieu nommé la Gagole: & laiſſant des gens ſuffiſans à la garde de mon canon, la nuit commençant desja de s'avancer, mon attaque ne ſe pouvant faire ſans des felouques, j'ordonnai de les tenir en eſtat pour le lendemain, Dimanche des Rameaux, aprés la Meſſe, & me contentai pour le premier ſoir, de deſloger les ennemis du Lazaret, & d'y poſter trente mouſquetaires; aprés quoy je m'en retournai ſouper, & coucher à Poſilippe, commandai à tous les habitans de ſe tenir preſts à marcher avec leurs armes, en cas que nous euſſions quelque alarme, eſtant averti que les ennemis devoient eſſayer cette meſme nuit de ſe rendre maiſtres du Vomero.

Le lendemain je fis dire la Meſſe de fort bonne heure, & ayant enſuite mangé un morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouër le canon de mes deux batteries, & aprés une vingtaine de volées, nous demon-

tâmes

tâmes les deux petites pieces, que les ennemis avoient dans l'Isle. Ils se trouverent fort incommodez de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maisons, & renversa leurs corps-de-garde. Et les voyant dans le desordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le debarquement, favorisez de mon canon, & soustenus du feu continuel de trente mousquetaires, que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repoussez, & mes soldats marchandans d'y retourner, je commandai les Sieurs de Saint Amour, & Saint André Clapied, Cornette & Mareschal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François, d'aller faire la descente, & les fis suivre par trente ou quarante mousquetaires. Saint Amour y eut le bras droit cassé d'une mousquetade, dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent blessez : mais Saint André Clapied sautant à terre, l'espée à la main, suivi de ses gens, aprés un combat d'un demi quart-d'heure, chassa les ennemis de ces maisons. Alors me voyant Maistre du debarquement, je fis passer environ cent cinquante hommes, qui poussant les ennemis, les obligerent de se retirer dans la Tour, qui est au milieu de l'Isle. Ils y avoient fait quelques meschans dehors, qui furent emportez, aprés une assez legere resistance. J'y fis couler

davantage de monde, & avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis ſommer ceux qui eſtoient dedans de ſe rendre. Mais croyant de pouvoir eſtre ſecourus, ils ne voulurent pas parlementer, & teſmoignerent eſtre en eſtat, & reſolus de ſe bien deffendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya un compliment, & ſavoir en quel eſtat eſtoit mon petit ſiege, bien moins par cette curioſité, que pour eſtre aſſuré ſi je retournerois la nuit à Naples, pour en ávertir les ennemis, avec leſquels eſtant d'intelligence, il eſtoit bien informé, que l'on leur devoit cette nuit livrer un poſte, & qu'ils eſſayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les Maiſtres. Je dis à ſon Envoyé, que j'eſperois avoir pris Niſita dans deux heures, & que je faiſois eſtat de m'en retourner. Jean Baptiſte Tyradany, Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara, que j'avois envoyé, aprés la mort de Pietro Creſcentio, ſon parent, pour commander aux Bandits, qu'il avoit aſſemblez dans la Province de Monte-Fuſcolo, me vint donner ávis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient reſolu de tenter quelque choſe, mais qu'il n'avoit pû ſavoir diſtinctement ce que c'eſtoit : ce qui me perſuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit reſoudre de demeurer, pour eſtre plus en eſtat de m'oppoſer á leur attaque. Dans le

meſme

mesme temps, Augustino Mollo m'escrivit un billet en ces termes. *Naples vous importe plus qu'un escueil, revenez promptement, ou vous le perdrez, puisque les ennemis ont resolu cette nuit d'y entreprendre quelque chose.* Je luy mandai, que je m'en retournerois sans faute, & qu'il en fist courre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la visite de tous les postes, me mander en quel estat il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque chose de nouveau dans la ville, de m'en àvertir. Qu'il dít cependant à tout le monde, que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette esperance, chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris une telle confiance en moy, qu'il estoit persuadé, que ma presence remedioit à toutes sortes de desordres, & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire sapper la Tour, & ayant fait apporter des fascines pour mettre le feu à la porte, ceux de dédans s'en estant apperçus demanderent à capituler, & firent sortir des ostages. Le Comte d'Ognate envoya une galere pour leur porter du secours, mais voulant debarquer, ils furent repoussez par mes gens, & n'entendant plus tirer ils s'en retournerent, croyant que l'Isle s'estoit desja renduë. Les ostages m'ayant esté presentez, me demanderent une bonne capitulation, que je

leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils sortiroient le lendemain matin sur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'estoient secourus dans ce temps-là, par un corps assez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à se retirer; à quoy cependant ils ne contribuëroient point, puisqu'il ne leur seroit pas permis, ny de prendre les armes, ny tirer pendant le combat. Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viceroy de leur capitulation; que pour cét effet, je ferois passer vers luy celuy qui seroit chargé de cette commission; mais je le retins, & l'envoyai passer la nuit dans mon logis de Posilippe.

Je balançai fort alors, si sur l'ávis que j'avois reçû d'Augustino Mollo, je devois retourner dans la ville, & laisser en cét estat les affaires de Nisita. Je suspendis ma resolution, jusques à tant que j'eusse des nouvelles du Chevalier de Fourbin, croyant que ce pourroit estre quelque artifice des ennemis, qui me faisoient donner de fausses alarmes, pour me faire abandonner mon entreprise; & je resolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivast quelque secours, qui empeschast l'effet de ma capitulation, & de la prise de Nisita, que je jugeois m'estre d'assez grande importance. Je ne sai si ce fut ou mon bonheur ou mon malheur, qui me fit prendre cette resolution. Mais tant plus je considere les choses, tant moins je me puis determiner là-dessus. Gen-

Gennare, ennuyé d'estre dans l'inquietude de ce que je ferois, me renvoya une seconde fois, pour s'en esclaircir : & j'ay appris dans ma prison, que si d'un costé il apprehendoit mon retour, de peur que ma presence n'empeschast l'execution du dessein que les Espagnols avoient pris ; de l'autre il le souhaittoit, pour me faire perir certainement, ayant resolu d'envoyer à la premiere alarme, six-vingts Bandits, qui sous pretexte de se rallier auprés de moy, me devoient arquebuser dans le combat. Une demie heure devant le jour, je vis paroistre deux galeres qui venoient à Nisita, que je saluai de deux coups de canon, que je pointai, & tirai moy-mesme, si heureusement, qu'une galere en fut blessée à fleur d'eau, & fut contrainte de se mettre à la bande, pour se racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure mesme, & leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me persuada que j'estois le Maistre de Nisita, & qu'aprés sa prise rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuses à m'alleguer pour ses galeres, manque de port, à cause de l'incommodité de la saison.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos postes au meilleur estat qu'il les eust jamais veus. Que tous nos gens estoient sous les armes & bien

resolus, & sur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire ; & le Maistre de Camp Sebastien Landi luy avoit paru plus zelé & plus agissant encore que de coustume. Les Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Matheo d'Amoré & Cicio Batimiello, avoient rodé une partie de la nuit par toute la ville ; ce qui avoit fort embarrassé les ennemes, & faire resoudre, s'ils fussent demeurez une heure davantáge, à remettre l'execution de leur entreprise à une autre fois. A peine furent ils ávertis qu'ils s'estoient retirez, & Fourbin revenu chez moy, pour se reposer une heure, aprés m'avoir donné ávis du bon estat où il voyoit toutes choses, dont je me tenois fort en repos, & sans inquietude, quand ils s'avancerent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement une muraille de vinaigre & d'eau de vie, pour la pouvoir renverser tout d'un coup, comme ils firent, & une breche suffisante à passer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé sans bruit ; & Landi estant continuellement en cét endroit, & empechant que ses gens n'en prissent de soupçon, dont je ne pus avoir aucun ávis, ils entrerent ; & se rendans maistres de trois retanchemens, sans alarme qu'au dernier ; qu'un Capitaine ayant esté tué, les soldats fuyans, tirerent seulement trois mousquetades, dés qu'ils eurent gagné une grande ruë, ils formerent leurs bataillons, & marche-

cherent droit à Saint Anielle, dont ils se saisirent. Je ne m'amuserai point à conter l'ordre de leur marche, ny celuy qu'ils tinrent pour se rendre Maistres de toute la ville, puisque ce n'est pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop debité dans toutes leurs relations. Mais je dirai seulement, qu'ils publierent que j'estois d'accord avec eux, & que j'estois avec Dom Jüan d'Autriche; ce que mon absence persuada à beaucoup de gens, & jetta une si grande consternation dans tous les esprits, que personne n'eut pensée de se mettre en defense. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Espagne, meure France, & le mauvais gouvernement; & faisant signe avec des mouchoirs, les femmes leur respondoient des fenestres avec des serviettes blanches, & tout le monde ne pensoit qu'à se cacher. Ils distribuerent aprés leurs troupes par tous les quartiers de la ville, & marcherent à la Vicairie, pour s'en rendre les Maistres.

Vincenzo d'Andrea s'estant mis à leur teste, un de leurs premiers soins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouverent quelque resistance par mes domestiques, qui s'y rencontrerent. Je ne puis m'empescher de conter icy l'action resoluë d'un jeune Tailleur François, qui s'estant fait fort tout seul dans une chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fusil le Capitaine Dom Josseppe Moya, qui y entroit le premier, & mettant le

feu à un baril de poudre qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de sept ou huit des ennemis, & se jettant aprés par la fenestre. il se cassa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours aprés, faute d'estre pensé. Tout mon Palais fut saccagé, & le Chevalier de Fourbin estant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocsin de la cloche de Saint Laurens, que les Espagnols envoyerent sonner dés qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour rallier du monde, me depeschant un nommé Chutin, pour me donner ávis de ce qui se passoit, qui fut pris par le chemin, sans pouvoir parvenir jusques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello, avec environ vingt cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Tursi, qu'ils trouverent s'en estre desja fuye; & que le Duc de Tursi & le Prince d'Avelle estans en liberté, estoient allé se rendre auprés de la personne de Dom Jüan, qui les reçût avec beaucoup de joye, & de tesmoignage d'estime & d'amitié. Batimiello se jetta derriere une petite muraille en forme de parapet, avec ses gens, pour faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'estant abattu sous luy, il l'abandonna, & aprés avoir fait cent pas, il trouva un bataillon d'Espagnols, & un escadron de cavalerie, qui luy demanderent Qui vive. Il respondit. Le Peuple & Son Altesse; & voulant tirer ses deux pistolets, ils firent

faux

faux feu, & l'on luy fit une descharge de huit ou dix mousquetades, dont l'une le blessa à la cuisse. Uu Chirurgien, qui estoit sorti de son logis pour le suivre, avec assez de resolution, voyant les ennemis en si grand nombre, se retira. Et luy se voyant tout seul, & blessé, se jetta dans l'Archevesché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouïl. Les Espagnols se preparans à y mettre le feu, un Prestre survint qui leur alla ouvrir, & lors se disposant l'espée à la main à se defendre, les Officiers luy crierent Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, se voyant cent hommes sur les bras. Matheo d'Amoré, brave & fidele, ayant ramassé trente hommes de ses gens, courut vaillamment à l'alarme, & rencontrant vers le siege de Nido, trois cens Espagnols, il ne repondit à leur Qui vive, que Son Altesse & le Peuple & ne voulant point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moy, & pour sa patrie, fut tué en combattant, de sept ou huit mousquetades; action trop belle, & trop glorieuse pour un homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'estant par differens endroits renduës au Marché, Dom Jüan, & le Comte d'Ognate prierent le Cardinal Filomarini, qui les estoit venu joindre, d'aller trouver Gennare, & luy porter parole de seureté, & qu'ils executeroient ponctuellement toutes les choses qu'ils luy avoient promises; & faisant entrer trois cens hommes dans

dans le Tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans resistance, & quasi sans effusion de sang, par un coup de desespoir, qui leur fit entreprendre une chose, dont ils n'attendoient aucun succés : resolus si elle leur manquoit, d'abandonner les chasteaux le lendemain, & de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, & n'en esperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont ávoüé plusieurs fois, pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'estois attendant (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortist sur les six heures. L'Aide Major du Regiment de Landi me vint dire, que le poste d'Albe avoit esté pris, & que les Espagnols estoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit si hautement,& avec tant d'effroy, que je faillis à le faire tuer, pour empescher l'espouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange celuy qui luy apporta le matin la nouvelle de la defaite de son avántgarde. Je donnai ordre en mesme temps au Maistre de Camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'isle de Nisita, & raillians tous les autres, de me suivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de remedier à un malheur si grand, & si impreveu. Je traversai le bourg de Posilippe, où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le der-

dernier eſtonnement. Je leur fis reprendre le courage & les armes, & paſſant vers le Vomero, je vis que les ſoldats avoient abandonné leur poſte, & ſe preparoient à ſe retirer: ils me parurent meſme balaçans s'ils tireroient ſur moy, ou s'ils marcheroient. Je pouſſai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'ils ne ſongeoient qu'à ſe ſauver, les Eſpagnols s'eſtant rendus Maiſtres de Naples. Je leur reſpondis, que c'eſtoit une fauſſe nouvelle, qu'ils retournaſſent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il eſtoit vray qu'il eſtoit arrivé quelque deſordre dans la ville, auquel j'allois remedier par ma preſence. J'avois envoyé dés la premiere nouvelle, le Sieur de la Botelerie, l'un de mes Aides de Camp, pour voir ce qui ſe paſſoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes, pour me les depeſcher l'un aprés l'autre, m'avertir de tout, durant qu'il iroit voir les choſes de plus prés. Il paſſa auprés des Eſtudes, & s'avançant juſques à la Porte Saint Gennare, il y trouva un bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges eſtoit deſja rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais ſuccés, l'on luy ſaiſit la bride de ſon cheval, & luy arracha-t-on ſa canne, & ſe faiſant jour le piſtolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vid que l'on avoit coupé la teſte à mes deux gardes, qu'il m'avoit depeſ-

peschés. Ayant appris par luy, que je ne pourrois pas rentrer par ce costé-là dans la ville, je rencontrai Marco de Lorenzo, celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moy : Il me cria, Sauvez vous pauvre Prince, vous estes perdu, l'on vous a trahi, les Espagnols sont Maistres de la ville ; je m'en vas chez moy, pour tascher d'empescher ma maison d'estre pillée, & pleurant à chaudes larmes, me vint embrasser, & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps le Chevalier des Essars me vint proposer de retourner à Posilippe, m'embarquer sur des felouques, pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers, & luy dis, J'avois tousjours crû jusques icy que vous aviez amitié pour moy : mais je connois bien le contraire : il ne faut aujourd'huy penser qu'à mourir les armes à la main. Et je jure que si quelqu'un est assez hardi, pour me parler de me sauver, je luy passerai mon épée au travers du corps. Je pris la route de la campagne, pour faire le tour du fauxbourg des Vierges, & tascher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane ; & me trouvant dans un chemin creux, je vis un homme d'assez meschante mine sur le haut, avec douze ou quinze mousquetaires, qui me demanda où estoit son Altesse, ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit : il me respondit, Luy rendre mes respects, & luy baiser les pieds. Je

luy dis,qu'il venoit derriere, & continuai de marcher. Et voyant un Capitaine de cavalerie,nommé la Bréche, avec un collet de buffle, des manches & des chausses en broderie d'or, il fit tirer sur luy cinq ou six mousquetades, dont son cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai desja occupée par les ennemis, & tirant vers la teste du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moy, qui me dirent que non seulement la Porte Capoüane estoit prise; mais que je trouverois des mousquetaires à la barriere de la teste du fauxbourg. Je voulus aller reconnoistre si elles m'avoient dít la verité, dont je fus bien-tost éclairci par une salve que l'on fit sur moy, dés que je me fus approché. Je crus que peut-estre ils n'auroient pas avancé jusques au Marché, & que passant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui est au dessous du Tourjon des Carmes, je pourrois,en y ralliant le Peuple, ou mourir à leur teste, ou y repousser les ennemis, faisant par ma presence reprendre les armes aux habitans, & cesser, par la confiance qu'ils avoient en moy,la consternation generale, qui estoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis sur le haut du Tourjon des Carmes sept ou huit drapeaux d'Espagne d'arborez,qui me faisant connoistre mon mal irremediable, je me resolus de me retirer vers Sainte Marie de Ca-

pouë,

poüé, pour degager le Sieur de Mallet, & railliant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit, aller passer le Vulturne auprés de la ville de Gayazze, où j'avois garnison, pour m'en aller dans l'Abbruzze, m'unir aux troupes qui y faisoient la guerre sous mes commissions.

Quelques Napolitains me proposerent de prendre le chemin de Benevente, d'où aprés je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choisir. Mais je ne fus pas de ce sentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chaussées de la Cerra, puisque vrai-semblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprés de moy, commençoient les uns apres les autres à se retirer. L'Abbé Laudati songea prudemment d'aller chercher quelque retraitte assurée. Iomo Santa Apollina mon Escuyer s'en retourna à Naples, sur un fort beau coursier pie qu'il montoit, croyant y trouver sa seureté, & estre bien reçu, en le presentant à Dom Iüan d'Autriche. Mes Gardes, qui estoient Napolitains, defilerent l'un aprés l'autre, ayant jetté la cornette dans un fossé; & de six-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieuës, plus de la moitié m'avoit desja quitté.

Comme j'estois à la veuë de Iuliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averse, ne me fiant pas à Pepe Palombe, qui en estoit Gouverneur; & voulant m'informer où je

pour-

pourrois paſſer un petit ruiſſeau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Iuliane, & m'y en allai tout ſeul ſur une fort bon courſier gris. I'entendis qûe l'on s'y battoit feurieuſement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rouſſe, il m'apprit que ſon oncle, ennemi juré de Iüan Andréa, Curé & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de reſolution, eſtoit alle avec ſept ou huit cens hommes, qu'il avoit ramaſſez pour s'en défaire; s'étant desja revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maiſons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper le teſte au Capitaine Tullo, beaufrere de Iüan Andrea, qu'il tenoit aſſiegé dans ſa maiſon, ſe defendant vigoureuſement. Je dis à ſon neveu, que j'eſtois bien aiſe qu'il executaſt de la ſorte les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquaſt pas de le prendre mort ou vif, puiſque je voulois qu'il fuſt chaſtié de toutes les mechantes actions qu'il avoit faites, feignant que ſon oncle n'agiſſoit que par mes ordres, & que l'autre, dont j'eſtois aſſuré, fuſt contre moy. Il s'informa de moy s'il eſtoit vrai que les Eſpagnols fuſſent les maiſtres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville, qui ſonnoient en rejoüiſſance leur faiſoient connoiſtre. Je luy dis qu'il eſtoit vrai qu'ils eſtoient entrez avec quelque intelligence, par le Porte d'Albe, & s'eſtoient avancez juſques vers les Eſtudes. Mais qu'eſtant arrivé de Poſilippe avec des troupes, je les avois repouſſez, &

re-

rechaſſez de toute la ville,avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en rejoüiſſance de cet heureux ſuccés j'avois commandé qu'on fiſt ſonner toutes les cloches, & que c'eſtoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy repondis,que la plus grande partie de la garniſon de Capouë eſtant ſortie pour quelque entrepriſe, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui reſtoit à ſe retirer dans le chaſteau, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner ávis auſſy-toſt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes, en y entrant, ne fiſſent quelques inſolences, ce que ma preſence empeſcheroit. Que c'eſtoit ce qui m'obligeoit à mener ſi peu de monde, afin de faire plus de diligence; & ne voulant point entrer dans Averſe, où je ſerois obligé de ſejourner quelques heures, il me feroit plaiſir de me dire où je pourrois paſſer le ruiſſeau. Il me montra un petit village ſur la droite, où il m'aſſura que je trouverois un pont auprés d'un moulin. Je luy commandai de debiter à ſon oncle les bonnes nouvelles que je luy avois appriſes, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aiſe de ſavoir la route que j'avois à tenir.

En paſſant dans ce petit village un païſan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe, Gouverneur d'Averſe, ce qui luy perſuada puiſque je me retirois, que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Eſpagnols

gnols dans Naples,estoit veritable ; & aussy-tost il l'escrivit à Dom Loüis Poderique,qui commandoit dans Capouë, luy mandant que s'il envoyoit saisir les passages du Vulturne, il ne pourroit manquer de me prendre ; puisque je prenois ce chemin là,pour me sauver. Le tour qu'il me falut faire pour esviter de passer dans Averse, luy donna le loisir d'envoyer sa depesche par un Officier affidé, accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheval,qui marchoient devant moy, je pris les trois mieux montez de ma suite, & leur commandant d'observer ce que je ferois,pour faire la mesme chose, je poussai aprés eux, & les joignis incontinant, & marchant à costé de l'Officier, chacun de mes gens accosta son homme. Je le questionnai de ce que l'on disoit à Averse, & aprés un peu de conversation, le surprenant tout d'un coup, je luy mis le pistolet à la teste, & luy commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faisant de mesme au sien, & je l'obligeai de m'avouër que Pepe Palombe le depeschoit à Dom Loüis Poderique, avec des lettres, qu'il me remit entre les mains : tous mes gens estant arrivez, je les fis fouïller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoit données. Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empescher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains en-

enſemble, & les fis jetter dans le foſſé qui eſtoit à coſté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faiſant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittez, je pris ſans inquietude le chemin de Sainte Marie de Capouë, eſtant aſſuré que la nouvelle de la priſe de Naples n'eſtoit pas encore paſſée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraſſe, & je ne fiſſe arreſter.

Dés que je fus à un quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le Sieur de la Botellerie, dire au Sieur de Mallet de me venir trouver, & que j'avois quelque choſe de preſſant à luy communiquer. Il ne put pas m'obeïr ſi-toſt, à cauſe d'une eſcarmouche fort chaude, qui avoit eſté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le Sieur de Liſola Napolitain, qui avoit deſerté de la cavalerie du Royaume qui ſert à Milan, pour me venir trouver, s'maginant d'obtenir ſon pardon, en portant la nouvelle de ma retraitte, eſtant monté ſur un fort beau courſier bai qui eſtoit à moy, ſauta un grand foſſé ſur la gauche de noſtre chemin, & me demanda permiſſion d'aller reconnoiſtre deux vedettes des ennemis qui paroiſſoient ſur une hauteur; ce que je luy accordai, puiſqu'auſſy bien il auroit eſté inutile de luy defendre. Il fut cauſe, par l'ávis qu'il alla donner, que l'on deſtacha de la cavalerie pour me ſuivre; que l'on en-

voya l'ordre à tous les villages de la campagne ſur mon paſſage, de prendre les armes contre moy; & que le Prince de Fourine fut commandé avec ſa Compagnie d'arquebuſiers à cheval, de s'aller ſaiſir du paſſage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secretaire, entra dans Sainte Marie de Capouë ſi effrayé, & tellement hors de luy, qu'il fit bien-toſt reconnoiſtre qu'il y avoit de meſchantes nouvelles.

Le Sieur de Mallet m'eſtant venu trouver, & m'ayant dít que nos troupes eſtant aux mains avec les ennemis, il ſeroit fort difficile de les retirer ſans les engager à me ſuivre, & qu'il valoit mieux, durant qu'ils eſtoient occupez, eſſayer de gagner le paſſage de la Barque du Vulturne, avant que l'on euſt envoyé s'en ſaiſir, Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies eſtoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval pour me ſuivre, & le Sieur de Mallet ſe mettant à noſtre teſte, pour nous ſervir de guide, nous fit prendre le chemin de la riviere. Et comme nous fuſmes arrivez proche du chaſteau de Caſerte, je vis ſortir d'un bois, ſur noſtre gauche, un eſcadron de cavalerie. Je fis eſcadronner à meſme temps ce que j'avois de gens auprés de moy, qui ne pouvoient plus eſtre que quarante-cinq ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné; & trouvant que le courſier gris que je montois eſtoit un peu haraſſé,
&

& n'estoit pas trop viste, je le donnai au Baron de Rouvrou, & pris une haquenée porcelaine, sur laquelle il estoit, fort bonne & d'une extraordinaire vistesse, & m'en allai reconnoistre l'escadron qui venoit à nous. Comme j'en ẽstois à trente pas, l'Officier destacha le chapeau à la main pour venir à moy, me disant que c'estoit la Compagnie de Cicio Ferlingere, General de nostre cavalerie, dont il estoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, suivant mes ordres, & qu'il venoit savoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il eust à me suivre. & faire l'arrieregarde. Cette Compagnie estoit desja revoltée; l'Officier ne s'estoit ávancé vers moy, que pour m'empescher d'approcher de sa troupe, de peur que je ne reconnusse un Aide de Camp des ennemis nommé Batimielle, qui estoit à la teste, & qui me voyant, s'estoit retiré dans le premier rang.

Aussy-tost que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait une demie lieuë de chemin, descendant une montagne assez rude, proche d'un village nommé Mouronne, j'entendis crier derriere moy, tuë, tuë; & tournant la teste, je vis que la Compagnie qui me faisoit l'arriere-garde, me chargeoit l'espée & le pistolet à la main, & apperçus sur le haut de la montagne trois escadrons de cavelerie. Je criai à mes gens, de passer à toute bride le defilé de cette descente, & de gagner une prairie que je voyois au pied, où jettant

le

le manteau, dans lequel j'estois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me suivoient en desordre, je les renversai, & durant qu'ils se rallioient, ayant reconnu à quelque mil pas de-là un grand fossé, nous allames le passer à toute bride, & nous nous remîmes en corps de l'autre costé, & chargeasmes les ennemis quand ils voulurent passer le fossé devant nous. Et les ayant rompus, nous fismes la mesme chose que nous avions desja fait; & cette campagne estant coupée de fossez & de ravins, nous tournions à tous les defilez, & ayant mis les ennemis en desordre, nous nous en allions regagner un autre, & fismes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraitte. Au bout desquels, trouvant un rideau à monter, garni de quelques broussailles, où il faloit defiler un à un, & ayant sur nostre gauche une haye garnie d'environ trente mousquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à essuyer leur salve; baissant le bouton des resnes de mon cheval, & prenant mes deux pistolets dans mes deux mains, je poussai droit à eux, pour les obliger à faire leur descharge avec plus de precipitation. Cela me reüssit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups passerent pardessus moy, sans me blesser, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & un cheval de blessé. Nous fismes bien aprés une demie lieuë, durant laquelle les ennemis nous

 pres-

pressant trois ou quatre fois, nous nous desfimes de la mesme maniere, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocsin sonnoit sur nous de tous costez dans les villages, & tous les paysans venans occuper les passages, nous n'approchions d'aucune haye, ny d'aucun buïsson, que l'on ne tirast sur nous. Il y avoit un petit fossé à passer sur le bord d'un pré, garni d'une haye, & bordé de paysans : ce qui n'estoit pas peu incommode, c'estoient des gens, qui estant sous la contribution du Sieur de Mallet, le reconnurent, l'appellerent par son nom, le prierent de leur venir parler, & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dít de passer chemin, & d'avancer tousjours, durant qu'il les amuseroit, & que la jument grise qu'il montoit estant fort bonne & fort viste, il nous auroit bien-tost rejoint. La cavalerie qui nous suivoit, ayant abordé ces paysans, leur dit, que nous estions des traistres de François, qui nous retirions, aprés avoir saccagé le pays ; qu'il ne faloit point nous donner de quartier ; & leur commandant de faire leur descharge sur le Sieur de Mallet. qui s'en revenoit à nous à toute bride, sa jument en eut la cuisse cassée, & luy tomba dessous, sans se pouvoir relever. Au bruit de ce feu je m'escriay qu'il y auroit de la lascheté de laisser perir un si galand homme, qui s'estoit sacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournassent avec moy, pour l'aller degager ; ce que

je

je fis moy ſixieſme : & eſtant à vingt pas de luy, le Chevalier de la Viſſeclette me dit, le voyant eſtendu par terre ſans remuer, qu'il eſtoit mort, & par conſequent inutile de nous hazarder, & que cela nous faiſoit perdre bien du temps. Ces payſans ayant eû celuy de recharger, & tirant ſur nous, bleſſerent quelques-uns de nos chevaux ; le mien entre autres le fut d'un coup qui entroit au deſſous du mouvement de l'eſpaule, & luy reſſortoit au poitrail ; je ne ſaurois dire, ſi ce fut d'un coup de carabine du Viſconti, Lieutenant de cuiraſſe de Dom Diego de Cordoüa, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'une arquebuſade de ces payſans.

Je me ſens obligé de faire ſavoir icy la propoſition qui me fut faite par le Marquis de Chaban, & le Chevalier de la Viſſeclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des defilez qui ſe rencontroient, où l'on ne pouvoit paſſer qu'une perſonne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer : quelque preſſe qu'ils m'en puſſent faire, je n'y voulus jamais conſentir, & leur dis, que je n'eſtimois pas aſſez ma vie, pour la vouloir conſerver aux dépens de celles de deux hommes auſſy braves, & auſſy genereux qu'ils eſtoient, & que je voulois ou mourir avec eux, ou qu'ils ſe ſauvaſſent avec moy.

Cependant, le pays eſtant fort coupé de foſſez & de hayes, bordées de mouſquetai-

res, il nous falut passer par les armes d'une descharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins cassez, ce qui le força de l'abandonner, & de se jetter dans une haye, où il se couvrit de feüilles, & s'enterra pour se garentir de la fureur des païssans. Le Sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derriere de la selle, qui luy fit un tel effort dans les reins, & une si grande contusion, qu'il crut long temps avoir esté blessé. Le cheval du Sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans un fossé, & ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, avec une si grande frayeur, que l'esprit luy en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en est mort fou. Il me crioit que les ennemis le suivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un, pour luy donner son cheval. Je luy respondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, estoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au Sieur de Bar, qui estoit monté sur un grand coursier bai brun, de la race des Stilianes. Un cheval tygre du Sieur de la Chaise estant blessé, tomba du coup, mais il le fit relever, luy donnant de l'espée dans la fesse, & sautant dessus, il se mit en estat de me suivre. Alors le Sieur des Marests, Chanoine de Saint Jean de Liege, mon Aumosnier, s'approcha de moy, pour me demander si je voudrois me confesser. Je luy respondis qu'il n'estoit pas encore

temps, & que j'avois bien d'autres choses à faire. Un cheval d'Espagne noir qu'avoit le Chevalier des Essarts, estoit deferré des quatre pieds, pour l'avoir tousjours poussé devant, à ce qu'il nous dít, pour aller reconnoistre les passages. Nous commencions à trouver le marais, & n'avions plus qu'un quart de lieuë à faire pour gagner la riviere, & nous mettre en seureté. Et toute nostre troupe, par les morts, & ceux qui s'en estoient fuis, n'estoit plus que de vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut blessé d'une mousquetade dans le corps, qui luy entroit par le costé, au defaut de l'espaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoit plus se soustenir, se traisnant seulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis. Vous voyez, Messieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux sont ou estropiez ou rendus, mettons nous en escadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons ; nous sommes suivis par cinq ou six cens chevaux, tous les chemins sont bordez d'infanterie, & tous les passages nous sont coupez : & me tournant au Sieur de la Chaise, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous sommes forcez de le prendre, sinon faites leur connoistre qu'ils ne nous tuëront pas à si bon marché

qu'ils s'imaginent. Dés qu'il leur eut parlé, ils nous crierent, Toute sorte de courtoisie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un Officier, ne voulant point me rendre à d'autre. Le Visconti, Lieutenant de cuirasse, s'avançant pour me parler, un paysan me vint tirer de dix pas un coup de mousquet, en me disant Point de quartier. Je voulus pousser, pour luy donner de l'espée : mais mon cheval affoibli, comme il estoit, s'embourba, & eut bien de la peine à se retirer ; Il se jetta dans un bois, & le Visconti luy tira son coup de carabine, dont il le manqua. Estant retourné à moy, nous parlions ensemble, quand deux hommes arriverent, l'un monté sur un cheval gris avec un juste-au-corps de velours noir, & l'autre vestu de deüil sur un cheval bai, le gris estoit de la teste plus avancé que l'autre. Le Visconti me dít, que le premier estoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, cousin du feu Marquis de Saint Juliane, tué à l'escarmouche d'Averse, & qu'ils estoient tous deux Capitaines, & qu'ainsy il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon espée, mais ils me respondirent, qu'ils avoient trop de respect pour moy, pour me vouloir desarmer, & qu'ils me donneroient les leurs, si la mienne estoit ou rompuë ou perduë. Je leur offris mes pistolets, qu'ils refuserent, me disant qu'ils s'en saisiroient quand je descendrois de cheval. Mais me demandant chacun une marque,

que, comme je m'estois rendu à eux, je leur detachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un un verd, & à l'autre un isabelle. Je les priai d'empescher que ceux qui estoient avec moy ne fussent ny maltraittez ny depoüillez, ce qui fut executé ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs espées, & ne les ayant point foüillez, l'on ne leur eust pas osté leur argent, s'ils ne se fussent pressez eux-mesmes de le donner. Le Chevalier des Essars avoit une croix de diamans qui valoit bien mil escus; il la jetta dans la campagne, dont il eut aprés bien du deplaisir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Gouland, Colonel de cavalerie, Bourguignoné, arriva aussy-tost, avec Dom Prospero Tuttavilla, qui commandoit le parti, & Dom Giuseppe Caëtano, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner un autre cheval, le mien ne se pouvant quasi plus soustenir. Je les en remerciai, leur disant qu'il m'avoit si bien servi, que je serois bien aise de n'en point descendre, & qu'il me mourust entre les jambes, & que pour aller en prison, je n'en avois point tant de haste, qu'il ne valut autant s'y traisner à trois jambes, que sur un cheval qui marchast mieux, puisqu'aussy-bien, quelque presse qu'ils eussent, j'estois asseuré qu'ils m'attendroient, n'estant pas à ce que je croyois resolus de me

laisser derriere, & de s'en aller sans moy. Ils ne se pureut empescher de rire de ma respon-se. Le Chevalier de la Vissecletre; monte sur un coursier fort vigoureux qu'il m'avoit vou-lu donner, & que j'avois refusé, pour estre retif, & ne vouloir point abandonner la com-pagnie, me vint aborder au milieu de tous ces Messieurs, & me dít, que tant qu'il avoit cru ma vie en peril, il n'avoit pas voulu m'a-bandonner, & estoit tousjours demeuré pour mourir avec moy; mais que la voyant en seureté, & se croyant plus utile à mon servi-ce, estant en liberté, qu'en prison, il alloit essayer de se sauver; donna des esperons à son cheval, qui contre sa coustume, partit de la main d'une vistesse incroyable; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le sui-vissent, il s'en alla devant eux, & mit pied à terre dans un bois, à une lieuë de-là, il se coupa les cheveux, & ayant trouvé un Con-vent de Cordeliers, il en prit un habit, que l'on luy donna charitablement, & fut assez heureux pour se retirer à Rome dans cét équi-page. Trois personnes qui tenterent la mes-me chose, furent assommées par les païsans. Et je fus conduit à Capouë avec le Sieur Mar-filli, Gentilhomme Bolonnois, & Joseppe Scopa, Italien, ce Prestre, qui avoit fait prendre le Duc de Tursi, & dix-sept François, à savoir, les Sieurs Chevalier des Essars, Ba-ron de Causans, Marquis de Chabans, de Canherou, de la Chaise, d'Heureux, de la

Bo-

Botelerie, de Souïllac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Miniere, Compagnon, mon Maiſtre d'hoſtel, Deſmareſts, mon Aumonier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A une lieuë de là, ces Meſſieurs me demanderent ſi je voulois boire & manger un morceau de pain, & un peu de fruit ; ce que j'acceptai volontiers, mourant de ſoif. Joſeppe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, debaucha pour cent ſequins qu'il avoit ſur luy, un Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à ſe retirer, fut ravi de cette heureuſe rencontre, & l'emmena fidelement à Rome. Nous entendiſmes du bruit dans une eſtable à pourceaux, dont je vis ſortir, quand la porte en fut ouverte, avec une joye extreme, le Sieur de Mallet, que j'avois regreté ſenſiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu ſauver & la liberté & la vie. Je l'embraſſai pluſieurs fois tendrement, & ces Meſſieurs qui me conduiſoient en firent de meſme, ayant lié une amitié eſtroite avec luy, dans quelque conference qu'ils avoient euë enſemble. Je luy demandai des nouvelles de ſon avanture. Et il me conta, qu'eſtant demeuré pris ſous ſa jument, qui avoit eſté tuée ſous luy, pour eviter la fureur des païſans, il avoit fait le mort, juſques à tant qu'ayant vû paſſer un Officier de Cavalerie de ſa connoiſſance, il s'eſtoit rendu à luy, qui l'avoit fait conduire

dans le lieu oû nous l'avions trouvé. Nous achevasmes nostre chemin dans une conversation assez galante, & assez gaye. Dom Joseppe Caëtano s'en allant devant l'espée nuë, & faisant crier à tous les paysans, Vive Espagne ; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teste à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré une somme considerable. Ce qui me faisoit trouver ma mauvaise fortune assez douce, d'estre tombé entre les mains de si honnestes gens.

La nuit estoit venuë, quand j'arrivai à mil pas de Capouë. Je trouvai Dom Loüis Poderico avec des flambeaux, & un carosse s'estant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy ; & comme je descendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'estrier, quand il prit un grand tremblement au mien qui tomba mort à la portiere du carosse. Il se fit beaucoup d'embrassades de part & d'autre, aprés quoy nous remontasmes dedans : & je fus reçû dans Capouë, non pas comme un prisonnier. mais avec les mesmes honneurs que si j'en eusse esté le Maistre, & que j'y eusse fait mon entrée. Monsieur de Poderique me conduisit dans son logis, où je trouvai à la porte une Compagnie d'infanterie Espagnole, il m'en presenta le Capitaine, & ensuite toute la Noblesse, & tous les Officiers de ses troupes : & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit de-

meu-

meurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner ; me demanda ſi je voulois ſouper en particulier, ou en public : & l'ayant laiſſé à ſon choix, il me dit, que ſi je l'agreois, les principaux de la Nobleſſe ſeroient ravis de m'y tenir compagnie. Enſuite il me dít, qu'il croyoit que je ſerois bien aiſe de demeurer un peu en repos, & me delaſſer, & que ſi je voulois eſcrire quelques lettres pour mes affaires, il les envoiroit la nuit meſme, par un courier exprés au lieu où je voudrois ; & s'eſtant retiré, ne laiſſant avec moy que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au ſortir de ma chambre, faire publier un ban, que l'on amenaſt à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, ſans les maltraitter ny depouïller, à peine de la vie : il fit prendre la liſte de tous les priſonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Nobleſſe, & tous les autres par billet, leur donnant une ſentinelle à chacun, pour les ſuivre, & commandant qu'ils puſſent aller librement chez eux, & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit. Et chacun s'attachant à bien traitter ſon hoſte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez & de careſſes. Dés que je me vis un peu en liberté, mon premier ſoin fut de bruſler une lettre, que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit couſté la vie à pluſieurs per-

sonnes de qualité, si elle eust esté veuë, & que je n'avois osé deschirer, de peur que l'on n'en pust ramaser les pieces. Ensuite j'allai escrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner ávis de ma disgrace, & quelques lettres en France du stile du Roy François Premier, aprés sa prison de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie & la reputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Essars à Dom Loüis Poderico, avec mon cachet, pour les faire férmer aprés qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire, & les cachetant devant luy, il les fit partir aussy-tost, par un courier qu'il depescha exprés à Rome. Nous nous servismes du papier qui nous restoit, à faire des chansons sur nostre avanture, & sur ceux qui avoient fait paroistre le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuvent tesmoigner que ny dans ma retraitte, ny dans ma prise, ny dans tout le temps que j'ay esté à Naples, l'on n'a jamais remarqué sur mon visage ny changement ny alteration, & que les differens accidens de ma bonne ou mauvaise fortune, ne m'ont donné ny inquietude ny embarras, ayant agi tousjous avec autant de sang froid, que si je n'y eusse eû nul interest. Ce que l'on doit plustost attribuer à une insensibilité naturelle, que j'ay aux choses, qu'à une fermeté d'ame, qui m'eust fait resoudre à toutes sortes d'evenemens.

En-

Ensuite Dom Loüis Poderico m'envoya demander, s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre visite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer, suivi de force gens de qualité. Il me tesmoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de me rendre ses devoirs dans une si fascheuse conjoncture, & qu'il ressentoit mon malheur autant que je le pouvois faire. Je luy respondis, qu'un homme qui portoit une espée à son costé, estant sujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laisser surprendre. Que les bons & mauvais succés dependant plus de la fortune que du merite, une personne de cœur & de naissance se devoit tousjours mettre au dessus d'elle, & voir d'un œil indifferent tous ses caprices. Que je n'avois de regret de ma prison que celuy de n'estre plus en estat de pouvoir estre utile aux interests de la Noblesse de Naples, que je considerois beaucoup plus que les miens propres, & que la seule consolation que je recevois dans mon malheur, estoit les bons traittemens qu'il me faisoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux personnes, pour qui j'avois beaucoup d'estime, & que je souhaitois passionnement de servir. Quelques-uns de ces Messieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fusse fort à plaindre, ils l'estoient encore plus que moy, puisque la perte de ma liberté les remettoit à la chaisne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus

pesans

pesans que ceux qu'ils avoient portez jusques icy. Dom Loüis Poderico, interrompant ce discours, me dít: Que n'ayant point eû d'ordre de Naples de m'arrester, ny mesme appris ce qui y estoit survenu, quand j'estois arrivé à Sainte Marie de Capouë, si je luy eusse envoyé un trompette, pour luy demander passage pour me retirer, non seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu avec toute la Noblesse, m'accompagner jusques aux confins de l'Estat Ecclesiastique, d'où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, aprés m'avoir donné sa parole, qu'il y eust eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint ávertir qu'on avoit servi, & nous allasmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gayement; l'on y fronda un peu le Peuple de Naples. Je l'excusai neantmoins de sa legereté naturelle, & declarant la verité de mes sentimens, je tesmoignai hautement, que quoy que j'eusse beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit tousjours esté de remettre les choses dans l'ordre, & le rassujettir à l'autorité de la Noblesse, comme il avoit esté autrefois, & connoissois qu'il estoit juste & raisonnable; que le malheur où j'estois, ne m'estoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers declarez pour moy. Que j'avois tant d'estime pour ceux de ce Royaume, que j'estois assuré, que si j'eusse pû me voir un jour à leur teste, la puissance d'Espa-

ne

ne ne m'auroit plus esté redoutable; & que je n'aurois pas craint mesme celle de toute l'Europe jointe ensemble. Tous ces Messieurs se sentans fort obligez de l'estime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remercierent, aussy-bien que du soin que j'avois pris de conserver leurs biens & leurs maisons du pillage, & des saccagemens, comme leurs personnes, & celles de leurs proches, de l'insolence des Peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et ensuite prenant des verres, ma santé fut beuë solemnellement, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table assez long-temps avec beaucoup de rejouïssance, de liberté, & de tesmoignage d'amitié & d'estime reciproque. Quelques-uns me disans, que puisque j'avois conservé la vie & la reputation, je devois esperer avec le temps, que la Fortune, qui n'estoit ferme que dans son inconstance, m'accorderoit ses faveurs apres m'avoir fait sentir sa disgrace. Je respondis, que ce monde icy n'estant qu'une comedie, le premier acte de la mienne s'estoit achevé par des coups de baston, comme fait d'ordinaire celuy des comedies Italiennes. Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir assez, pour remonter de nouveau sur le theatre, avec un different succes, pretendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dans l'Europe, & d'y acquerir quelque estime, & peut-estre de l'avantage. Tous

ces

ces discours, qui furent tenus sans se trop precautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquant, suivant leurs humeurs defiantes, redoublerent le soupçon qu'ils avoient eû, que j'avois de grandes mesures prises avec la Noblesse, & le porterent mesme si loin, qu'ils crurent qu'elle s'estoit assemblée deux fois, pour deliberer, si l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n'estoit pas de leur interest, l'armée navale de France arrivant, de se declarer, & me laisser monter à cheval, pour me mettre à leur teste. Ils me l'ont dít souvent pendant ma prison, & à Gayette & en Espagne; & j'ay vainement fait mes efforts, pour les detromper d'une imagination aussy ridicule, que peu vraisemblable.

Aprés avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous rentrâmes dans une nouvelle conversation, & je dis en raillant à Dom Louïs Poderico, que j'avois à luy faire bien des excuses, d'avoir tardé si long-temps à luy rendre une depeche, dont j'estois chargé pour luy, & d'avoir eû mesme l'effronterie de l'ouvrir; ce qui estoit pardonnable à une personne naturellement aussy curieuse que je l'estois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy ecrivoit Pepe Palombe, & que j'avois prises à son courier par les chemins. Il les lut tout haut, & se mettant à soûrire, me dit, qu'il n'auroit pas crû, que je dusse estre
le

le porteur d'une ſemblable nouvelle. Il m'apprit, que celle de ma retraitte luy avoit eſté donnée par un nommé Liſola, qui crut par-là aſſurer ſa vie qu'il meritoit doublement de perdre, pour n'avoir ſû eſtre fidele à aucun parti. Qu'il eſtoit Officier dans ſes troupes à Milan. Qu'il avoit deſerté, ſur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'huy il m'avoit trahi pour rentrer dans le parti d'Eſpagne. Mais comme on ſe ſervoit des trahiſons, ſans aimer les traiſtres, il avoit reçu l'ávis qu'il luy eſtoit venu donner ; ce qui n'empecheroit pas neantmoins qu'il ne le fiſt pendre, & que par-là nous en ſeroiens tous deux vengés, luy comme d'un deſerteur, & moy comme d'un traiſtre. Cette ſentence fut approuvée generalement de tout le monde, & il n'y eut perſonne dans la compagnie qui n'en demanda l'execution, au lieu d'interceder pour ſa grace.

Il nous arriva enſuite une choſe aſſez ridicule. Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n'eſtant pas ſi touché de la perte de ſa liberté, que de celle de ſon argent, en eſtant quaſi troublé, me pria, en preſence de ces Meſſieurs, de vouloir écrire à Dom Iüan d'Autriche pour luy faire rendre vingt mil ſequins qui luy avoient eſté pris. Je luy repondis, en riant, qu'il faloit auparavant que d'hazarder mon credit, que je l'eprouvaſſe en quelque choſe de

moindre importance ; parce qu'estant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'exposer à la honte d'un refus. Mais que pour luy dire la verité, je croyois que la peur qu'il avoit euë luy avoit troublé le jugement, puisqu'il ne se souvenoit pas, qu'il y avoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette somme, qui l'auroit garenti, aussy-bien que moy, de l'estat où nous estions presentement, il m'avoit repondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas osé me mentir, j'estois persuadé que ce qu'il m'en disoit à present, n'estoit qu'une resverie. Il fit tous ses efforts pour me persuader le contraire, mais je m'opiniastrai à luy jurer, que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il eust esté capable de me dire une chose pour une autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ses meubles, & ses tapisseries, puisque je voulois douter qu'il eust de l'argent; Je luy representai que mon credit ne pouvoit pas aller jusques-là, puisque les meubles & les tapisseries, venans à estre reconnus par les proprietaires, l'on ne voudroit pas à ma consideration, leur faire l'injustice de ne leur pas rendre. Il se retira en grondant, & fort chagrin; & toutes choses paroissant disposées à nous faire rire, quoy que vray-semblablement je n'en dusse pas avoir trop de sujet, nous fusmes tous surpris de voir sortir d'une garderobe, le Sieur de Miniere, tout nud, ayant

ayant les cheveux nouëz sur la teste, en aigrette, avec un ruban couleur de feu, & ses bottes sur l'épaule, en forme de besace, qui s'en vint se jetter à genoux devant moy; la peur qu'il avoit euë l'apresdinée, comme j'ay desja dít, luy ayant fait tourner l'esprit. Je luy demandai, tout estonné, ce qu'il me vouloit en cet équipage. Il me respondit, que voulant estre mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le serment de cette charge, de la maniere que les Romains le faisoient aux anciens Empereurs. Cette ávanture, quoy que divertissante, ne laissa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'apprehension de la mort sur un esprit foible. Je recommandai en mesme temps que l'on en prist soin, & que l'on le menast coucher. Fàbrani, que le deplaisir de sa perte n'empescha pas de s'assoupir, se voulant appuyer contre une petite table, qui estoit au milieu de la chambre, comme il estoit ordinairement endormi le soir, il se laissa tomber dessus si rudement qu'il la rompit, & comme il estoit gros & pesant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la teste à tout le monde, ne sachant d'où il pouvoit venir. Et comme nous nous en fusmes apperçus, il n'y eut personne qui ne fist de grands éclats de rire, qui durerent assez long-temps. Dom Loüis Poderico me dít qu'estant tard, il craignoit qu'il ne luy en pust arriver autant, ou à quelqu'un de ces Messieurs.

&

& qu'ainſy il valoit mieux me donner le bon ſoir,que d'apprefter à la compagnie une nouvelle matiere de rire: aprés quoy il ſe retira ; & tous nos priſonniers s'en allerent chez eux, ne demeurant de mes gens,que ceux qui coucherent dans ma garderobe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Eſpagnol qui eſtoit de garde, demanda à me venir donner le bon ſoir, pour eſtre aſſuré qu'il me laiſſoit dans la chambre, dont il ferma en ſortant la porte à la clef: & ayant beaucoup fatigué la journée,& nullement dormi la nuit precedente, je me recompenſai en celle-cy, & ne me reveillai que le lendemain ſur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon lit, aprés quoy il reſortit, pour me laiſſer en repos toute la journée. Dom Louïs de Poderico envoya ſavoir des nouvelles de ma ſanté, & s'il ne m'incommoderoit pas,dés que je ſerois habillé,de me venir viſiter;& comme il ſavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter, & une caſaque, dautant qu'il faiſoit encore froid, n'ayant ſur le corps qu'un colet de buffle, avec lequel j'avois eſté pris. Il arriva auſſytoſt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Sevére,ſon neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiuſane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juſeppe Gayëtano, de Dom Ceſar de Capua, & de pluſieurs autres

tres Cavaliers. Il me demanda ſi je voudrois aller à la Meſſe, où ils m'accompagnerent tous, faiſant demeurer au logis la garde Eſpagnole, diſant qu'où eſtoient tous ces Meſſieurs, ils n'en avoient pas de beſoin. Tous les priſonniers François ſe rendirent auprés de moy. Nous fuſmes en une Egliſe voiſine, où je reçus tous les honneurs & toutes les civilitez, que l'on m'auroit pû rendre, ſi j'euſſe eſté en pleine liberté ; & tout ce cortege avoit bien plus l'air de gens qui me faiſoient leur cour, que de perſonnes qui veilloient à ma ſeureté, & qui ſongeoient à me garder.

Au ſortir de la Meſſe, je fis un tour de promenade, aprés quoy je fus reconduit chez moy. Et Monſieur de Poderico m'ayant tiré à part, me dít qu'il faloit penſer à la conſervation de ma vie, tout eſtant à craindre de l'humeur defiante & cruelle des Eſpagnols. Que la Nobleſſe m'eſtoit trop obligée, & avoit trop d'eſtime & d'amitié pour moy, pour ſouffrir que je couruſſe quelque fortune, & qu'ils periroient tous aſſurement, pluſtoſt que de me voir en danger. Mais qu'il faloit que je m'aidaſſe, & que je cherchaſſe le moyen de gagner du temps, qui eſtoit le plus grand remede, que l'on pût apporter à des maux de cette nature. Que je devois teſmoigner un extreme meſcontentement de m'eſtre vû abandonné de la France, & ne reſpirer autre choſe que le deſſein de m'en venger. Qu'il faloit faire voir, que je voulois m'engager

ger dans le parti d'Espagne, & sur tout leur persuader, que j'avois des pretentions sur le Duché de Modéne, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'investiture de l'Empereur. Que la haine estant plus grande encore, & l'envie de se venger de ce Duc, que de moy, ils escouteroient les propositions que je ferois, par la grandeur desquelles je devois éblouïr Dom Jüan, jeune Prince ambitieux, & le Viceroy, ami naturellement des negociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue. Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la premiere chaleur de leurs ressentimens, & l'exemple du Mareschal de Strossi dans les Terceres.

Son ávis me parut fort bon, & je le priai d'escrire à Naples, que l'on m'envoyast quelqu'un pour m'escouter, ayant des choses à dire d'une extraordinaire importance. Il y depescha aussy-tost, & nous eûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit choisi l'Evesque d'Averse, homme d'esprit & de capacité, frere du Prieur de la Rochelle, de la Maison des Carafes, pour venir conferer avec moy. Je disnai tout seul ce matin-là, me faisant des excuses, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cause de la quantité d'affaires, dont il estoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Aprés m'estre reposé

posé quelque temps, au sortir de table, toute la Noblesse s'en revint me faire sa cour, & entrant avec moy en une conversation des choses passées, & de leurs interests & des miens: elle s'eschauffa de façon, que je commençois à entrer dans une negociation fort pressante, & dont j'aurois assurement tiré de grands ávantages, quand un Espagnol entra, que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte; un de ces Messieurs me poussant du pied, je changeai tout d'un coup de discours; ce qui ne put estre si adroitement, qu'il n'en eust du soupçon: & sortant à l'heure mesme, il s'en alla escrire au Comte d'Ognate, qu'aprés avoir si long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur debaucher la Noblesse, & qu'il estoit à craindre, si l'on n'y apportoit un prompt remede, que je n'en pusse venir à bout.

Sur le soir Monsieur le Prince d'Aveline me vint voir, & me remercier du soin que j'avois pris de faire remasser tout le pillage de son chasteau, & du chastiment de Paul de Naples, qui estant nai son sujet, luy avoit fait toutes les insolences imaginables, & perdu le respect en toutes sortes de maniere. Je luy respondis, que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres services plus considerables; mais qu'en l'estat où j'estois, tout ce qui m'estoit permis de faire pour ses interests, estoit, de l'ávertir d'aller promptement à Naples, pour sauver ses meubles, qu'ayant fait ramas-

ramasser avec soin, & porter dans le garde-meuble de mon Palais, les Espagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moy, & que j'avois bien de la douleur, qu'en pensant conserver tout ce qui luy appartenoit, je l'eusse fait saccager plus aisement. Il m'en tesmoigna sa reconnoissance, & se servant de mon ávis, partit aussy-tost pour aller donner ordre à ses affaires.

Ensuite le Prince de la Rocque Romane me vint voir, dont la conversation me fut fort ennuyeuse. Car comme il est fort grand parleur, elle ne se passa qu'en des protestations de sa fidelité pour l'Espagne, & au recit des services qu'il luy avoit rendus, & de la joye qu'il avoit de voir que le Ciel s'estoit declaré pour elle. Et aprés m'avoir fait un assez leger compliment sur mon malheur, il se retira.

Cependant les Espagnols s'assemblerent, pour deliberer quelle resolution ils devoient prendre sur mon sujet. Les ávis furent differens. Tous ceux du Collateral opinoient à ma mort, alleguant pour raison, que je m'estois acquis un si grand credit, & une estime si generale, aussy-bien parmi la Noblesse que parmi le Peuple, qu'il y avoit tousjours à craindre, tant que je vivrois, que le Royaume ne fust jamais en paix, & les affaires ne s'y brouïllassent de nouveau, si par hazard je venois à recouvrer la liberté. Que les mescontens en conserveroieut tousjours dans

leur

leur cœur une espérance secrete, qui feroit germer dans les esprits une semence de revolte, qui viendroit à produire quelque effet à la premiere occasion. Que connoissant la clemence naturelle de leur Roy, c'estoit le servir utilement, que de luy oster le moyen de l'exercer en un sujet si dangereux, & d'une si perilleuse consequence. Que l'on le delivreroit par-là des importunitez de tous les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats, à qui j'estois lié de sang, d'alliance & d'amitié, qui intercederoient pour ma vie, & pour ma liberté. Que j'avois esté si prés du trône, que mon ambition ne se pourroit plus laisser flater par aucun establissement qui fust au dessous. Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la memoire ; que tant que je vivrois, je penserois continuellement à la possession d'une Couronne, que je croirois n'avoir perduë, que par un pur effet de malheur, & de hazard, & que j'avois quasi considerée comme à moy. Qu'il faloit en user de mesme, qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Tercerés à l'esgard du Mareschal de Stroffy. Que l'on ne devoit pas differer cette execution, de peur que la France ne la leur rendist impossible, en avoüant mes actions, & me reclamant, comme une personne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ses pouvoirs, & par ses ordres. Que l'on devoit pas balancer à suivre l'exemple de Charles d'Anjou,

pour Conradin, par le conseil mesme du Pape Clement Quatriesme. Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procedé, au moins la sureté s'y trouveroit toute entiere. Et que quand il s'agissoit d'affermir un Royaume, les plus violentes resolutions estoient tousjours les meilleures. Qu'outre cela ma mort serviroit d'un grand exemple, pour intimider & empescher les personnes ambitieuses de venir prendre part & s'interesser dans les soullevemens des Provinces, à quoy la Monarchie d'Espagne pouvoit estre plus sujette qu'une autre, pour avoir tant de Nations differentes à gouverner, & ses Estats si estendus & si esloignez les uns des autres. Le zele de la Patrie ne les attachoit pas tant à suivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moy, pour la conservation de leurs charges & de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correspondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas tousjoûrs demeurer secretes, & qu'ils pretendoient par ma mort tenir fort cachées, se voulant oster de devant les yeux un tesmoin irreprochable de leur perfidie, & de leur infidelité.

D'autre costé le Duc de Tursi, qui m'avoit obligation de la vie, croyoit estre engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me sauvant, & alleguoit pour cela toutes les raisons, que la Politique & la bien-seance pouvoient suggerer. Elles estoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui estant mon

parent,

parent, descendant par le Duc de Gandie, du Pape Alexandre, & moy par Lucrece de Borgia sa fille, mariée dans la Maison de Ferrare, qui estoit ma bisayeule, il se croyoit par-là estre engagé de reputation à me conserver. Aussy n'oublia-t-il aucune chose pour en venir à bout, prenant mes interests avec toute la chaleur possible, suivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit, & douce & bienfaisante. Ces personnes estoient d'un poids extraordinaire, & d'un autre credit, que celles du Collateral, pour estre tous deux du Conseil d'Estat d'Espagne, & les Ministres qui avoient esté choisis du Roy Catholique, pour assister à la jeunesse de Dom Jüan d'Autriche, par les ávis desquels il avoit ordre de se gouverner, & de ne rien faire sans leur participation, & leur conseil. Ils ájoustoient de plus, que si l'on avoit à suivre des exemples, il faloit s'attacher aux plus honnestes, & mieux reçus generalement de tout le monde. Que le Marquis de Sainte Croix avoit esté fort blâmé, & que sa precipitation & son emportement auroit pû couster cher à l'Espagne, sans les embarras qui survinrent fort à propos en France, pour la garantir de ses ressentimens. Que la cruauté de Charles d'Anjou avoit esté fort condamnée, & terni toute cette grande reputation qu'il avoit establie par sa valeur ; & qu'il s'en estoit repenti tout à loisir, par la sanglante guerre, que son action luy avoit attirée, à laquelle il fut sur le point

 de

de ſuccomber ; qu'il en perdit enſuite la Sicile, & que ſon fils avoit failli, s'il ne ſe fuſt ſauvé miraculeuſement, à payer de ſa teſte celle de Conradin. Que l'autorité du conſeil du Pape Clement ne ſe devoit pas alleguer pour excuſe, eſtant ennemi declaré de Conradin, dont il apprehendoit & les reſſentimens & la puiſſance, & que ne luy ayant ſervécu que peu de jours, il ſembloit que le Ciel euſt voulu le punir d'un conſeil ſi violent & ſi intereſſé. Que l'Hiſtoire d'Angleterre offroit un autre exemple en la perſonne du Roy Edoüard Troiſieſme, qui par ſa clemence s'eſtoit acquis une reputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Perſi s'eſtant revolté contre luy, Archambaud de Douglas, de ſon chef, ſans eſtre autoriſé du Roy d'Eſcoſſe ſon Souverain, entra dans ſon Royaume, les armes à la main, en faveur de ſon ami revolté, luy donna une camiſade, où il fut contraint de ſe ſauver nuds pieds, & l'ayant renverſé de ſon cheval d'un coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui raffermit ſes Eſtats: Et aprés avoir puni ſeverement tous ſes ſujets rebelles qu'il avoit fait priſonniers, ſon Conſeil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme un particulier, qui ſans áveu d'aucune Couronne eſtoit venu fomenter une revolte dans ſon Royaume, Ce grand & ſage Edoüard reſpondit, Que n'eſtant pas nai ſon ſujet, il n'avoit pas ſur

ſur luy d'autorité legitime. Que ſa mort ſeroit une foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire qu'il s'eſtoit acquiſe. Et que jugeant par le mal qu'il luy avoit fait, les ſervices qu'il luy pourroit rendre, s'il devenoit ſon ami, il luy vouloit donner la liberté, comme il fit, luy demandant ſon amitié, l'embraſſant cherement, & loüant hautement & ſa vertu & ſon courage: action certes d'un genereux Prince, & qui le releva pardeſſus tous ceux de ſon ſiecle. Qu'ils laiſſoient à juger ſans paſſion, quel de tous ces exemples eſtoit le plus digne d'imitation, par un Roy ſi puiſſant que celuy d'Eſpagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier, que ſa generoſité luy attacheroit à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate, fin & habile, inclinoit au premier ſentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raiſons: mais il ne vouloit pas ſeul ſe charger de la choſe, qu'il euſt bien voulu voir paſſer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les negociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'eſcouter ce que j'aurois à propoſer, ce qui ne tireroit pas de longue: & qu'aprés avoir examiné, ſi les offres que je pourrois faire, ſeroient ou de moindre importance pour le ſervice de leur Monarchie, que ma mort; il en ſeroit le Maiſtre aprés, quand il luy plairoit, puiſqu'elle ne deſpendroit que de ſa volonté, & de ſon ordre: & ſe tenoit ſi glorieux d'avoir

repris Naples, qu'il ne vouloit pas hazarder legerement sa reputation, ny rien faire dont il puft eftre blâmé. Eftant la maxime ordinaire des Espagnols, que le temps & la patience ne gaftent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la precipitation.

Dom Jüan d'Autriche, jeune Prince, brave & genereux, se laissant emporter aux mouvemens de son cœur, & prenant le parti le plus beau & le plus honorable, fit un fort grand raisonnement, & fort delicat, & que l'on n'auroit pas aisement attendu d'une personne de son âge, mais qui sentoit pluftoft un homme consommé dans les affaires, & qui ne pensant qu'à la gloire, veut menager les âvantages de sa nation par des voies hautes & esclatantes. Il dít, que les actions qu'il m'avoit vû faire, m'ayant acquis son estime, il ne se pouvoit aussy defendre de me donner son inclination; qu'il auroit trop de regret de voir perir miserablement un Prince, le pouvant sauver. Qu'il le croiroit honteux, & à luy & à l'honneur du Roy son pere, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie, que de mon supplice. Qu'il devoit user de sa clemence, en une rencontre qui luy attireroit les benedictions, & l'applaudissement de toute l'Europe; qu'il n'en trouveroit jamais de sujet, qui le meritaft mieux que moy, & qu'il pouvoit, en ma personne, obliger tous les Princes à qui j'appartenois. Que c'eftoit faire tort à la Monarchie d'Espagne, que de

faire

faire voir aux yeux de tout le monde, qu'elle sacrifioit ma vie à sa seureté. Qu'elle estoit trop puissamment establie, pour pouvoir estre ébranlée par un homme seul. Que nous n'estions plus dans le temps des Romans, où un avanturier estoit capable, par sa seule valeur personnelle, de faire perdre des Royaumes. Que veritablement je serois un ennemi à redouter, si je pouvois disposer des forces de la France, mais qu'elle avoit assez fait connoistre ne vouloir pas contribuer, ny à l'eslevation, ny à l'establissement de ma fortune. Que j'avois esté abandonné dans un temps, où elle pouvoit sans peril, leur faire perdre une Couronne, & qu'il estoit aisé de voir, qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ses ennemis, que de souffrir qu'un autre profitast de leurs depoüilles. Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette si extraordinaire maxime, puisque ne pouvant faire seule des conquestes considerables & esloignées, sa nation aussy-bien n'estant pas propre à les conserver, l'Espagne ne devoit plus craindre ny les seditions, ny les revoltes de ses Estats; le temps estant tousjours en sa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à une protection, qui avoit paru si inutile, & si interessée en ce rencontre; & que pas un Prince, aprés cét exemple, n'embrasseroit le parti d'une nation, qui ne voudroit pas souffrir leur agrandissement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit

acquerir en la ſervant, aux dépens de ſes ennemis. Que jugeant de mes ſentimens par les ſiens, il me croyoit outré de n'avoir pas eſté aſſiſté dans une entrepriſe ſi glorieuſe, & ſi fort piqué, que je ne devois reſpirer que la vengeance, ny ſouhaitter la conſervation de ma vie, que pour me pouvoir ſatisfaire, & rechercher les moyens de pouſſer à bout mes reſſentimens. Qu'il eſtoit d'ávis de les menager dans leur chaleur, & d'acquerir à leur ſervice une perſonne ſi capable de leur en rendre de conſiderables. Que plus j'avois teſmoigné d'ambition, & plus l'on pouvoit prendre en moy de confiance. Et qu'eſtant trop bien informé, que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inſeparablement à l'Eſpagne, qui m'aſſiſteroit de toutes les choſes neceſſaires, pour la pouſſer à ſes deſpens. Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puiſqu'il eſt bien-ſeant à un Prince, qui a du cœur, de chercher ſon avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raiſonnablement, ny le rechercher avec plus de juſtice, que contre les ennemis de ſa nation. Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il euſt eſté à ma place, & que l'on ne doit qu'eſtimer une perſonne, qui ſe veut acquerir une Couronne, aux deſpens de la Monarchie oppoſée à celle dont il eſt nai ſujet. Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particulieres, qui

qui ſont plus glorieuſes, devoient paſſer pour plus criminelles que les generales, ſervant également, & quelquefois plus utilement, à l'ávantage de ſon parti. Et que celles qu'il m'avoit vû faire, eſtant ſi peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, eſtant juſte d'aimer les vertus dans les perſonnes meſme de ceux, qui nous font la guerre, & que nous hayſſons pour ce ſujet. Qu'il croyoit de ſes intereſts de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par ſon diſcours, la facilité & la ſeureté qu'il y avoit à m'acquerir, il deſſerviroit le Roy ſon pere, s'il n'y apportoit tous ſes ſoins. Que par ce que j'avois fait ſans ſecours, & ſans aſſiſtance, il eſtoit aiſé de juger ce que je pourrois faire dans mon pays, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'un eſprit de vengeance, dans un Royaume ſi inquiet, & tousjours preſt à remuer. Que ſon ſentiment eſtoit, non ſeulement de me ſauver la vie, mais meſme de me donner la liberté. Qu'eſtant genereux, je ſerois aſſurement toute ma vie fidele à l'Eſpagne, en recevant des graces ſi conſiderables, ſans les avoir meritées, au lieu que la France n'avoit payé mes ſervices que d'ingratitude, & d'abandonnement. Qu'il eſtoit bien plus juſte d'avoir de la haine, & de l'animoſité contre le Duc de Modéne, que contre moy, qui aprés avoir eſté ſi bien traitté du Roy ſon pere, n'ayant aucun ſujet de s'en plaindre, ny de dependance; & d'attache-

ment à aucun parti, luy avoit de gayeté de cœur declaré la guerre, attaqué l'Estat de Milan, pretendant d'accroistre les siens de son debris Mais que pour moy, c'estoit une chose bien differente, que j'estois nai François, que la guerre estoit declarée entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais estois venu seulement chercher ma fortune, en assistant des gens qui avoient desja les armes à la main, contre les ennemis declarez de ma patrie. Qu'il estoit de la Politique de se venger d'un ennemi, par un autre. Que j'estois le sujet le plus propre qu'on pust choisir contre le Duc de Modéne. Que l'Empereur avoit assez de sujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Imperial. Qu'il me faloit procurer l'investiture de ses Estats, & me donner les forces dont j'aurois besoin, pour faire un chastiment qu'il ne pourroit entreprendre, sans s'attirer l'opposition & la jalousie de toute l'Italie. Que cette Politique paroistroit nouvelle à tout le Conseil, mais qu'il en faloit changer, suivant les occurrences, & que quand celle-cy seroit examinée sans preoccupation, il croyoit qu'elle seroit approuvée de tout le monde, & que le Roy son pere ne s'y opposeroit pas. Ce discours suspendit le sentiment de toute l'assistance, mais il ne fut pas suivi, pour m'estre trop favorable. Et aussy n'osa-t-on pas s'attacher à celuy qui estoit tout-à-fait contraire. Deux Conseillers d'Estat ayant opiné pour la con-

conſervation de ma vie ; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'ávis de tous les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, & d'en attendre la reſponſe, avant que de ſe determiner à rien ſur mon ſujet.

Marco de Lozenzo cependant, pour me témoigner ſon zelé, reſolut d'hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui ſe paſſoit dans Naples ; & ayant chargé un Muſicien qu'il avoit de cette commiſſion, il eut l'adreſſe, malgré mes gardes, de me venir trouver dans ma chambre, & me dít que toute la ville n'avoit point fait de reſiſtance à l'entrée des Eſpagnols, & n'avoit ozé courir aux armes, abuſée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'eſtois d'accord avec eux. Qu'en ayant eſté detrompée par l'àvis de ma priſon, il ne ſe pouvoit imaginer, quel eſtoit le deſeſpoir & la douleur que le public en reſſentoit. Que les habitans eſtans encore les armes à la main, l'on avoit penſée de les deſarmer ; que l'on les flattoit de cent belles promeſſes, & qu'on leur faiſoit eſpérer la confirmation de leurs privileges, & l'exemption de toutes les Gabelles : Mais que refuſant tous ces ávantages, il avoit eſté reſpondu d'une commune voix, Que m'ayant des obligations ſi eſſencielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ny expoſé à un ſi grand péril de la vie, ſans en eſtre touché ſenſiblement. Qu'ainſy renonçant à toutes leurs pretentions, les peuples ſe ſoû-

mettoient ſans repugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me miſt en liberté, & qu'ils ſacrifieroient volontiers à mes intereſts leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon conſolé de ma diſgrace par cette reconnoiſſance, que la ville de Naples avoit de ma priſon, & de la fidelité que j'avois euë pour ſon ſervice. Et quoy que je cruſſe que ma vie en eſtoit en plus grand danger, je ne laiſſai pas d'eſtre flatté agreablement de ce recit, & priai cét Envoyé d'aſſurer ſon Maiſtre de ma reconnoiſſance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'eſtois affligé de mon malheur, que parce qu'il m'empeſchoit de les tirer d'oppreſſion, comme je leur avois promis, & comme je le ſouhaittois ſi ardemment.

L'apreſdiſnée, Monſieur l'Eveſque d'Averſe me vint voir, conduit par Dom Louïs Poderico, & aprés m'avoir fait le compliment à quoy l'eſtat où j'eſtois, obligeoit un homme auſſy genereux que luy, nous prîmes des chaiſes; & ayant fait ſortir tout le monde, il me dít, que ſur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyaſt quelqu'un, pour écouter les propoſitions que j'avois à faire, Dom Jüan d'Auſtriche & le Viceroy l'avoient chargé de cette commiſſion. Qu'il l'avoit acceptée avec joye, afin d'avoir une occaſion de me ſervir utilement, & qu'au moins devois-je eſtre aſſuré, qu'elle ne pouvoit

voit tomber entre les mains de perſonne mieux intentionnée qu'il eſtoit, & qu'il m'aſſuroit d'employer & ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, pour me tirer de mon malheur, ou du moins pour le ſoulager, & pour faire reüſſir toutes les choſes à ma ſatisfaction, à quoy il s'employeroit & de tout ſon cœur, & de tout ſon pouvoir.

Ie luy contai, Que je n'eſtois venu à Naples que par la participation de la France, & qu'apres avoir eſté aſſuré que c'eſtoit le plus grand ſervice, que je puſſe luy rendre. Qu'il avoit eſté reſolu que je m'embarquerois ſur l'armée navale, que je commanderois, pour apporter à ſes Peuples tous les ſecours qu'ils luy avoient demandez. Que l'extremite où ils eſtoient reduits, ne leur permettant pas de pouvoir artendre les Miniſtres de France à Rome, m'avoient preſſé d'hazarder le paſſage, dont j'eſtois venu à bout avec tant de peril & de peine, que je m'eſtois ſacrefié ſans repugnance, pour la gloire & les intereſts d'une Couronne, dont j'eſtois nai ſujet. Que le Roy avoit approuvé, non ſeulement ma reſolution, mais avoit témoigné par ſes lettres, m'en avoir une obligation extreme, m'aſſurant de m'aſſiſter de toutes les choſes neceſſaires, & de m'envoyer une puiſſante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres & des troupes. Qu'aprés tant d'aſſurances, la malice & l'envie de mes ennemis, ou pour mieux dire, la perfidie d'un homme,

homme, penſionnaire d'Eſpagne, m'avoit fait malheureuſement abandonner. Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie, que pour les ávantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ny la volonté ni le courage. Qu'il pouvoit ſavoir comme j'avois refuſé ceux qui m'avoient eſté offerts, n'ayant pas balancé à ſuivre mon devoir. Que tous mes travaux n'avoient eu qu'une priſon pour recompenſe. Que par un ſi mauvais & injuſte traittement, j'eſtois aſſez diſpenſé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidelité. Que les reſſentimens que j'en avois, eſtoient auſſy grands que legitimes. Que je me voulois entierement jetter ſous la protection, & dans les intereſts de l'Eſpagne. Que par ce que j'avois fait contre elle, il eſtoit aiſé à juger, quand je ſerois appuyé de ſes forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui eſtoit ſur le point de ſe ſoûlever. Que j'y avois des amis & des parens mal ſatisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçuës, d'avoir vû ma fidelité ſoupçonnée, & que pour me perdre elle euſt renoncé à ce qui eſtoit de ſes ávantages. Qu'il y avoit des Provinces, où j'avois des partis puiſſans. Que j'avois des places à moy, & pourrois meſnager la declaration de quelques autres conſiderables, la couſtume y eſtant établie d'y ſervir pluſtoſt ſes amis que ſon Roy. Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens

que

que j'avois entre les mains. Que j'estois l'instrument le plus propre pour chastier le Duc de Modéne, contre qui l'on estoit animé plus justement que contre moy. Et que pour faire voir, que je ne pretendois pas m'engager à demi, si l'on vouloit se servir de moy, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je savois les moyens infaillibles. Que la seureté se trouvoit toute entiere dans mes offres, puisqu'estant prisonnier, ma vie pouvoit respondre de la verité de ce que je proposois. Et particularisant par le menu tout ce que je rapporte icy en gros, il y trouva de si grands ávantages pour l'Espagne, qu'il m'assura que j'en serois reçû à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute sorte de satisfaction, & mesme la liberté. Qu'il s'en retournoit y travailler, avec une application & une affection incroyable. Qu'il esperoit dans trois jours m'en venir rendre réponse, si j'estois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louïs Poderico, si la resolution que l'on avoit prise de m'y conduire, estoit executée.

Comme il estoit question de me sauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Espagnols. Je leur fis voir la ruine de la France si facile, que comme ils se persuadent aisement ce qu'ils desirent, y estant portez par leur vanité naturelle, & le mespris qu'ils font des autres nations, & de toute

autre puissance que la leur ; je crus que mes propositions seroient envoyées à Madrid, & que les choses ne s'y resolvant pas à la legere, aprés une infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celuy de faire agir tant de gens pour ma conservation, que ma vie seroit en seureté, ne craignant que la premiere chaleur, qu'il faloit laisser refroidir, n'ayant pas lieu d'apprehender qu'ils me fissent couper la teste au bout de trois mois. Ainsy je commençai de bien esperer, ayant eû l'adresse de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, estant arrivé, les Cardinaux de la faction d'Espagne, & leurs Ministres s'assemblerent plusieurs fois, pour deliberer sur une affaire si importante. Et le Pape, qui m'aimoit tendrement, & qui avoit mesme donné des larmes à ma mauvaise fortune, sachant que le plus grand peril que je pourrois courre, ne viendroit que du desaveu de la France, Monsieur de Fontenay publiant, que l'action que j'avois entreprise, estoit bien de sa participation, mais non pas de son ordre, croyant que cela precipiteroit ma perte, qu'il souhaitoittoit, pour s'oster de dessus les bras un ennemi, qu'il avoit desobligé par sa con duite, & qui ne luy pardonneroit de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens, qu'à la priere de personnes puissantes, & que je considerois trop pour leur rien refuser, & de plus en veuë de l'alliance qu'il avoit prise dans une famille,

mille, que j'aimois, & estimois particulierement ; ce qui ne fut pas un petit effort que je fis sur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dit, qu'il estoit fort surpris d'apprendre, qu'aprés avoir esté abandonné de la France, l'on voulust desávouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fust pas pour son service, & par ses ordres, puisque son Ambassadeur le lendemain de mon embarquement, luy estoit venu, au nom du Roy, donner part de mon voyage, & assurer que je serois puissamment assisté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, une armée navale, qui me porteroit toute sorte de secours ; ce qu'il offroit de justifier & de luy soustenir, puisque l'on n'oseroit luy nier ce que l'on luy estoit venu apprendre, par une audience extraordinaire, que l'on luy avoit demandée exprés. Qu'il le chargeoit de le mander en Espagne, & de faire savoir qu'il s'interessoit plus en la conservation de ma vie, que si j'eusse esté son neveu. Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la mesme chose à tous les Cardinaux, & Ministres de la mesme faction, & de les engager d'escrire à Naples, de ne rien entreprendre sur ma personne, sans avoir reçû les ordres du Roy Catholique, il luy despescha luy-mesme un courier, avec des lettres dans les termes, & les plus pressans & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus sensible qu'il pust jamais recevoir. La

La Cour de Rome estant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires se considerent plus attentivement, & où l'un regarde de plus prés aux consequences ; ces Cardinaux, solicitez par tous leurs autres confreres, qui avoient beaucoup d'amitié pour moy, prirent des sentimens moderez, & escrivirent & en Espagne & à Naples, de la façon que j'aurois pû le souhaitter. Ce qui donna le temps à la France, non seulement d'avouër tout ce que j'avois fait, mais de menacer de represailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire, si l'on songeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe, à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'interesserent pour moy. Monsieur le Duc de Lorraine, estant averti de mon malheur, dít à Monsieur l'Archiduc, & au Comte de Fuensaldaigne, avec la derniere vigueur, qu'il ne serviroit jamais des personnes, dont les mains seroient ensanglantées du sang de sa Maison. Que les services, qu'il avoit rendus à la Maison d'Autriche, meritoient bien que l'on eust assez d'égard à son entremise, pour ne luy pas refuser ma vie, qu'il tiendroit pour recompense de tout ce qu'il pouvoit pretendre : & envoya son Capitaine des Gardes à Madrid, representer la mesme chose.

Toutes ces puissantes intercessions, jointes aux propositions que je fis de servir les Espa-

gnols, produisirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois usant tousjours de clemence, celuy d'Espagne n'ordonneroit jamais mon execution, quand tout le monde verroit, qu'elle estoit remise à sa volonté, & ne se pouvoit plus faire que par ses ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'execution en fut differée, jusques à tant que l'on eust choisi la personne, qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on eust fait preparer une galere pour m'y porter.

Le Mercredi Saint, Dom Louïs Poderico me demanda, si je voulois aller entendre Tenebres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des convens de Religieuses les trois jours de suite, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empressoient pour me voir, avec des demonstrations extraordinaires, & d'amitié & de douleur.

Le jour de Pasques je fus entendre la Messe à la grande Eglise, & faire mes devotions, où il m'arriva une chose assez plaisante. Je me confessai au Sieur des Marests mon Aumosnier; & m'accusant d'avoir fait mourir bien du monde, & que je m'estois peut-estre un peu flatté, en considerant plus l'interest de ma conservation, que le zele de la justice; il me respondit tout en colere: J'estois à Naples avec vous, vous n'en avez pas assez fait, j'en suis tesmoin, & si vous n'eussiez pas tant épargné de gens, nous y serions encore, &

nous

nous ne ferions pas prisonniers. J'avouë que cette response que je n'aurois pas attendu d'un Confesseur, me fit quelque envie de rire, que je contentai, estant de retour à mon logis, l'ayant conté à ces Messieurs, qui aprés s'en estre un peu divertis, avoüérent qu'il n'avoit pas trop de tort, & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Noblesse, & leur amitié, qui croissoit tous les jours pour moy, par la frequentation, fit juger au Comte d'Ognate qu'elle pourroit avoir quelque suite dangereuse, ne la croyant pas trop affectionnée à son parti, & le fit resoudre à ne le pas souffrir davantage. Il envoya un ordre, portant que les Cavaliers ne me vissent plus en particulier, ny avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane, en qui il avoit une extreme confiance, de commander un petit corps independant de Dom Loüis Poderico, dont il s'offensa au point, qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû jusques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'estre plus en estat de me servir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom Cesar de Capua, Gouverneur de la ville, duquel il m'assuroit neantmoins, estant fort galant homme, & son ami particulier, dont je recevrois toute sorte de courtoisie, & partit pour Naples, afin de faire ses plaintes du traitement qu'il avoit reçû, dont il paroissoit fort

fort picqué. Trois jours aprés l'on me fit mener, avec tous les prisonniers, à Castel Vulturne, où je devois trouver une galere armée, pour m'embarquer, dans des carosses, attelez la plufpart de bœufs, à cause de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par une Compagnie de cavalerie, avec ordre dés que je ferois arrivé à Castel Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louïs Poderico, ayant ájusté ses affaires à Naples, & reçû commandement de venir prendre toutes les troupes, qu'il avoit laissées à Capouë, & de marcher incessamment en Abruzze, pour en chasser Tobia Palavicini & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obeïssance, l'on chargea un Lieutenant de Maistre de Camp general, Bourguignon, de ma conduite. Je trouvai à mon arrivée, que la galere qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y rendre à cause du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours aprés. Ainsi je ne fus gardé que par une Compagnie d'infanterie, composée la plufpart de Bourguignons, Lorrains & François. Et ce que je trouvai de plus bijarre, c'est que le soldat, qui estoit en sentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François, m'apprit qu'il estoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui despendoit de luy pour me sauver, & me dit, que la plufpart de la Compagnie

pagnie eſtans Lorrains, il eſtoit aſſuré qu'ils feroient volontiers la meſme choſe, & que tous ſes camarades ayant eſté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deſerter. Je luy donnai l'ordre, dés que l'on l'auroit relevé, de ſonder les ſentimens de tous ſes compagnons. Deux heures aprés il vint me rendre reſponſe, & me dire de leur part, que je pouvois faire eſtat d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient meſme leurs armes ſi j'en avois beſoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Maiſtre de Camp general, qui m'avoit accompagné, peſtoit continuellement contre les Eſpagnpls, dont il diſoit avoir eſté mal traitté. Qu'aprés trente ans de ſervice, au lieu de recompenſe, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occaſion de ſe retirer. Il s'informoit ſoigneuſement, ſi je n'avois point d'argent à Rome, dans la penſée de trouver ſa fortune avec moy; ce qui m'eſtoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé, puiſqu'il fit ſauver Compagnon, mon Maiſtre d'hoſtel, pour douze ou quinze piſtoles de bagatelles qu'il avoit ſur luy. Il me laiſſoit promener ſur le bord de la mer, & meſme juſques à une petite chapelle de Noſtre-Dame, pelerinage d'une grande devotion, qui eſtoit à un quart de lieuë de Caſtel Vulturne, ne me faiſant ſuivre que par quatre mouſquetaires, quoy que nous fuſſions bien trente-deux priſonniers

ſonniers enſemble, tous François, n'y ayant que le Sieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'eſtoit acru durant noſtre ſejour de Capouë, par les Sieurs Baron de Rouvrou, du Fargis Gouverneur de Gayaze, Beauvais, Maiſtre de Camp dans Averſe, Saint Maximin, Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient eſté ramenez en ſuite du ban dont j'ai parlé, que le Sieur Poderico avoit fait publier.

Quelques-uns de nos gens s'eſtant allez promener ſur le port, y trouverent ſix felouques armées de voiles, de timons & de rames, dont ils vinrent auſſy-toſt me donner ávis, Les Sieurs de Mallet & d'Heureux me propoſerent de me ſauver, & que n'eſtant beſoin que d'embarquer un peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en une heure de temps. Le Sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galeres de France, en qualité de Lieutenant, m'aſſura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire ſans difficulté, & ſans oppoſition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Eſtat Eccleſiaſtique. Ce deſſein me parut trop aiſé pour me tenter, & repaſſant dans mon eſprit l'artifice dont les Eſpagnols s'eſtoient ſervi, pour empecher le Peuple de Naples de prendre les armes, & ſe defendre, le jour qu'ils s'en rendirent maiſtres, je crus qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'aſſez de negligence, pour avoir laiſſé les choſes en eſtat, que je puſſe ſortir

ſortir de leurs mains avec tant de facilité. Et que beaucoup de gens ſe perſuaderoient plûtoſt, qu'ils auroient par un concert pris, donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit, de s'en retourner dés qu'elle m'auroit mis à Caſtel Vulturne, où ils auroient laiſſé exprés de garniſon, une Compagnie d'infanterie de Lorrains, Bourguignons & François, afin que je les puſſe aiſement debaucher, fait trouver des felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galere qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette; & que de mon coſté pour couvrir mon intelligence, je me ſerois laiſſé prendre priſonnier, aſſuré d'avoir les moyens de me ſauver quand je voudrois, Ces choſes me parurent ſi vraiſemblables, que je crus, que j'aurois peine à m'en juſtifier, & que ceux qui avoient empeſché que je ne fuſſe aſſiſté, eſſayeroient de le perſuader à tout le monde, pour ſe laver de mon abandonnement, & de leur meſchante conduite. Qu'il me ſeroit quaſi impoſſible d'oſter cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la pluſpart de l'Italie. Ainſy preferant mon honneur, & la reputation que j'avois acquiſe, à ma liberté, & à ma vie, quelque peril que j'euſſe à courre, j'aimai mieux me reſoudre à demeurer priſonnier, qu'à me rendre libre ſi aiſement, & par une voye qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procedé avec netteté

teté, & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde eussent pris le mesme parti que moy. Mais je suis si chatoüilleux sur ces matieres, que je ne veux pas seulement laisser dans les esprits la moindre ombre de soupçon. Je dis à tous mes camarades, que je les conjurois de se sauver, & qu'il n'estoit pas raisonnable qu'ils souffrissent de mon caprice, & de la delicatesse de mon humeur. Ils eurent la generosité de ne vouloir point m'abandonner: mais ils firent tous leurs efforts inutilement, pour me guerir de mon opiniastreté; me representant que le temps, & mes actions justifieroient assez ma conduite, & que j'avois acquis assez d'estime, pour ne la pas perdre legerement, & ne rien hazarder, en profitant d'une occasion favorable, que le Ciel & ma bonne fortune me faisoient naistre, & qu'ayant une fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laisser persuader à toutes leurs raisons. Et quoy que j'en aye pati depuis assez long-temps, quand j'y fais reflexion, je ne puis me repentir d'en avoir usé de la sorte, & preferé ma gloire à ma liberté & à ma vie.

Le lendemain matin la galere d'Espagne parut; & comme à cause du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au large. Et Dom Alvaro de la Torre, Lieutenant de Maistre de Camp general, se mettant dans la caïque

avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domestiques eurent alors une sensible affliction. On leur avoit fait esperer, que je pourrois choisir huit ou dix personnes, & les emmener avec moy à Gayette, pour me tenir compagnie, & chacun disputoit à l'envi à qui seroit du nombre des eslus. Dom Alvaro de la Torre m'ayant abordé, les mit bientost tous d'accord. Car aprés m'avoir fait un compliment assez sec de la part du Viceroy, il me dît n'avoir ordre que d'embarquer deux personnes avec moy, à savoir un Cuisinier & un Valet de chambre : mais n'ayant pas là de Cuisinier, la permission estant pour deux personnes, je le priai d'agréer que ce fust un Gentilhomme & un Valet de chambre. Il me respondit rudement, que ce ne pouvoit estre que l'un ou l'autre. Et le Chevalier des Essars estant entré tousjours devant dans la cayque, je ne voulus pas l'en faire sortir, & y prenant ma place, l'on se mit à ramer, & tous les gens qui demeurerent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, tesmoignerent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus sensiblement touché, que de l'estat malheureux où je me voyois reduit, & en parus fort mal satisfait. L'on plaça un Cordelier auprés de moy ; ce que je trouvai d'assez meschant augure : & j'entendis dire en Espagnol à un Capitaine reformé, nommé Ambrosio Fernandez, qu'il estoit

estoit estrange qu'on laissast encore vivre des mal-contens ; ce que je ne luy ay jamais pardonné. Je demeurai un moment sans rien dire, faisant des reflexions sur l'estat present de ma fortune. Et Dom Alvaro de la Torre, naturellement fort mal honneste homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua dés lors, comme il a fait tousjours depuis, qu'à me donner tous les dégousts imaginables. Je ne voulus point luy tesmoigner ny de chagrin, ny d'inquietude, & commençant une conversation assez enjoüée, il l'interrompoit, pour me dire, que l'on avoit desja fait deux assemblées, pour deliberer sur ma vie. Que sans Dom Jüan d'Autriche, qui s'y estoit opposé, ma mort estant necessaire à la seureté des affaires d'Espagne, & au restablissement de son autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit desja fait monter sur un eschafaut, pour me punir, d'avoir osé pretendre de me mettre sur le throne ; mais qu'on avoit remis à se determiner sur ce sujet jusqu'au retour d'un courier, que l'on avoit depesché à Rome, pour savoir les avis des Ministres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainsy je me devois tenir preparé à toutes choses. Je luy respondis en riant, que j'estois bienheureux que l'on ne luy demandast pas son sentiment, puisque je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable. Mais que ma teste tenoit trop bien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le sang des per-

ſonnes de ma naiſſance ne ſe reſpandoit pas ſans la participation, & les ordres bien precis des Teſtes couronnées.

Cét entretien aſſez deſagreable ne finit qu'à l'abord de la galere, qui ne me ſalüa pas, & où l'on me fit monter ſans aucune ceremonie, & meſme avec fort peu de civilité, les Eſpagnols ayant accouſtumé de n'en point rendre aux priſonniers, de quelque qualité qu'ils puiſſent eſtre. Dés que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit aſſeoir entre deux Capucins, qui ſe mirent à m'entretenir de diſcours, que l'on tient d'ordinaire à des perſonnes, que l'on veut preparer à la mort. Je ne m'alarmai point neantmoins de toutes ces façons,qui je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis ſeulement en ſoûriant, que de l'humeur dont j'eſtois je recevois toutes choſes avec tant d'indifference, que j'eſtois incapable d'apprehenſion. Que je voulois, pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attriſter d'aucune choſe, & que ma vie eſtant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de ſa durée. Mais bien eſtois-je reſolu, tant que je la conſerverois, de la paſſer le plus doucement, & le plus agreablement qu'il me ſeroit poſſible.

Le Chevalier des Eſſars, un peu plus aiſé à ébranler que moy, n'eſtoit pas ſi à ſon aiſe; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy diſant, que c'eſtoit fait de ma vie, & que comme il eſtoit Suiſſe, & qu'il

s'en

s'en retournoit en son pays, il se chargeroit volontiers de passer en France, pour faire savoir à mes parens mes dernieres volontez. Ce qu'il n'escoutoit qu'avec beaucoup d'emotion, & me vint rapporter avec assez d'alarme. Je luy respondis avec un esclat de rire, qu'il estoit bien fou de contribuer à divertir les gens, qui estudioient toutes nos grimaces, pour se mocquer ensuite des foiblesses qu'ils reconnoistroient en nous : & me tournant vers Dom Francisco de la Cotera, Capitaine de la galere, je luy dis. Il me semble, Monsieur, que nous nous entretenons bien serieusement, pour des gens qui n'ont pas disné. J'ay fait fort meschante chere à Castel Vulturne, je meurs de faim, & vous me ferez plaisir de me faire donner à manger, les gens accoustumez, comme moy, à courir le monde, ne sont pas honteux, & demandent librement leurs necessitez. Il en donna les ordres, & incontinent aprés je descendis pour aller disner dans la chambre de poupe. Comme il estoit honneste homme, il me tesmoigna avoir pris tant d'estime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte sans douleur, & que se sentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois euë en Flandres pour son frere, Dom Pedro de la Cotera, Maistre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir ávertir du peril où j'estois, dont je me pouvois aisement garentir, en me montrant fort picqué con-

tre la France, & resolu de me jetter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'une personne comme moy, dont le courage & l'adresse pouvoient estre fort utiles à ses interests. Je le remerciai d'un si bon ávis, & luy respondis, que non seulement c'estoit toute ma passion, mais que j'en avois mesme fait desja parler à Dom Jüan d'Autriche & au Viceroy. Il en tesmoigna de la joye, & m'assura que non seulement il ne doutoit pas, cela estant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'establissement d'une fortune fort esclatante.

Aprés avoir disné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus mesme estre le sentiment general de leur nation, puisque tant de gens m'avoient desja dít la mesme chose. Dés que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pust avoir contre moy, le Roy d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, luy ayant conservé une ville si florissante que celle de Naples, d'incendies, & de saccagemens, & empesché tout son Royaume d'estre depoüillé de toutes ses richesses, à quoy j'avois travaillé plus utilement que tous ses Ministres. Que je ne pretendois pas en demeurer-là, mais voulois le luy rendre paisible, ce qui m'estoit fort aisé par les moyens que j'en avois, & que personne que moy ne pouvoit pratiquer. Qu'il estoit aussy raisonnable,

nable, que pour un ſervice ſi important, il m'accordaſt ſa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obſtacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois miſe au point de me rendre le plus glorieux homme de mon ſiecle, pour peu d'aſſiſtance que j'en euſſe reçû. Qu'ainſy je ne ſouhaittois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu & le ſouſlevement ; ce que je pouvois auſſy facilement que je le deſirois. Mon diſcours fut reçû avec un applaudiſſement general. Et comme les Eſpagnols ſont la pluſpart mal inſtruits des affaires du monde, & ſe flattent facilement de ce qui leur eſt ávantageux, ils me parurent eſtre tous perſuadez de la ruine de la France, & qu'elle eſtoit entre mes mains. Cette converſation leur fut ſi agreable, que je m'apperçus bien que l'on commençoit à me traitter un peu moins incivilement.

Cependant nous arrivaſmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans une chaiſe, & l'on me porta dans le chaſteau, tous mes gardes eſtant à l'entour, & prenant un ſoin exacte de ne laiſſer approcher perſonne, & d'empeſcher que je ne puſſe ny voir ny eſtre vû. Dés que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faiſant monter un degré, je voulus tourner dans un appartement, qui eſtoit à main gauche, l'on me dít, que c'eſtoit encore plus haut ; ne voyant plus de degré, j'entrai

ſur une terraſſe que l'on me fit traverſer, & me faiſant paſſer par une petite porte, je ſuivis un eſcalier fort obſcur, au bout duquel je rencontrai une autre petite terraſſe, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mouſquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans un recoin que je n'avois pas apperçû, l'on ouvrit une groſſe porte de fer, & une autre grillée enſuite me donna l'entrée dans une tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt ou vingt-deux pieds d'eſpaiſſeur, ſans que l'on puſt approcher la feneſtre de plus prés. C'eſtoit l'honorable demeure que l'on m'avoit preparée : j'y trouvai un méchant lit, ſans rideaux, avec des draps, dans leſquels avoit couché deux mois, un parent de Mazanielle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fiſt mettre de blancs, ce que l'on me refuſa, me diſant que je n'eſtois que trop bien, & qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de delicateſſe. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La choſe ſeule qui me parut inſupportable, fut qu'il y avoit au chevet du lit, un grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé : je priai que l'on le fiſt emporter, la puanteur en eſtant ſi horrible, que le cœur m'en faiſoit mal. L'on me reſpondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y
tou-

toucheroit pas auparavant. Le Cordelier, que j'avois vû dans la caïque de la galere, se presenta à la porte de la tour : le Chevalier des Essars alarmé, demanda ce qu'il venoit faire : l'on luy dít que c'estoit pour me confesser, & le voyant accompagné d'un Officier Mayorquin, de fort meschante mine, il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé. C'est à ce coup que nous sommes perdus. Laissez-les, luy dis-je, en riant, jouër la comedie, ils n'auront pas le plaisir de me faire peur. L'on me faisoit garder par quatre Capitaines reformez, qui se relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers & de Sergens : un Capitaine, deux Alfiers, dont l'un estoit valet de Dom Alvaro de la Torré, qu'il m'avoit donné pour me servir, & un Sergent, ne me perdoient jamais de veuë, & couchoient dans ma chambre. Je dis à Francisco d'Herrera, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que voyant bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaisir à ceux qui ne m'aimoient pas, de se rejouïr de mon chagrin, & ne voulois songer qu'à me divertir ; qu'ainsy l'on me feroit plaisir de me donner quelques livres pour me desennuyer. Il me dít qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant respondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Espagnol, je me contenterois d'en avoir en l'une de ces deux langues. Il

m'en envoya chercher : & le premier qui me fut presenté, fut Espagnol, intitulé *Preparation à bien mourir.* Je le rendis, sans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore besoin, & n'estant pas assez devot pour prendre plaisir à de semblables lectures, & priai qu'on me fist venir quelques livres de Comedies ou d'Histoires. L'on me fit apporter celle de Naples, escrite par le Summonte, & la curiosité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marque dans un livre, je trouvai, en depliant un feuïllet, une grande taille douce de Conradin, à qui l'on coupoit la teste, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaisir du monde. Que j'avois oüy parler de sa tragique ávanture, mais que n'en sachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joye de les apprendre ; je serrai ce livre dans un coin de la tour, & fis demander à souper, afin de me coucher, & me reposer ensuite. L'on m'en fit apporter un, le plus meschant du monde, afin que le regal fust entierement complet ; ce fut un morceau de viande fort sec, & fort bruslé, que je croy que l'on avoit fait exprés traisner dans les cendres, une salade fort puante, assaisonnée, à mon ávis, avec l'huile de la lampe de la Chapelle ; le pain estoit fort sec, & sentoit le relan : l'on me servit pour fruit, deux pommes fort ridées & des noix ; le vin seulement estoit passable. Ce que je mangeai ne me chargea
pas

pas l'estomach : mais la mal-propreté du lit ne me permit pas de me deshabiller ; je ne fis seulement que me debotter, pour me mettre dedans, & aprés avoir fait apporter un meschant matelas, pour coucher le Chevalier des Essars, & le Capitaine qui estoit de garde, l'on ferma sur nous les deux portes de fer, avec un fort grand bruit de clefs & de verroux. Je croy que tout autre que moy auroit eû peine à s'endormir dans un si mauvais giste, & parmi de si meschantes senteurs ; mais la lassitude m'empeschant d'y faire de grandes reflexions, je m'endormis jusques à tant que le jour venant à donner dans mes fenestres, m'eust réveillé.

Le lendemain matin sur les dix heures, Dom Alvaro de la Torre me vint trouver, & me demanda si je voulois aller à la Messe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dés qu'elle fut finie me reconduisit. Je le priai, en passant sur la terrasse, que nous pussions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du disner; ce qu'il me refusa, me permettant seulement de demeurer sur la petite qui estoit devant la porte de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bien prés d'une heure, entouré des Officiers de garde, & de huit ou dix mousquetaires, aprés quoy il me fit apporter à disner dans ma chambre, où il resta pour me tenir compagnie, comme il fit tousjours depuis, mangeant avec moy, avec le

Chevalier des Essars, & le Capitaine qui estoit de garde ; la chere ne fut pas du tout si mauvaise, que celle du souper. Durant le disner la conversation fut assez divertissante, me faisant reconnoistre son peu d'esprit, son ignorance, & sa vanité insupportable. Il me conta, que sa premiere guerre avoit esté à l'escarmouche des Collines d'Orbitelle. Qu'ensuite il avoit vû tout ce qui s'estoit passé à Naples, depuis les premieres revolutions jusques à ma prison. Mais qu'il ne se soucioit pas de n'en avoir pas vû davantage, puisqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres, de Milan, ou de Catalogne, & qu'il s'y estoit passé des actions plus extraordinaires, & de plus belles occasions, que l'on n'en lisoit dans toutes les Histoires. Je luy respondis, en soûriant, que je ne m'en estois pas apperçû, quoy que vraisemblablement j'y dusse avoir vû plus que luy, puisqu'il n'estoit attaché qu'à la garde d'un poste, & que toutes les choses roulant sur moy dans le parti où j'estois, il faloit de necessité que je fusse par tout. Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le mestier, dans une guerre si irreguliere, où il ne s'estoit rien pratiqué de nouveau, ny de rare, que de s'y battre sur des goutieres comme des chats. Il tesmoigna sur tout d'estre fort aise, d'avoir appris comme l'on faisoit les mines, dont il n'avoit eû jusques-là aucune connoissance. Je luy repliquai,

quai ; que faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, & que je ne m'estois point apperçû qu'on en eust fait de son costé. Il me dit, qu'il avoit perdu un soldat dont il avoit eû beaucoup de regret, un des plus grands mineurs qui fust en Italie, qui luy avoit donné le divertissement d'en faire jouër une devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple se trouvant logez dans une chambre haute, dont il tenoit le dessous, le soldat y ayant porté un baril de poudre, & ayant fait une traisnée y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher. Que cela luy avoit paru fort beau, & fort surprenant, & que luy ayant appris, qu'on faisoit aussy des mines, en foüillant sous terre, il en estoit en de telles inquietudes, qu'il se tenoit à lerte jour & nuit, au moindre bruit qu'il entendoit, & estoit si exact, qu'il avoit mesme pris des alarmes, pour avoir oüi gratter des souris. Que sa vigilance, & l'experience qu'il s'estoit acquise en cinq ou six mois de temps, luy avoit si fort donné la confiance du Viceroy, qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes, où il avoit passé deux ou trois jours avec assez d'inquietude, de peur de quelque surprise; mais qu'aprés l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je luy demandai, quels travaux il y avoit fait faire ; que connoissant le fort, & le foible de ce poste, j'en pourrois juger aussy

bien

bien que perſonne. Il me reſpondit, avec le plus grand ſerieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne puſt approcher de la porte. Le reſte du repas ſe paſſa en niaiſeries pareilles, qui peuvent faire connoiſtre l'incapacité & le talent du perſonnage.

Apres que l'on euſt deſſervi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'ecouter les propoſitions que j'avois à faire, pour les luy faire ſavoir. Il demanda du papier & de l'encre, & ſe mit à écrire ſous moy toutes les choſes, dont je le voulus charger. Je reconnus alors, que j'avois trouvé le veritable moyen de me ſauver la vie, & de tirer mes affaires de longue. Je luy fis un tableau de l'eſtat de la France, non pas tel qu'il eſtoit, mais tel que les Eſpagnols l'auroient voulu voir. Je l'aſſurai du mécontentement general des perſonnes de qualité, de la preparation de toutes les Provinces à ſe ſoûlever. Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fuſſent aiſez à gagner. Que beaucoup avoient dependance de moy. Que j'en avois en mon particulier d'importantes. Que les troupes ne demandoient qu'à ſe mutiner. Que les Parlemens, jaloux de l'autorité du premier Miniſtre, ſouhaitoient de voir quelque nouveauté. Qu'enfin tout le monde eſtant au deſeſpoir, on n'avoit beſoin que d'un Chef, pour faire un boulverſement general. Que j'eſtois d'une Maiſon fort aimée, fort conſidera-

derable, & fort puissante, comme l'on l'avoit vû dans les siecles passez. Qu'estant outré des mauvais traittemens que j'avois reçus, & d'avoir esté abandonné dans l'entreprise de Naples, j'estois resolu de tout entreprendre, assuré d'estre suivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves & plus considerables, qui s'interesseroient volontiers dans mes ressentimens, & aideroient à me venger, pour peu qu'ils me vissent assisté. Enfin je luy dis toutes les choses où il pouvoit y avoir quelque vrai-semblance, & les lui fis si faciles, qu'il fut persuadé, que j'avois plus de credit, que n'avoient jamais eû tous mes peres, & que je n'avois besoin, pour executer de si grandes choses, que la protection d'Espagne, que je luy particularisai de sorte, qu'il n'eust pas cru estre bon Espagnol, s'il eust esté capable d'en douter. Et de-là venant à parler des affaires de Naples, je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de desarmer le Peuple, & de remedier à toutes les intelligences, que l'on pourroit avoir avec luy : avec cette restriction neantmoins, de ne decouvrir jamais les choses qui m'avoient esté confiées, estant trop homme d'honneur pour le faire, quelque mecontentement que j'eusse ; mais que pour tout ce que j'avois penetré par mon adresse, & dont l'on s'estoit caché de moy, je le declarerois avec joye, pour

faire

faire échouër toutes les entreprises qu'on y pouvoit faire ; ne pouvant souffrir qu'un autre pust profiter du debris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir assister des personnes, que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour reüssir dans une entreprise, dans laquelle je n'avois pas esté assisté. Ensuite luy faisant voir mes droits sur le Duché de Modéne, je luy fis ávouër que j'estois propre à en chasser le Duc, si l'on me faisoit venir l'investiture de l'Empereur, & des forces suffisantes, pour m'en mettre en possession, apres quoy je traitterois, si l'on vouloit, de cet Estat. Il fut ravi d'avoir une affaire entre les mains de cette importance, & se croyant un negociateur fort considerable, il me remercia de luy avoir donné une si belle occasion de faire sa fortune, & aprés mil complimens, il s'en alla pour faire ses dépeches.

Trois ou quatre jours se passerent, durant lesquels il m'entretenoit continuellement des mesmes choses, me faisant bien voir qu'il faisoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir un jour, par les intrigues que je luy mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Espagne. Je l'entretenois tousjours dans cette vanité, puisque j'en estois beaucoup mieux traitté, & que cela contribuoit à mon divertissement, prenant plaisir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps me faire un compliment de la part du Comte d'Ognate, & me dít avoir ordre de luy, de

faire accommoder pour moy le plus bel appartement du chasteau, que l'on nommoit celuy du Roy. L'on le fist meubler assez proprement, & l'on m'y fit descendre, aprés avoir esté douze ou quinze jours dans la tour. J'avois une fort grande salle, une fort belle chambre, & une garderobe de plain pied. Le corps-de-garde demeuroit le jour sur le haut du degré, & j'avois la liberté de tout cét appartement pour me promener, qui estoit percé de deux costez, de l'un sur la cour du chasteau, où j'avois le plaisir de voir entrer & sortir tout le monde, & de l'autre, sur la mer, dont la veuë estoit des plus agreables, voyant mesme pescher tous les jours de mes fenestres, & traverser tout ce qui passoit de vaisseaux, de galeres, de brigantins, & de felouques, qui alloient & venoient de Naples du costé de Rome. Le soir on cadenassoit toutes mes fenestres, & l'on fermoit ma porte à la clef, avec deux verroux, & un gros cadenas l'on faisoit coucher dans ma salle douze ou quinze mousquetaires, un Capitaine au pied de mon lit, deux Alfiers, & un Sergent dans ma garderobe. L'on me faisoit assez bonne chere, & je reconnus, par la difference de ce traittement, que mes negociations avoient commencé à faire leur effet; & que si ma vie n'estoit tout-à-fait en sureté, au moins commençois-je à n'avoir plus si fort à craindre. Et sans l'humeur incivile de Dom Alvaro, dont l'ignorance & la brutalité me

me faisoient tous les jours quelque incartade, ma prison m'auroit esté assez facile à supporter. L'on me parloit desja des interests d'Espagne, comme si j'y eusse eû beaucoup de part, & je riois en moy-mesme, d'avoir affaire à des gens, qui se laissoient abuser si lourdement,& estoient de si legere croyance. Dés que le Comte d'Ognate eust reçû cette dépesche, il m'envoya un Cuisinier, & un Officier pour me servir, à condition qu'ils demeureroient tousjours en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Un Valet de chambre nommé Caillet, qui n'estoit pas encore bien remis de l'apprehension,qu'il avoit euë le jour que je fus fait prisonnier, ne trouva point de cheval à Posilipe quand j'en partis, & me suivit deux lieuës à pied, au bout desquelles il fut arresté, & tombant entre les mains des paysans, un Boucher vint pour luy couper la teste, avec un grand couteau. Le Curé du lieu l'estant venu confesser, le Boucher s'ennuyant de la longueur de sa confession,battant de son couteau sur un bloc,qui s'estoit trouvé-là tout exprés, pour faire cette execution, luy crioit de se depescher, se lassant de tant attendre, quand un Officier arrivant tout à propos, luy sauva la vie, le tirant d'entre ses mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les prisons du Chasteau-neuf.

Dom Alvaro me vint faire un compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoye-

yeroit en Eſpagne mes propoſitions, dont il me feroit ſavoir les reſponſes auſſy-toſt qu'il les auroit reçuës. J'aurois eû aſſez de joye de voir que mes affaires prenoient un ſi bon chemin, ſi elle n'euſt eſté moderée par le chagrin que je reçus, d'apprendre que mes valets, & principalement les eſtaffiers, que j'avois amenez de Rome, avoient eſté envoyez en galere. Je me plaignis de cét injuſte traittement, repreſentant que ſi j'eſtois priſonnier de guerre, mes valets devoient eſtre renvoyez, puiſque je payerois la rançon pour eux ; & que ſi je l'eſtois d'Eſtat, ils ne devoient point ſouffrir pour moy, puiſque ne m'eſtant point ſervi de leurs conſeils, ils n'eſtoient pas cauſe que j'euſſe pris les armes, pour venir ſouſtenir le Peuple de Naples, & pour appuyer ſa revolte. Ces raiſons, quoy que juſtes, ne furent pas conſiderées, & la reſolution ſi tyrannique qu'on en avoit priſe, fut executée, qui me fit naiſtre le deſſein de m'en venger, & que je reſſens dans mon cœur plus violent que jamais, toutes les fois que j'y penſe, Mais croyant la diſſimulation neceſſaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage ; & pour perſuader l'attachement que j'avois aux intereſts d'Eſpagne, je ſatisfis à la priere que me fit le Viceroy, de luy donner mes ávis ſur la maniere, dont il ſe devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai un memoire de tout le

bled,

bled,que j'avois fait amaſſer, luy en mandai le prix, & le lieu où il eſtoit, & appris l'expedient de faire un fonds de deux cens mil eſcus,ſe faiſant preſter deux mil eſcus par cent Marchands, dont je luy envoyai la liſte, pour l'achapt de celuy qui eſtoit neceſſaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de neceſſité, ceſſaſt de s'émouvoir ; & ſongeant à faire mourir ceux qui avoient fait des deſſeins contre ma vie, qui eſtoient les plus capables, comme les correſpondans de Gennare, pour luy donner de l'embarras, je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarente, l'aſſurant,que s'il les faiſoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville: ce qui fut executé ponctuellement, & j'eus la ſatisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de chaſtier. Ainſi peu de jours aprés j'appris avec plaiſir l'execution de Gennare, & de tous ſes complices. Et comme Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello m'avoient tousjours ſervi fidelement, je luy mandai que ſur ma parole il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma teſte, qu'ils l'ávertiroient de tout ce qui ſe paſſeroit dans la ville, luy deſcouvriroient toutes les intelligences eſtrangeres, luy faciliteroient les moyens de deſarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos. Et pour les engager à le faire de la bonne ſorte, je luy envoyai un billet, par où je

leur

leur mandois, qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoy je les avois engagez, puisque ma teste leur servoit de caution, & qu'aussy je leur respondois d'une sureté toute entiere. Par ce moyen je me defis de mes ennemis, & conservai trois personnes qui m'estoient cheres. Et le Viceroy s'estant servi utilement de mes ávis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, & que ma conservation luy estoit necessaire, luy pouvant estre utile en plusieurs rencontres. Son humeur altiere, & la deference qu'il vouloit que l'on rendist à toutes ses volontez, ne tarda gueres à nous broüiller ensemble.

L'on m'envoya de Rome du linge, des habits & des hardes, dont je pouvois avoir besoin, & deux mil escus d'argent, pour remedier à mes necessitez. Il ordonna que le payement de mes gardes se prendroit prealablement sur cette somme, à ma nourriture; ce que Dom Alvaro de la Torre executa si ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'un quartier d'ávance, celuy des reparations qu'on avoit fait faire au chasteau de Gayette, pour accommoder son logement & le mien. Il me fit faire des meubles, & consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dít qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma despense. Je luy respondis, qu'on n'avoit

n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, & qu'ainsi je ne le pretendois point, & que j'en serois trop blasmé, puisque cela pourroit tirer à consequence. Que les Ambassadeurs de France & d'Espagne pourroient regler à Rome cette difficulté, & que j'en passerois par ce qu'ils auroient resolu ensemble. Et que cependant il devoit songer à me faire bonne chere, puisqu'il avoit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dít qu'il ne luy en restoit plus, le payement des gardes ayant esté pris, comme il feroit tousjours par preference, sur tout celuy qui viendroit. Je l'assurai, que jusques à tant que cette difficulté fust levée, je ferois savoir qu'on ne m'envoyast plus d'argent, que celuy seulement qui seroit necessaire pour ma despense.

Deux jours aprés ayant reçû des nouvelles du Viceroy, il me dít qu'il ne faloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne; le Comte d'Ognate voulant estre obeí, & ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis, qu'il n'estoit point maistre de la mienne, & n'en pouvoit disposer à son gré, quoy que ma personne fust entre ses mains. Et que puisqu'il estoit question de faire voir, qui seroit le plus opiniaste de nous deux, je ne luy cederois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit, de ne voir point ma volonté assujettie. Cela m'at-

tira

tira beaucoup de mauvais traittemens ; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'estoient venus, & je fus trois mois tont dechiré, sans linge, à traisner les bottes avec lesquelles j'avois esté pris, faute de souliers, à ne manger que du pain & un peu porcfrais, encore n'estoit-ce pas mon saoul ; seulement les jours maigres, le poisson se donnant pour rien, nous y faisions un peu meillieure chere ; s'imaginant me reduire par ce mauvais traittement. Mais me faisant un point d'honneur de le souffrir avec patience, je le faisois enrager d'en tesmoigner tant de mespris, disant qu'au lieu de me desobliger, il me faisoit le plus grand plaisir du monde puisq'il m'apprenoit à connoistre, si j'estois, aussy propre à soustenir un siege par famine, que je croyois l'estre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par une ávanture assez plaisante. Le Grand Duc envoyant par un Gentil-homme, un compliment à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, sur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'escrivit en mesme temps une lertre sur ma disgrace ; & craignant qu'elle ne pust apporter quelque alteration à ma santé, il m'envoya une cassette de medicamens de sa fonderie. Dom Alvaro de la Torre eut ordre de me mettre l'une & l'autre les mains, & de tirer ma response, pour faire voir que je les avois reçuës ; & dés qu'il fut, que ce Gentilhomme estoit

estoit parti de Naples, pour s'en retourner à Florence, il m'envoya un matin à mon reveil le Capitaine Francisco d'Herrera me demander la cassette, pour la garder, dont je pourrois conserver la clef. Je respondis qu'aussytost que j'aurois diné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au sortir de table, je luy dis. Je vois bien, Monsieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette cassette dequoy endormir ou empoisonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des fenestres: je vous assure qu'il n'y à dedans que des armes defensives, & il eust esté de meilleure grace, si vous aviez quelque soupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de sept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'esprit en repos, comme il est raisonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les cassai tous les uns aprés les autres, autant que j'en trouvai, qui, n'estoient que pour les blessures, la colique le mal d'estomach, la brûlure & autres choses pareilles, & trouvant une huile contre les poisons, & une poudre pour le mesme effet, je luy dis en soûriant, Ceci me peut estre necessaire, ainsy vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moy que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai un Confesseur. Il fut surpris de ce discours, & me demanda, si je croyois les Espagnols capables de sembla-
bles

bles actions. Je luy respondis froidement qu'oüy, & de pis encore. Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire esprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenty. Il me repartit avec emportement. Si le Roy mon Maistre avoit dessein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas besoin de recourir à de semblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit commandé. Le regardant alors avec mespris, je luy dis, Vostre nation ménage trop les apparences pour faire des violences si publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ny vous estime davantage, pour ce que vous me dites ; vous me faites connoistre seulement, que vous estes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il sortit de depit de ma chambre, pour s'en aller en escrire de grandes plaintes, ausquelles on ne luy respondit autre chose, sinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir assez de discretion pour ne me rien dire, qui luy pust attirer quelque responsе desagreable.

Il nous arriva un autre demelé cinq ou six jours aprés, un peu plus fort que celuy-là. Comme il avoit esté nourri page du Duc de Medina de las Torres, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eust hors des Roys, rien dans l'Europe au dessus de son Maistre, & me dít assez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'estoit que d'estre Prince, & qu'à le bien considerer, ce n'estoit qu'une chime-

re, & une pure imagination, & que les Grands d'Espagne estoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'estant si ignorant, il me faisoit pitié, & que je le voulois instruire. Que je ne le croyois pas si mal informé, que de ne pas savoir ce que c'estoit d'estre Souverain. Que pour Prince, ce n'estoit pas assez d'estre de Maison Souveraine, & de sortir d'un Chef Souverain, mais qu'il faloit estre capable d'heriter de la Souveraineté. Qu'il y avoit grande difference entre les Princes & les Grands d'Espagne, puisque les Roys ne faisoient les Princes que dans le lit, & qu'en Espagne, pour faire un Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde. Qu'aussy ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vû jusques icy qu'ils en eussent donné à pas un Grand. Il s'emporta pour trop s'eschauffer sur cette matiere : & voyant qu'il commençoit à parler assez mal-à-propos, je luy dis, que la malheur d'un prisonnier de ma naissance estoit assez grand, sans que l'on le luy accrust en luy perdant le respect. Que je le priois de ne pas continuer, par ce qu'il me feroit oublier que j'estois prisonnier, & me feroit souvenir que j'estois Prince, & qu'en quelque estat que je fusse reduit, je savois bien me faire rendre ce qui m'estoit dû. Surquoy m'ayant respondu une insolence, je saisi le chandelier, & luy frondai à la teste, que je luy aurois cassée, s'il

n'eust

n'euſt eſté aſſez heureux pour la baiſſer à temps. Il ſortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte ſur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours ſans me revoir, attendant quelle reſponſe il recevroit du Viceroy ſur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort ſatisfaiſante à ſon gré : car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant un genouïl à terre devant moy, quand je paſſai pour aller à la Meſſe deux jours aprés. Je l'embraſſai, en l'aſſurant que j'avois oublié ce qui s'eſtoit paſſé, & que je luy pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'ávenir il vouluſt eſtre plus ſage.

Il ne ſe paſſoit jamais cinq ou ſix jours, qu'il ne m'arrivaſt des démélez ſemblables, ſoit avec luy, ſoit avec ſes Officiers, deſquels ayant reconnu l'humeur, je m'eſtois reſolu de n'en rien ſouffrir, & les tenir au contraire fort ſouſmis ; eſtant le genie de la nation Eſpagnole de ſe rendre inſolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, & d'eſtre rampans, devant les perſonnes qui les meſpriſent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arreſterai point à raconter toutes les negociations, qui ſe ſont faites durant ma priſon, n'ayant eû deſſein de pouſſer mes Memoires que juſques-là. Mais je dirai ſeulement quelques ávantures peu communes, qui m'y ſont ſurvenuës, & qui feront voir pour ma ſatisfaction particuliere, de quelle façon j'y ay eſté traitté, l'impertinence de

ceux qui me gardoient, & la maniere aussy dont j'usois avec eux. Trois ou quatre mois aprés, un nommé Harpin m'ayant esté envoyé par toute ma famille pour me visiter, & savoir de mes nouvelles, il eut permission de me voir, & m'apporta trois cens escus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyast davantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont aussy-bien je ne tirois nulle commodité, puisque je me promenois pas seulement sur les terrasses du Chasteau, & qu'au lieu de contribuer à mon divertissement, j'avois mesme l'incommodité, tout enfermé que j'estois, d'estre tousjours regardé entre deux yeux par trois ou quatre hommes fort mal faits, & assez malhonnestes gens. Aprés qu'Harpin m'eust fait les complimens dont il estoit chargé, Dom Alvaro fort affamé, luy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il respondit trois cens escus seulement, pour ma subsistance de trois mois ; le Roy n'approuvant pas que je payasse mes gardes. Il dit qu'il prendroit tousjours à bon compte cette somme pour luy & pour eux. Je deffendis que l'on la laissast, & commandai à cét envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire, qu'afin qu'il ne me trouvast pas en si grand desordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome. Dom Alvaro outré de ne pouvoir con-

contenter ſon inſatiable avarice, ſe tourna vers le Capitaine Ambroſio Fernandez, qui avoit ſoin de ma depenſe, & luy dít: Que demain il n'y ait pas un pain ſeulement pour le Duc de Guiſe. Je luy repartis, que ſa nation perdroit trop à la mort d'un priſonnier de mon importance, & que j'eſtois aſſuré qu'il ne me refuſeroit pas au moins le pain de munition, comme au moindre ſoldat de la garniſon de Gayette. Il reſpondit qu'il n'en avoit point d'ordre; & moy de mon coſté, que je verrois s'il me laiſſeroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom Alvaro de la Torre d'envoyer aprés luy le Capitaine Ambroſio Fernandez, luy demander les trois cens eſcus de ma part, luy diſant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de ſentiment. Ce qui m'ayant eſté rapporté par luy meſme, je le gourmandai de s'eſtre ſervi de mon nom contre mon intention: & m'ayant repliqué aſſez inſolemment, que je le maltraitois trop pour un Capitaine reformé, mettant la main ſur la garde de mon eſpée, que l'on ne m'avoit pas oſtée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire ſauter les feneſtres de la cour. Ce qui luy fit diligemment gagner la porte de ma chambre, n'oſant pas de quelques jours paroiſtre devant moy. Je demandai permiſſion de mettre mes hardes en gage pour vivre; ce qui me fut permis, & ce que je fis juſques à

des bas de ſoye, des pieces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris prés de trois mois; aprés leſquels ayant eſcrit à Rome pour faire degager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adreſſer pour mes affaires, m'eſcrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, aprés quoy il m'aſſuroit que je ſerois mieux traitté, & que meſme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y reſpondis que par des railleries aſſez picquantes, pour les faire enrager contre moy. Il me faiſoit venir de Naples toutes les ſemaines des citrons & du ſucre, dont je faiſois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'aviſa meſme une fois de m'envoyer ſix chapons, & ſix jambons, dont je fis fort bonne chere tant qu'ils durerent. Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye eſté pluſieurs fois, je n'ay jamais pû avoir un bouïllon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de ſemblables regales. Dona Alvira cependant, femme du Lieutenant du Chaſteau, qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compaſſion de me voir ſi mal traitté, me preſtoit du bled, dont mes gens me faiſoient d'aſſez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatte, & quelque plat qu'elle appreſtoit fort delicatement;

ce

ce que l'on ne voulut pas souffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garnison dans le chasteau de Gayette, parmi lesquels il y avoit quelques Portugais. Ce qui me fit resoudre d'essayer à les gagner, & de voir si je ne pourrois point m'en rendre le Maistre. J'y travaillai avec tant d'adresse, & de succés, qûoy que je fusse soigneusement gardé, que je m'assurai de neuf soldats, la pluspart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garnison, qui joints à cinq François que nous estions, pouvoient faire en tout dix-huit personnes. Mon dessein estoit en executant la chose, de delivrer cinq ou six prisonniers Napolitains, & attendant avec impatience le retour de l'armée navale du Roy, qu'on faisoit esperer pour la troisiesme fois, je faisois estat d'envoyer un des Sergens, qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner ávis à celuy qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant si bien preparé les choses, que rien ne me pouvoit empescher de m'emparer du Chasteau, en coupant la gorge à toute la garnison. Je devois commencer par les quatre Officiers couchez dans ma chambre, que le Chevalier des Essars, mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant; ayant pour cét effet fait provision de rasoirs. Mais aprés avoir attendu deux mois, sans en apprendre des des nouvelles, le Sergent, à qui je me

confiois le plus, & qui ſortoit avec liberté, pour aller à Naples, apprehendant qu'à la longue l'affaire ne vint à eſtre deſcouverte, demanda ſon congé, & s'en alla ſe rendre Capucin.

Cette entrepriſe ſi bien projettée, & que je croyois infaillible, manqua de la ſorte, aprés avoir eſté conduite avec tant de fidelité & de ſecret, que jamais on n'en a eû de connoiſſance, ny pas meſme le moindre ſoupçon. Ce qui fait voir, qu'il n'y a rien d'impoſſible à des gens de reſolution. Et que la priſon ouvre l'eſprit, & fait entreprendre des choſes que l'on ne pourroit pas ſeulement s'imaginer, ſi l'on eſtoit en liberté.

Mes Valets, ennuyez de me voir faire ſi meſchante chere, ne purent s'empeſcher d'eſchante chere, ne purent s'empeſcher d'en murmurer. Et Dom Alvaro, qui ſe traittoit fort bien dans ſa chambre, & qui venoit aprés par forme manger avec moy, m'en fit des plaintes un jour en diſnant avec moy, & me demanda ſi c'eſtoit par mon ordre que mes gens diſoient qu'il eſtoit impoſſible que ce fuſt par ceux, ny du Roy d'Eſpagne, ny du Comte d'Ognate, que je fuſſe ſi mal traitté, & qu'il y avoit apparence que c'eſtoit luy, qui me faiſoit jeuner de la ſorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit deſtiné pour ma nourriture. Je luy reſpondis, que les honneſtes gens ne s'arreſtoient jamais aux diſcours des valets, & qu'il devoit excuſer les miens,

miens, si le chagrin de la prison leur faisoit dire quelques impertinences, avec lesquels il savoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainsy je n'estois pas responsable de leùrs discours. Je le priai de ne m'en parlèr pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniastrant à me rebattre tousjours la mesme chose, & me demandant avec empressement ce que j'en croyois; je luy respondis, qu'il me pressoit trop, & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient souvent par imprudence ce que les Maistres pensoient avec raison, & que la discretion les obligeoit à taire. Il sortit de ma chambre fort mal satisfait, & y revenant une heure aprés, accompagné de Dom Martin de Verrio, Maistre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garnison, il me dít les avoir amenez pour estre tesmoins de l'esclaircissement, qu'il me vouloit faire sur les discours que nous avions eus ensemble. Je luy respondis, que je n'estois ny de condition, ny d'humeur à en recevoir, & qu'il estoit fort mal-seant à luy, dans l'estat où j'estois, d'avoir une pareille pensée. Il y va, ce me dít-il, de mon honneur, ainsy je souhaitte de savoir en presence de ces Messieurs, quelle opinion vous avez de moy. Je l'ay trop bonne, luy respondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traittemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les cho-
 ses

ſes neceſſaires pour me ſervir, comme doit eſtre un priſonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en deſtournez le fonds à voſtre profit. Outré de ma repartie, il me dít fort bruſquement, qu'il eſtoit un pauvre ſoldat, mais qu'il faiſoit les choſes avec honneur. Je croy, luy dis-je, que vous eſtes pauvre, le procedé que vous tenez eſtant d'un homme qui ſe veut s'enrichir: pour ſoldat, Dieu defendant les jugemens temeraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'en diſſe aucune choſe. Vous m'attaquez, s'eſcria-t-il, à la reputation, mais ſi vous eſtiez en un autre eſtat, je vous ferois voir, que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traittez ſi mal, luy reſpondis-je, que je n'ay rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute conſideration. Mais ſi vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en eſtat de vous ſatisfaire, & aprés j'apprendrai à vos depens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colere, & s'emporta à dire cent choſes hors de propos. Dom Martin de Verrio, fort ſage & fort galant homme, luy dít qu'il eſtoit un fou de s'attirer par imprudence des choſes faſcheuſes; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'ils s'échapaſt comme il faiſoit, & me perdiſt le re-

respect en toutes sortes de rencontres. Je le priai de vouloir tesmoigner tout ce qui s'estoit passé, & de considerer, s'il ne devoit pas m'estre bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la prison, à essuyer tous les jours de semblables incartades. Ils se retirerent ensuite, & Dom Alvaro de la Torre dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout desquels, m'estant fort bien passé de sa veuë, sans croire avoir rien perdu d'être privé de son entretien, Dom Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la Messe: il se jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, suivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier son imprudence, & son manque de respect; ce que je luy promis, pourveu qu'à l'ávenir il fust plus consideré.

Quatre ou cinq jours aprés il me vint trouver, pour me demander conseil, s'il ne se feroit point de tort d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, composée toute d'Officiers reformez, & la pluspart Capitaines de cavalerie. Je luy dis serieusement, qu'il se feroit un grand prejudice, & que ce seroit beaucoup se rabaisser, ne voulant point l'empecher de se précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il se sentit obligé de mon ávis, qui luy plust extremément, pour estre conforme à ses sentimens: & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit fai-

re, il le pria de trouver bon, avant que de luy repondre, qu'il prist le temps de consulter tous ses amis, pour savoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-seance, & sans nuire à sa reputation ; mais que s'il luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, & qu'il luy auroit une obligation infinie, s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller jusques à Rome, pour y conferer avec son frere, qui estoit dans cette Cour Agent d'Espagne. Cette responsе choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda, qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne meritoit, l'ayant preferé à des gens de plus haute importance que luy ; qu'il auroit soin de faire un meilleur choix. Que le Gouvernement de Reggio estant donné, il n'avoit que faire d'y pretendre, ny à d'autres graces qui dependissent de luy. Qu'il feroit fort bien d'aller voir son frere, des leçons duquel il avoit besoin, pour le rendre à l'ávenir & plus consideré; & plus sage.

Durant qu'il fit son voyage, l'ordre estant venu d'Espagne de m'y conduire, le Viceroy fit appréter la galere du Capitaine Jüan Andrea Brignolle, la meilleure de l'escadre du Duc de Tursi ; & en attendant qu'elle arrivast à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conseil Collateral, pour donner tous les ordres necessaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & caresses possibles, comme il estoit expressement com-

commandé par la depefche du Roy d'Efpagne, tefmoignant defirer de me voir, pour conferer avec moy fur les propofitions, que j'avois faites, & qui luy avoient efté envoyées. Il le fit accompagner d'un fien Secretaire, Bourguignon, nommé Dom Edoüard de Francalmont, que j'avois autrefois connû en Flandres, qui me fit un grand compliment de fa part, s'excufant de tous les mauvais traittemens, que j'avois reçus, dont il n'avoit pû fe difpenfer, à caufe que j'eftois dans un Royaume, dont j'avois fouftenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos & l'autorité n'eftoient pas tout-à-fait reftablis. Mais que fi j'euffe efté en un autre endroit, il en auroit ufé d'une maniere bien differente, & m'auroit fait voir, par les foins qu'il auroit pris de me fervir & de m'obliger, combien il confideroit une perfonne de mon merite & de ma naiffance. Je refpondis le plus courtoifement qu'il me fut poffible à toutes ces civilitez, luy tefmoignant avoir toute la reconnoiffance poffible pour un procedé fi honnefte & fi galant. Il me dit enfuite, que fon Maiftre fe fouvenant de m'avoir vû à Rome, ou il avoit pris beaucoup d'eftime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvaft les armes à la main; & qu'il me reconnuft pour le plus dangereux ennemi qu'euft pour lors la Monarchie d'Efpagne, ce qui luy devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes fortes de moyens, il avoit neantmoins

pris

pris soin de ma conservation, en refusant plusieurs fois les offres qui luy avoient esté faites, d'attenter sur ma vie par les poisons, & les assassinats.

Comme j'avois sur moy dequoy prouver le contraire, cette dissimulation si inutile me choqua, & je luy respondis, que j'estois fort redevable à Monsieur le Comte d'Ognate des bons sentimens qu'il avoit eus pour moy, d'avoir refusé si souvent ma mort, quand elle luy avoit esté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les differentes heures de la journée, il ne se ressouvenoit peut-estre pas d'avoir fait donner, par Cornelio Spinola à Cicio de Regina, une promesse de six mil escus, & expedier un billet pour une Compagnie de cavalerie, que je luy fis voir, pour m'assassiner le vingt-cinquiesme de Mars dans l'Eglise de l'Annonciade; ce que j'avois appris de la confession qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'il avoit confirmée á sa mort: Que je ne luy en voulois point de mal, puisqu'il estoit bien juste, qu'il servist le Roy son Maistre, & qu'en l'estat où j'avois mis ses affaires, je ne le pouvois blasmer d'avoir eû recours à toutes sortes de voyes, pour se defaire de moy. Mais que je ne pouvois m'empescher de luy dire, que je luy aurois esté bien plus obligé, de trouver plus de sincerité dans les civilitez qu'il me faisoit faire, & de ne les pas porter dans un si grand

excés, que j'eusse malheureusement entre les mains dequoy les contredire. Francalmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la memoire. Mais je luy repliquai, que ce seroit mal servir son Maistre, & que je voulois les faire voir au Roy d'Espagne, & luy tesmoigner qu'il avoit à Naples un Viceroy, qui avoit mis toutes choses en œuvre, & n'avoit rien espargné pour le servir, & pour affermer un throsne, qui avoit esté si long temps chancelant.

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traittemens, & de caresses que je devois recevoir en Espagne, où j'estois attendu avec beaucoup d'impatience. Que je n'y serois pas long-temps, sans obtenir ma liberté, puisque dans les desordres présens qu'il y avoit en France, l'on faisoit grand fondement sur mon credit, sur ma valeur, & sur mes ressentimens. Que l'on me donneroit toutes les assistances necessaires pour les pousser à bout; & que dans la confiance, que l'on vouloit prendre en moy, l'Espagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y faire aussy rencontrer mon establissement & ma fortune. Ensuite il me dít, qu'il m'apprenoit à regret la prison de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eû des liaisons trop estroittes avec moy, dont je pourrois bien, si je voulois en dire des nouvelles. Je

luy

luy repartis avec chagrin. Si le Viceroy a curiosité d'appredre les intrigues que j'avois avec la Noblesse, Cesaré Blanco, Achillé Minutulo, & vous, Mr, l'en pouvez esclaircir, puisque je ne les ay euës que par vostre moyen, & que vous savez bien, que je vous avois promis à tous trois la conservation de vos biens, & de vos charges. Il fut saisi d'apprehension, & me conjura de ne le pas perdre, & sur tout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s'estoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empescher. Vous me parlez contre mes amis, vous insultez à leur disgrace, & avez mesme vos deux camarades & vous, estant du Conseil Collateral, opiné à me faire trancher la teste, croyant, par ma mort, faire perdre la connoissance de tous les commerces, que vous avez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, est malgré vous, en sureté. Je vas en Espagne, où l'on prendra entiere confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je puis me venger, & vous ruïner; mais je suis trop genereux pour l'entreprendre: mettez vous l'esprit en repos, vous estes en sureté, si vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; mais aussy je pretends, pour en user si bien avec vous, que vous employiez le credit que vous avez, pour tirer d'embarras les personnes que vous connoissez avoir eû quelque amitié pour moy: car à moins de cela, vous devez appréhender ma vengeance, &

mes

mes justes ressentimens. Nous nous donnasmes chacun de nostre costé les paroles que nous desirions, l'un de l'autre, & il se rassura des inquietudes, où j'avois pris plaisir de le tenir assez long-temps.

Dom Alvaro de la Torre, ayant sû que l'on me devoit porter en Espagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir, sans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare, je luy dis, que quelque joye que je reçusse de faire un voyage, qui devoit vrai-semblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec un homme, qui en avoit si mal usé avec moy, & qu'il faudroit me porter lié dans la galere, puisque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me respondit, que si sa personne ne m'estoit pas agreable, l'on me feroit accompagner par un autre, puisque l'on estoit resolu de me donner toute sorte de satisfaction, & l'on choisit en sa place Dom Antonio d'Arenzano, Commandant par commission dans le chasteau de Gayette, dont il obtint le Gouvernement, vacant par la mort du Prince d'Ascoli. Et Dom Alvaro de la Torre, qui s'estoit par sa mauvaise conduite ruïné avec le Viceroy & avec moy, demeura avec la derniere douleur, y adjoustant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ny qu'il se presentast devant moy quand je partis. Il estoit entierement perdu, & n'avoit rien à pre-

pretendre, quand Dom Jüan de Morgarejo, Lieutenant du Chasteau-neuf de Naples, mourut heureusement pour luy, & le Duc de Medina de las Torrez son Maistre, qui en est Gouverneur perpetuel, luy donna sa Lieutenance.

Je tirai cét ávantage de ma prison, de faire voir à toute la Chrestienté, quelque opinion que l'on eust eû du contraire, que mon seul credit, & ma consideration particuliere, maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume, puisque sur la nouvelle de la prise de Naples par les Espagnols, personne ne perdit courage, mais dés que l'on apprit ma detention l'on mit bas les armes, en tesmoignant, que mes seuls interests, & non la haine publique, y soustenoient la guerre ; & dés que je fus hors d'estat d'agir, chacun reprit ses fers, sans avoir la pensée de s'en delivrer, que sous mon commandement & mon autorité.

En sortant du chasteau de Gayette, l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon, qui est debout dans une quaisse vis à vis de la Chapelle, appuyé sur un baston de commandement, avec son chapeau sur sa teste, botté & revestu d'une casaque de velous vert avec du galon d'or ; il est fort bien conservé. Il estoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de son temps : l'on remarque tous les traits de son visage, & il paroist d'une mine fort fiere, & telle que la pouvoit avoir un homme d'auf-

sy

ſy grand merite, & d'un courage auſſy inébranlable, qu'il le fit paroiſtre à ſa mort. La galere eſtant preſte, & le vent eſtant favorable, ſur la fin du mois de May, le jour de l'Aſcenſion, je m'y allai embarquer, avec la conſolation de voir l'amour, que je laiſſois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les demonſtrations, que celuy de Gayette m'en fit paroiſtre (quelque ſoin que l'on priſt de m'en oſter la connoiſſance:) & la galere ayant ſarpé, je m'eſloignai de terre au bruit de tout le canon du chaſteau, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Eſpagne, où je devois trouver la fin de mes diſgraces, & ma liberté.

F I N.

